MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE

CATALOGUE
DES
ANTIQUITÉS CHALDÉENNES

SCULPTURE
ET
GRAVURE A LA POINTE

PAR

LÉON HEUZEY
Membre de l'Institut
Conservateur des Antiquités orientales
et de la Céramique antique

PRIX : 6 FRANCS
PRIX 2 f. 00 cent.

PARIS
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
MOTTEROZ, Directeur
7, rue Saint-Benoît, 7

1902

CATALOGUE

DES

ANTIQUITÉS CHALDÉENNES



N° 105

MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE

CATALOGUE
DES
ANTIQUITÉS CHALDÉENNES

SCULPTURE
ET
GRAVURE A LA POINTE

PAR

LÉON HEUZEY

Membre de l'Institut
Conservateur des Antiquités orientales
et de la Céramique antique



PARIS
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
MOTTEROZ, Directeur
7, rue Saint-Benoît, 7

1902

Monsieur le Directeur,

Le Catalogue illustré que j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation a été composé dans la pensée de rendre familière au public une partie de nos collections qui est de formation récente et qui intéresse au plus haut point l'étude des origines de l'art et de la civilisation. Il est consacré aux monuments figurés de l'Antiquité chaldéenne, c'est-à-dire à l'époque vraiment créatrice de l'Art oriental. Seuls, les petits ouvrages de la glyptique n'ont pas pu trouver place dans ce volume, que leur nombre eût grossi outre mesure. Pour le moment, je me suis limité aux œuvres, moins connues, de la sculpture et de la gravure à la pointe; par elles s'est constitué le style original dont les graveurs de cylindres n'ont fait que suivre la tradition et que reproduire les modèles.

La source principale de cette importante série de monuments est dans une découverte toute française.

Vous avez mis le même intérêt passionné que nous, Monsieur le Directeur, à suivre les fouilles entreprises sur le sol de l'antique Chaldée par l'énergique et intelligente initiative de M. de Sarzec, consul de France à Bassorah, puis à Bagdad, plus tard maintenu en mission comme ministre plénipotentiaire. Avec nous vous déplorerez de voir la publication de ces pages, destinées à populariser les résultats de son œuvre, s'achever après que lui-même vient de succomber prématurément aux fatigues de sa noble tâche.

Le présent Catalogue est, à certains égards, un abrégé du grand ouvrage des Découvertes en Chaldée, *où sont décrits par mes soins les monuments mis au jour par les fouilles de M. de Sarzec. Souvent même c'eût été un jeu puéril que de chercher à refaire un texte déjà fait. Il importait surtout, en condensant mes descriptions, de les mettre d'accord avec les résultats des explorations les plus récentes. De là, outre des modifications notables dans le classement, une revision de la plupart des articles, conduisant sur nombre de points à des conclusions nouvelles. D'un autre côté, si l'on cherche vainement ici certains monuments, retenus par le Musée de Constantinople, on aura la compensation de faire connaissance avec plus d'une pièce de marque dont nous sommes redevables, soit aux concessions gracieuses du Gouvernement ottoman, soit au courant favorable de nos acquisitions. Telles sont les différences qui font de ce petit livre un sérieux complé-*

ment à mon premier travail et qui le recommanderont, je l'espère, à votre bienveillant accueil.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon respectueux dévouement.

Léon HEUZEY,
Conservateur des Antiquités orientales et de la Céramique antique, membre de l'Institut.

Approuvé :

Le Directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre,

A. KAEMPFEN.

Paris, le 15 février 1902.

INTRODUCTION

LES FOUILLES DE CHALDÉE

La connaissance de la sculpture chaldéenne ne date en réalité que des premières découvertes faites à Tello, de 1877 à 1881, par M. de Sarzec[1]. Avant cette époque, on n'en pouvait presque rien dire, faute de monuments. Les voyageurs anglais Loftus[2] et Taylor[3], encouragés par les résultats obtenus en Assyrie, avaient l'un après l'autre, entre 1849 et 1855, exploré les sites de plusieurs des principales villes de l'ancienne Chaldée; ils avaient retrouvé, sur les antiques emplacements

1. *Découvertes en Chaldée*, par Ernest de Sarzec, ouvrage publié par les soins de Léon Heuzey, pp. 3-7.

2. Loftus, *Travels and researches in Chaldæa and Susiana*. Londres, 1857.

3. Taylor, dans le tome XV du *Journal of the Asiatic Society*, 1855.

d'Érech, d'Our, d'Éridou, de Larsam, les restes d'une architecture en briques, plus remarquable par la puissance des masses et par l'habilité pratique de certaines dispositions que par l'élégance et la variété des formes. De ces ruines étaient sortis quelques noms royaux, isolés d'ailleurs et suspendus dans le vide des siècles; mais pas un fragment de statue ou de bas-relief ne révélait encore le génie plastique de la race si active et si intelligente qui avait dû être, en cela comme en toute chose, l'institutrice du monde oriental.

Vers le même temps (1851-1854), la mission française dont faisait partie M. Oppert[1], envoyée en Mésopotamie, rassemblait de précieux éléments pour les études linguistiques et pour la topographie de Babylone. Il convient aussi de faire une part sérieuse aux recherches poursuivies sur différents points du pays, par les agents du British Museum. Sans avoir produit, dans la catégorie des œuvres d'art, aucune découverte nouvelle, elles ont grossi de beaucoup le trésor des inscriptions. Deux textes surtout ont fourni des données chronologiques qui nous servent de base pour la reconstruction de cette histoire si reculée. Nous avons d'abord l'inscription de Nabonid, qui reconnaît aux très anciens conquérants indigènes Sargon l'Ancien et Naram-Sin, souverains de la ville d'Agadé et fondateurs de la première unité chaldéenne, une antiquité égale à l'an 3758 avant notre ère[2]. D'autre part, un

1. Jules Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie.*

2. *Western Asia Inscriptions*, pl. 69, col. II, l. 29-32; Pinches, dans *Society of Biblical Archæology*, t. VIII, 6 novembre 1882.

texte assyrien d'Assour-bani-habal est venu limiter par une date extrême le grand mouvement autonome de la première civilisation chaldéenne, en indiquant, pour l'invasion des Élamites, un nombre d'années qui répond à l'an 2294, également avant notre ère[1]. Dans un autre ordre de faits, la découverte de plusieurs fragments importants de l'épopée nationale démontrait l'existence en Chaldée d'une grande poésie légendaire, magnifique terrain sur lequel n'avait pu manquer de fleurir un art de même valeur[2].

Cependant, les œuvres de cet art, les monuments figurés qui seuls pouvaient le faire connaître et donner la vue de l'antique civilisation chaldéenne, continuaient à manquer. On s'efforçait d'en retrouver quelque chose dans les minimes figures gravées sur les cylindres ayant servi de cachets aux anciens habitants du pays. Ces petits monuments faisaient entrevoir, en effet, un génie sculptural bien autrement libre et puissant que celui de l'école assyrienne. Un cachet royal comme le cylindre de Sargon l'Ancien suffisait même pour montrer à tout observateur attentif que l'époque du grand art avait dû remonter en Chaldée à une très haute antiquité. C'étaient de précieuses indications; mais les procédés de la sculpture chaldéenne, le caractère propre qu'elle avait donné

1. Georges Smith, *History of Assurbanipal*, pp. 249-251. Cf. *Western Asia Inscriptions*, t. III, fol. 1-12, c. VII, l. 9 et K 2664, 3101.

2. G. Smith, *Chaldæan account of Genesis*, 1876. Oppert, *Poème chaldéen du déluge*, 1885. Ces textes viennent d'être traduits de nouveau par Jensen, dans la Bibliothèque des Inscriptions cunéiformes de Schrader (*Keilinschriftl. Bibliothek*, t. VI).

à ses œuvres, son degré de puissance et de perfection restaient toujours un chapitre fermé et faisaient lacune dans l'histoire de l'art. A grand'peine Adrien de Longpérier, publiant une série d'antiquités nouvellement acquises par le Musée du Louvre[1], trouvait-il à mentionner deux statuettes, l'une de pierre, l'autre de métal, en leur attribuant, non sans quelques réserves encore, un style original antérieur à l'époque assyrienne. Aussi, quelle ne fut pas la surprise de l'éminent archéologue, lorsque je lui annonçai un jour, à l'Académie, que le Louvre venait de recevoir des statues provenant de la Chaldée! Lui qui, très souffrant, ne venait plus au Musée, se leva aussitôt et me suivit pour constater de ses yeux cet événement qu'il avait pressenti et qui fut sa dernière joie scientifique : la découverte de la sculpture chaldéenne.

En réalité, il y avait déjà un peu plus de trois années que M. de Sarzec, vice-consul de France à Bassorah, était venu me trouver de la part de mon savant confrère et ami M. Waddington, alors ministre des Affaires étrangères, et qu'il avait déposé au Louvre, parmi d'autres antiquités trouvées à Tello dans la basse Mésopotamie, un superbe fragment de statue, appartenant sans conteste à cette grande sculpture originale. Puis, d'après les dispositions arrêtées d'un commun accord, notre consul avait activement poursuivi ses travaux, toujours à ses frais, afin que l'attention ne fût pas éveillée. Et maintenant les résultats confirmaient, en les dépassant, toutes nos prévisions : neuf

1. A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. I, fig. 1, et pl. II.

statues de diorite, décapitées il est vrai, mais accompagnées de trois têtes détachées, plusieurs statuettes de pierre et de métal, des fragments de bas-reliefs, sans compter de nombreuses inscriptions, étaient le fruit de quatre campagnes de fouilles (1877, 1878, 1880, 1881), à la suite desquelles une acquisition, votée par les Chambres, sur la proposition de Jules Ferry, dota le Louvre de la première collection de sculptures chaldéennes qui eût jamais été réunie [1].

Le nom de *Tello* et celui de *Zerghoul*, localité voisine, n'étaient pas tout à fait inconnus. Quelques fragments de briques et de cônes d'argile, venus par hasard entre les mains des assyriologues, avaient fait soupçonner assez vaguement l'existence d'une ancienne ville de Sirpourla. Rien d'ailleurs n'indiquait des ruines importantes dans ce pays perdu, loin des grandes voies du Tigre et de l'Euphrate, sur le bras intermédiaire du Chatt-el-haï, au milieu des tribus longtemps insoumises des Arabes Montéfiks, dont la sauvagerie rendait le pays inabordable pour les étrangers. Ce fut l'amitié de leur émir, Nasser-Pacha, appelé un instant par les Turcs aux fonctions de *vali* de Bassorah, qui permit tout d'abord à M. de Sarzec, non seulement de sonder le terrain et d'en reconnaître la

1. Le premier coup de pioche date du 5 avril 1877. Annonce de la découverte dans la *Revue archéologique*, nouv. série, vol. XLII, 1881, p. 56; cf. *ibid.*, pp. 259-272, *Les fouilles de Chaldée, communication d'une lettre de M. de Sarzec*, par Léon Heuzey. Lire aussi les intéressants détails donnés dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1[er] octobre 1882 (pp. 525 et suiv.), article de Georges Perrot.

richesse, mais encore de revenir s'y installer pendant quatre années presque consécutives; il noua dès lors dans le pays des relations assez fortes pour y exécuter ensuite, à divers intervalles, jusqu'à sept nouvelles campagnes de fouilles, en dépit des difficultés qui vinrent suspendre plus d'une fois ses travaux.

Le premier arrêt fut causé par la mise en vigueur d'un nouveau règlement turc sur les antiquités, comprenant des clauses restrictives qui nécessitèrent des négociations assez longues. Il importait cependant de ne point abandonner l'œuvre commencée. Elle intéressait trop hautement l'art et l'histoire pour ne pas se recommander d'elle-même à un homme d'intelligence et de goût tel que Hamdy-bey, directeur du Musée de Constantinople, chargé de la surveillance des antiquités dans l'Empire ottoman. Le bienveillant appui qu'il n'a cessé, dès cette époque, d'accorder aux fouilles de Tello mérite de notre part une reconnaissance dont je suis heureux de consigner l'expression dans les pages de ce catalogue.

Les travaux précédents avaient mis à découvert un palais ne datant, dans son ensemble, que de l'époque des Séleucides et des rois de la Characène, mais bâti avec des matériaux beaucoup plus antiques. Il comprenait toutefois dans ses substructions deux parties d'architecture chaldéenne : les restes d'une tour avec une porte de Goudéa, et l'angle d'un soubassement construit par l'un de ses prédécesseurs, Our-Baou; je ne parle pas des statues et des nombreux objets épars au milieu des ruines. Cependant plusieurs fragments, recueillis dès le début, nous avaient fait prévoir qu'il

existait à Tello des monuments primitifs, remontant aux origines de la civilisation asiatique [1]. M. de Sarzec, nommé consul à Bagdad, chargé officiellement d'une mission scientifique, avait pu reprendre ses travaux; il porta son principal effort sur un autre tell, reconnu par lui comme le gisement de ces débris de l'archaïsme chaldéen. Aux deux nouvelles campagnes de 1888 et de 1889 correspond la mise au jour des très anciennes constructions du roi Our-Nina et des princes de cette dynastie, ainsi que la découverte des précieuses sculptures et des autres objets d'art appartenant à la même période reculée [2]. Au-dessous de l'édifice d'Our-Nina, les fouilles atteignaient bientôt une construction plus primitive encore, et malheureusement anonyme; les débris qui l'entouraient indiquaient en effet un art primitif [3]. Toute cette architecture, très simple, mais énigmatique dans ses dispositions, paraît se rattacher à des dépôts sacrés, servant de greniers et de trésors; le tertre artificiel qui les porte doit avoir été, sous la forme d'une villa royale, l'un des centres les plus antiques du groupement de Sirpourla.

Après une nouvelle interruption, motivée par des nécessités de carrière et aussi par des raisons de santé, les travaux sont repris pendant les trois années 1893, 1894, 1895, sur tous les points précédemment attaqués.

1. Voir notre article : *Les rois de Tello et la période archaïque de l'art chaldéen,* dans la *Revue archéologique*, novembre 1882.

2. De Sarzec et Heuzey, *Une villa royale chaldéenne*, pp. 1 et suiv.; cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, pp. 87 et suiv.

3. Même ouvrage, pp. 45 et suiv.; cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. V, pp. 33 et suiv.

Dans le tell des constructions les plus antiques, un puits d'exploration est creusé jusqu'au sol vierge; mais cette période des fouilles est surtout caractérisée par la découverte de plusieurs dépôts considérables contenant des milliers de tablettes en argile, événement d'un grand intérêt pour la science. Il est vrai que la difficulté d'exercer sur de pareils gisements une surveillance efficace encouragea au plus haut point les déprédations des ouvriers et le trafic clandestin des antiquités de Tello. Tous les grands musées ont profité de cette surabondance de monuments; il ne faut pas trop s'en plaindre, si l'on songe que, par un juste retour des choses, le Louvre y a trouvé aussi l'occasion de plusieurs acquisitions importantes. En même temps, grâce à la libéralité de S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid, de sérieuses compensations étaient accordées à la France sur ses propres découvertes. C'est ainsi que des pièces de premier ordre, comme la masse d'armes sculptée du vieux roi Mésilim, les bas-reliefs généalogiques d'Our-Nina, les nouveaux fragments de la Stèle des Vautours, le vase d'argent d'Enténéna, pour ne parler que des principales, sont venues former le couronnement nécessaire de nos séries chaldéennes.

Bien que les résultats plus récents des campagnes de 1898 et de 1900 ne soient pas encore entièrement étudiés et publiés, on peut dire qu'ils ne le cèdent en rien à ceux des années précédentes. A côté des autres travaux, l'exploration du *tell des tablettes* fut alors poursuivie avec une ardeur particulière. L'immense gisement découvert en premier lieu avait fourni surtout des documents contemporains de ce que l'on appelle la

seconde dynastie d'Our, époque relativement avancée pour la haute antiquité chaldéenne ; en 1895 s'ouvrait un nouveau dépôt, dont les tablettes, d'une incomparable valeur, portant les cachets des rois d'Agadé, venaient donner aux règnes à demi légendaires de Sargon l'Ancien et de Naram-Sin une réalité saisissante. Enfin, les fouilles des années 1898 et 1900 se sont développées sur un champ nouveau, représentant pour la première fois, dans la série des tablettes de Sirpourla, la période intermédiaire qui s'étend autour des noms, encore trop isolés, d'Our-Baou et de Goudéa. Il faut ajouter que ces grands dépôts de pièces administratives, confiées aux profondeurs du sol, contenaient aussi, dans les mêmes galeries ou sous les mêmes couches, beaucoup d'autres monuments, remontant parfois aux temps les plus reculés, galets sacrés, grands cônes de terre cuite, inscriptions royales, statuettes, fragments de statues, tous objets dont la mise en garde par les anciens atteste l'importance historique.

On conçoit la persistance de M. de Sarzec à pousser jusqu'au bout des travaux si riches en promesses toujours réalisées. Cependant, le mauvais état de sa santé était venu ajouter un danger grandissant aux obstacles qu'il avait jusqu'ici surmontés. Atteint d'abord par les fièvres de Bassorah et des marais de l'Euphrate, puis par celles de Batavia, qui faillirent l'emporter en 1891, lorsqu'il était consul dans cette ville, il en avait conservé le germe d'une maladie dont il connaissait parfaitement toute la gravité. Depuis plusieurs années déjà, voyant les progrès du mal, j'adjurais mon ami de songer au repos; mais à toutes les observations, il opposait

une résolution invincible de retourner à Tello, tant que ses forces le lui permettraient. A ce prix, les fouilles de 1898 et de 1900 furent de sa part de véritables actes d'héroïsme; mais elles devaient être son suprême effort! Vainement espérait-il, au cours de cette année (1901), partir pour une douzième expédition; il succombait à Poitiers, le 31 mai, terrassé par l'excès de ses souffrances; et, coïncidence tragique (qui ne fut pas la seule, hélas!) son incomparable compagne, après avoir partagé toutes ses fatigues avec autant de courage que de modestie et d'abnégation, le suivait un mois plus tard dans le tombeau. On peut dire qu'ils sont morts tous les deux au service de la science et pour le plus grand honneur de notre pays, dans le glorieux accomplissement d'une œuvre pleine de difficultés et de périls.

Situées en plein désert, les ruines de Tello sont rendues intenables pendant une partie de l'année, tant par les chaleurs torrides que par la baisse des eaux, qui suspend les communications et qui, chose plus grave, provoque le départ des rares tribus nomades où la Mission trouve ses ouvriers. Impossible, dans de pareilles conditions, de songer à une installation permanente ni à l'emploi d'un outillage perfectionné. Sur un sol dont la richesse archéologique demandait une exploration minutieuse, il a fallu se résigner aux lenteurs et aux embarras du travail à la corbeille, le seul que connaissent les terrassiers indigènes, et abandonner, pendant les mois d'absence et de chômage forcé, toute surveillance sérieuse du champ de fouilles. Enfin, à la nécessité de se garder comme en pays ennemi est venue

s'ajouter, surtout depuis la découverte des tablettes, l'opposition de certains cheiks, qui prétendaient se réserver l'exploitation du terrain et qu'il a fallu déloger de vive force.

La section des Antiquités orientales ayant été créée justement à l'occasion des découvertes de Tello, mon premier devoir, comme conservateur du nouveau département, était de seconder ces recherches dans la mesure de mes forces. C'est le but que j'ai poursuivi, en agissant à Paris comme à Constantinople, non seulement pour assurer contre certaines oppositions mesquines le maintien de la Mission, mais encore pour compléter autant que possible au Musée du Louvre le grand ensemble scientifique formé par les fouilles. D'accord avec M. de Sarzec, je me suis appliqué aussi à publier les résultats obtenus, en m'appuyant, dans la partie assyriologique, sur l'autorité de M. Oppert et sur la bienveillante collaboration de deux autres savants spéciaux, le regretté Arthur Amiaud, pour les inscriptions de l'époque de Goudéa, et M. François Thureau Dangin, pour les textes archaïques et les tablettes.

Cette publication a été nécessairement condamnée à des retards involontaires par la continuation des travaux; mais le moment n'en est pas moins venu de la résumer sous une forme populaire, celle d'un catalogue s'adressant aux visiteurs de nos Musées.

Dans ce petit livre, comme dans le grand ouvrage des *Découvertes en Chaldée*, on trouvera les œuvres de la sculpture chaldéenne étudiées surtout en elles-mêmes, d'après les règles du classement archéologique. Ces

règles m'ont suffi pour établir, dès le début[1], un certain nombre de faits généraux, qui sont les assises de mon travail. Elles m'ont permis d'affirmer, en dépit de l'hésitation de quelques savants : — 1° que le style des monuments de Tello n'était pas du tout un style d'imitation, mais un archaïsme réel et sincère; — 2° que toute une série de ces monuments était antérieure à l'époque reculée de Naram-Sin et nous faisait toucher aux origines de l'art chaldéen ; — 3° que l'on pouvait déjà, par la succession des anciens chefs du pays, établir une chronologie approximative en corrélation directe avec les progrès du style.

Ces premières données historiques se sont trouvées pleinement confirmées, par le déchiffrement des inscriptions, comme par les découvertes faites ultérieurement sur d'autres points de la contrée.

Il est juste de faire remarquer, en effet, que les découvertes de M. de Sarzec ne doivent pas être appréciées seulement dans leurs propres résultats, mais encore dans l'impulsion nouvelle qu'elles ont donnée, depuis vingt ans, aux recherches chaldéennes. Les explorateurs, longtemps découragés, se sont peu à peu remis à l'œuvre. Personne ne saurait nier que les succès obtenus à Tello ne soient une des causes qui ont engagé l'expédition américaine de Pensylvanie à fouiller, depuis 1889, les ruines importantes de Nippour[2], et,

1. Dans mes *Observations sur l'art chaldéen;* voir *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XLII, 1881, p. 263; cf. *Découvertes en Chaldée*, pp. 77 et suiv., 119-120, 187-188.

2. J.-P. Peters, dans *American Journal of Archæology*, X,

tout dernièrement encore, une mission allemande, pourvue de grands moyens d'action, à s'établir sur le site même de Babylone. Il faut se réjouir hautement de ces efforts et souhaiter qu'ils fournissent des termes de comparaison aussi nombreux que possible avec nos découvertes françaises, afin d'en étendre les conséquences ; mais, à côté des résultats que pourront fournir d'autres emplacements, la très antique cité de Sirpourla, oubliée des anciens, n'en restera pas moins, grâce à l'initiative de M. de Sarzec, le Pompéi de la haute antiquité chaldéenne.

Orgeval, 5 octobre 1901.

pp. 13-46, 352-368; H. V. Hilprecht, *The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania.*

HISTOIRE DE SIRPOURLA

Par les indications qui précèdent, on voit que M. de Sarzec a concentré ses fouilles sur le groupe de tells qui représente la partie principale de l'ancienne agglomération de Sirpourla. L'emplacement était trop riche en débris de la plus haute antiquité pour que la vraie méthode permît de disperser les efforts sur d'autres points, avant de l'avoir exploré à fond. Le résultat de ce plan a été de nous rendre, dans ses grandes lignes, l'histoire authentique de l'une des plus vieilles cités chaldéennes. Détruite de très bonne heure, elle n'est pas devenue sans doute une des capitales de la Chaldée; mais ses ruines, à cause même de leur précoce abandon, n'en conservaient que plus nombreux et plus intacts les monuments de la période initiale. Nous avons pu ainsi établir, par générations et par règnes, comme une première échelle approximative, offrant d'avance des éléments de comparaison

très sûrs avec le développement, encore bien peu connu, des autres villes de la contrée. La plupart des sculptures et des objets d'art décrits dans le présent Catalogue provenant de la source si riche de Sirpourla, il nous a paru indispensable d'ajouter à notre Introduction quelques pages sur cette très ancienne histoire d'une ville chaldéenne, histoire longtemps ignorée des historiens. Le lecteur aura besoin de s'y reporter, pour classer les époques de l'art d'après la succession des noms gravés sur les monuments[1].

La localité ou le groupe de localités que les inscriptions désignent sous le nom de *Sirpourla*, et quelquefois aussi sous le nom de *Lagash*, suivant des lectures encore très conventionnelles, se trouvait au milieu d'une grande île fluviale, sorte de *delta* renversé, formé par le rapprochement du Tigre et de l'Euphrate, non

1. Les éléments de cette histoire ont tout d'abord été constitués par nous dans une suite de notices détachées, au fur et à mesure des découvertes. C'est avec satisfaction que nous avons vu les mêmes éléments généralement adoptés par les historiens de l'antiquité orientale : Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens;* Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, vol. II; Winckler, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte;* Maspero, *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, vol. I; et tout récemment, Radau, *Early babylonian history*, ouvrage qui rassemble, sous une forme méthodique et très complète, les résultats obtenus jusqu'à ce jour. La seule divergence importante qui se soit produite, en opposition avec notre classement, est la tentative faite pour assigner à la domination des rois d'Agadé une date antérieure à celles d'Our-Nina et de sa dynastie. Moins grave, mais tout aussi erronée, est l'opinion qui propose une interversion du même genre pour le règne d'Ourou-kaghina. Il est d'ailleurs peu probable que les savants auteurs de ces hypothèses y persistent définitivement.

loin de leurs embouchures, alors distinctes. Le troisième côté avait pour limite le bras intermédiaire du *Chatt-el-haï*, qui va d'un fleuve à l'autre et dont le chenal, commencé par leurs débordements, fut sans doute régularisé de main d'homme. Cette position centrale, mais écartée par rapport aux grandes voies des deux fleuves, avait ses avantages à l'époque des anciennes luttes de races et de tribus. Elle était protégée d'une part contre les Élamites, de l'autre contre les Sémites nomades du désert, et de plus, vers le nord, contre la coalition des Chaldéens septentrionaux, qui, mêlés d'éléments étrangers, tentaient d'absorber les tribus du bas pays.

Il faut aussi se représenter le littoral de l'Océan et le fond du golfe Persique comme beaucoup plus reculés alors dans l'intérieur des terres qu'ils ne l'étaient vers le temps d'Alexandre. Le mouvement de la marée, remontant par l'Euphrate jusque dans les eaux navigables du Chatt-el-haï, faisait ainsi de Sirpourla un véritable port en rivière, très favorablement situé pour les relations avec l'intérieur. Le sol même était constitué par d'anciennes lagunes maritimes, comblées en partie par les alluvions, mais reconnaissables aux vastes dépressions marécageuses dont le pays est entrecoupé. En dehors de ces marais, les terres étaient d'une fertilité exceptionnelle et ne demandaient, pour être mises en valeur, qu'un système de canalisation soigneusement aménagé. Ce fut le premier grand travail accompli par l'antique population chaldéenne, race essentiellement agricole et sédentaire. L'affreux désert de Tello ne peut donner qu'une idée tout à fait fausse

de l'aspect que présentait autrefois le territoire de Sirpourla, depuis la rive du Chatt-el-haï jusqu'à la zone des marais de l'Euphrate, qui le limitent vers le sud. C'était une plaine cultivée, qui participait à la fertilité autrefois si vantée de toute cette région de la Mésopotamie. Il n'y a plus guère que Bassorah qui présente aujourd'hui quelque chose de semblable, avec sa forêt de dattiers, ombrageant les cultures et couvrant le réseau des irrigations jusqu'à cinq ou six heures de marche en quittant la rive du fleuve.

Cependant, ce qui faisait surtout l'originalité et la force particulière de la position de Sirpourla, c'était le voisinage des grands marais qui bordaient son territoire. Strabon insiste sur l'importance de ces καλαμῶνες de la Basse-Chaldée, véritable forêt de roseaux gigantesques, qui étaient une ressource pour les habitants[1]. Ils s'en servaient pour fabriquer non seulement des ouvrages de vannerie, mais encore, en les enduisant de bitume, toutes sortes de vases, et même des batelets, sur lesquels ils traversaient les milliers de bras de la région marécageuse.

Ils les utilisaient aussi comme fourrage pour le bétail, et le fait est confirmé par ce qui se passe encore dans le pays. Pendant quelques mois, les tribus qui l'occupent peuvent nourrir leurs troupeaux de la végétation hivernale et printanière qui fait du désert un steppe fleuri; mais, dès que l'action de la chaleur torride commence à faire baisser le grand Chatt-el-haï et les canaux de la plaine, elles se retirent graduellement

1. Strabon, 740.

avec les eaux, jusqu'au fond de ces marécages, où les bêtes trouvent toujours à pâturer, ne fût-ce que les feuilles desséchées des roseaux. Singuliers pâturages, qui n'ont rien de commun avec nos prairies normandes, mais qui n'en font pas moins de ce district un pays d'élevage! Or il en était de même dans l'antiquité : le déchiffrement des tablettes a conduit M. Thureau Dangin à cette curieuse conclusion, que Sirpourla était particulièrement riche en troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, et que les habitants, à l'époque de la seconde dynastie d'Our et même dès le temps de Naram-Sin, exportaient surtout du bétail, contre du blé, qui leur venait d'Agadé[1]. Là était une de leurs principales richesses, et elle tenait à ces vastes marécages, où s'abritait, au milieu d'un dédale d'îles, de bas-fonds et de fourrés épais, tout un peuple de rudes pasteurs.

Cette population formait en même temps une réserve singulièrement forte et belliqueuse pour la défense militaire du pays; elle fut, à toutes les époques, le soutien de son indépendance. Presque insaisissable, elle se retrouvait, prête à la lutte, dès que l'ennemi était occupé ailleurs. M. de Sarzec, obligé, à plusieurs reprises, pour abréger sa route, de traverser cette zone dangereuse, y a rencontré encore une population très particulière, vivant sous des huttes ou *sarifas*, qui se confondent avec les roseaux dont elles sont faites. De longues fascines sont plantées deux à deux dans le sol, puis liées ensemble et cintrées en arcades, modèle

1. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1896, p. 356.

primitif de la voûte, si ancienne en Chaldée; c'est la καμάρα dans l'acception originelle du mot. De ces repaires on voyait surgir des groupes d'hommes armés, qui se rassemblaient aux tournants difficiles et menaçaient d'arrêter les barques; plus d'une fois, il fallut donner l'ordre de mettre en joue, et forcer le passage. Une pareille contrée était bien faite pour être l'obstiné refuge des vieilles races indigènes. Dans l'antiquité, les textes et les bas-reliefs nous montrent les tentatives souvent renouvelées des armées de Ninive ou de Babylone pour subjuguer ces centres de résistance de la Chaldée inférieure. Les cavaliers assyriens, avec leurs longues lances, disparaissent tout entiers dans les hautes tiges, et, devant eux, les habitants se dérobent sur leurs légers bateaux[1].

Dès une époque très antique, Sirpourla, outre les avantages de sa position sur un grand cours d'eau navigable, au bord d'une plaine cultivée, fut le poste avancé de ces tribus des marais, le grand entrepôt d'où leurs richesses pastorales s'exportaient facilement dans toute la Mésopotamie. Nous tenons là le secret de son histoire, l'explication de sa prospérité, brusquement entrecoupée par des périodes d'assujettissement et de destruction, la cause enfin de sa disparition comme ville pendant de longs siècles, jusqu'au jour où, grâce à l'impuissance des derniers Séleucides, elle relève tardivement ses ruines, sous un prince national.

Cette histoire de l'une des plus anciennes cités chaldéennes, les découvertes de M. de Sarzec nous per-

1. Layard, *Monument of Nineveh*, vol. II, pl. XXVII.

mettent de la reconstituer dans ses principaux traits, sur des documents contemporains.

La date très reculée à laquelle remontent les premiers monuments que nous allons décrire est certainement antérieure au règne de Naram-Sin, c'est-à-dire à l'an 3758 avant notre ère, si l'on calcule d'après les données officielles fournies par une inscription royale babylonienne[1]. La Chaldée n'a pas alors d'unité politique; elle est divisée en petits États rivaux, qui ont chacun pour centre une des villes principales de la contrée, Érech, Larsam, Our, Éridou, Sirpourla elle-même, pour ne mentionner que les plus connues. Le nom de Babylone ne se lit encore dans aucune inscription; mais d'autres cités cherchent à jouer un rôle prépondérant. Au milieu de ces luttes, il est instructif de voir, comme plus tard en Grèce et dans l'Italie de la Renaissance, l'art national se développer sans avoir besoin d'une concentration plus puissante. D'ailleurs, tout montre un degré d'avancement déjà éloigné de la barbarie et représentant l'effort continu de plusieurs siècles. Le système d'écriture, régulièrement constitué, garde les traces d'un idiome primitif, que l'on a tenté de rattacher à la famille des langues turques. La question reste obscure; mais, que ce peuple soit *touranien* ou *sémite*, il possède avant tout de rares qua-

1. Voir plus haut, p. 4. Les raisons mises en avant pour abaisser cette date, spécialement par M. Lehmann (*Zwei Hauptprobleme der altorientalischen Chronologie*), se trouvent réfutées dans un article récent de M. Oppert, *Illusions et déceptions chronologiques*, dans la *Revue archéologique*, 3e série, vol. XXXVI, 1900, p. 4.

lités d'intelligence et d'activité, qui ont fait de lui, par l'organisation de ses collèges de prêtres, à la fois astronomes, géomètres, ingénieurs, architectes, l'initiateur de la civilisation en Orient.

Les inscriptions les plus archaïques font déjà connaître à Sirpourla l'existence du principal centre religieux de la cité[1]; il était consacré au grand dieu local *Nin-Ghirsou*, sorte de Mars ou d'Hercule chaldéen, surnommé le guerrier du dieu *En-lil*, qui est le *Bel* des Assyriens. Nin-Ghirsou signifie littéralement le *Seigneur de Ghirsou*, c'est-à-dire le patron de la plus ancienne des bourgades comprises dans l'agglomération de Sirpourla. L'antique sanctuaire porte aussi, dès cette première époque[2], le nom d'*Ê-Ninnou*, c'est-à-dire le *Temple de Cinquante*, chiffre qui représentait la valeur à laquelle était cotée la puissance du dieu dans la hiérarchie religieuse. Ce système d'équivalences numériques montre bien à quelle haute antiquité remontait le développement de l'esprit mathématique dans l'éducation de la classe sacerdotale en Chaldée. Le groupe des divinités locales comprenait de plus l'épouse de Nin-Ghirsou, la déesse *Baou*, fille du dieu *Anna* (en assyrien *Anou*, le Ciel), avec les deux frères divins *Dounsagana* et *Galalim*, fils préférés du couple sacré. Les temples de cette famille de dieux étaient d'ailleurs distincts, parfois même éloignés, comme

1. Pour ces généralités, comparer l'article très instructif d'Arthur Amiaud, *Sirpourla, d'après les inscriptions de la Collection de Sarzec*, dans la *Revue archéologique*, 3e série, vol. XII, 1888, p. 67.

2. Dès le n° 1 du présent Catalogue.

celui de Baou, situé dans le bourg ou quartier d'*Ourou-azagga* (la Ville-sainte).

Il est à remarquer que plusieurs des grands dieux, patrons particuliers des autres villes de la Chaldée, comme *En-lil* ou *En-ghé* (en assyrien *Bel*, le Saturne chaldéen), dieu de Nippour, comme *Parra* ou *Babbar* (en assyrien *Samas*, le Soleil), dieu de Larsam, comme *Nannar* (en assyrien *Sin*, le dieu Lune), patron de la ville d'Our, comme *En-ki* (en assyrien *Ea*, maître de l'empire des eaux), dieu d'Éridou, ne semblent pas avoir eu un culte très développé à Sirpourla. Au contraire, certaines grandes déesses y étaient l'objet d'une dévotion toute spéciale. La déesse *Ninni*[1] (en assyrien *Istar*), autre fille du Ciel, surnommée la Dame des Batailles, prototype de l'Aphrodite céleste et armée des Grecs, était la patronne d'Érech; nous la retrouvons à Sirpourla, adorée dans l'*Ê-Anna*, le Temple du Ciel, son père. Une autre, *Nin-harsag* (c'est-à-dire la Dame des Montagnes), qui joignait à ce titre, comme la Cybèle phrygienne, celui de Mère des dieux, avait à Ghirsou son sanctuaire préféré. La plus populaire encore dans cette région paraît avoir été la sœur de Nin-Ghirsou, la déesse *Nina*, dont l'idéogramme, une sorte de vase renfermant un poisson, se retrouve à la fois dans le nom de Ninive et dans celui de *Nina-ki*, une des bourgades de Sirpourla, où la déesse avait son temple. Nous nous contentons de mentionner ici les quelques noms divins qui se rencontrent le plus souvent dans les inscriptions de nos monu-

1. Appelée aussi *In-anna* et *Nana*.

ments[1]; ils suffiront pour faire comprendre au lecteur que la religion des Chaldéens était constituée de toutes pièces, comme l'écriture elle-même, dès l'époque très antique qui nous fait assister aux origines de la sculpture chaldéenne.

ÉPOQUE DE L'ÉCRITURE FIGURATIVE

Si l'on cherche maintenant à établir des divisions dans cette haute antiquité, en suivant la marche de l'art, il faut d'abord laisser de côté toute une première période que les fouilles n'ont encore touchée nulle part, ni à Sirpourla ni ailleurs, même en attaquant le sol vierge; c'est l'époque de l'écriture idéographique et purement figurative. On peut même se poser la question de savoir si les Chaldéens n'habitaient pas alors une autre région que la Mésopotamie inférieure, et s'ils n'ont pas fait leurs premiers essais d'écriture sur d'autres matières que la pierre et l'argile.

ÉPOQUE DE L'ÉCRITURE CURVILIGNE

L'art débute à Sirpourla par quelques rares figures d'une exécution enfantine, accompagnées d'inscriptions dont les traits courbes rappellent, mais de très loin, les formes hiéroglyphiques et picturales de l'âge antérieur.

1. La liste hiérarchique la plus complète de ces divinités se trouve dans l'inscription de la statue B de Goudéa, *Découvertes*, pp. XIV, XV de la *Partie épigraphique* (nº 45 de notre Catalogue).

Par le fait, l'art chaldéen, si reculée que soit son origine, est de beaucoup en retard sur l'écriture; il ne commence à se développer qu'au milieu d'une société déjà pourvue de ce puissant élément de civilisation. L'absence de toute indication importante dans les textes dont il s'agit empêche néanmoins que l'on soit jusqu'ici en mesure de classer historiquement les timides essais de la sculpture chaldéenne à ses débuts.

ÉPOQUE DE MÉSILIM

(PREMIÈRE ÉCRITURE RECTILIGNE)

Les premiers monuments vraiment historiques qui nous soient parvenus montrent le pays déjà soumis à des alternatives d'indépendance et de sujétion. Une très antique tablette de pierre, détournée sans doute des fouilles de Tello, fait connaître un roi de Sirpourla nommé ENHIGAL[1]. D'autre part, M. de Sarzec a retrouvé la masse d'armes sculptée qu'un prince venu de la région septentrionale, MÉSILIM, roi du pays de *Kish*, avait dressée, en signe de suzeraineté, dans le plus ancien sanctuaire du dieu Nin-Ghirsou, alors que le chef de la cité, LOUGAL-SOUG-GOUR, portait le simple titre de patési. Un autre document[2] rapporte que le

1. L'original, que j'ai eu entre les mains à Constantinople, doit se trouver à Philadelphie.

2. La principale source pour cette très haute époque est le *Cône historique d'Entéména*, dont la traduction a été donnée par Fr. Thureau Dangin, *Académie des Inscriptions*, séance du 11 déc. 1896, et *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 37, pl. II.

même roi étranger avait fixé, le premier, les limites entre Sirpourla et ses voisins de la ville de *Ghisban*.

L'écriture est maintenant devenue presque complètement rectiligne. L'art, quoique toujours primitif, possède un caractère bien à lui, dont le style chaldéo-assyrien ne se départira plus. Les figures, aux traits accentués à l'excès, se distinguent de celles de l'époque suivante par l'indication conventionnelle des barbes et des chevelures, fortement striées. Déjà les sculpteurs, en même temps que l'art de tailler de la pierre, connaissent le procédé de la fonte, spécialement pour le cuivre, qu'ils emploient sans alliage. Des constructions de dimension restreinte, en briques cuites simplement pétries à la main[1], sont édifiées au lieu appelé Ghirsou, qui paraît avoir été le centre initial du groupement de Sirpourla; elles s'appuient sur un massif artificiel de briques crues, qui atteint jusqu'à 9 mètres au-dessus du niveau de la plaine. Le grand travail de canalisation est partout amorcé dans la zone cultivable.

ÉPOQUE D'OUR-NINA

(ÉCRITURE RECTILIGNE)

Nous entrons en pleine histoire avec une série de princes dont la succession est établie d'une façon certaine par des documents antérieurs à Naram-Sin, c'est-à-dire au XXXVIIIe siècle.

1. De Sarzec et Heuzey, *Une villa royale chaldéenne*, pp. 45-66. Cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. V, pp. 33-56.

Sirpourla s'est affranchie; Our-Nina, son nouveau chef, porte sur ses nombreux monuments le titre de roi (*lou-gal*, littéralement *homme-grand*), sans attribuer pourtant ni à son père ni à son aïeul aucun titre princier. Il paraît être le premier qui donne à son pouvoir et à l'autonomie du pays un point d'appui militaire, en édifiant la « forteresse de Sirpourla », ce qui n'indique peut-être qu'une surélévation du premier massif de Ghirsou, porté par lui à la hauteur de 13 mètres, et couronné sans doute de quelques ouvrages de défense. Il y bâtit le grenier d'abondance de l'*Ab-Ghirsou* et entasse dans ce qu'il appelle sa « Maison-des-Fruits », des réserves de blé [1]. Il devient ainsi le fondateur d'une véritable dynastie locale, qui se maintient, avec des fortunes diverses, pendant une suite de six règnes, en comptant le sien. On a de ce roi une grande variété d'objets, des briques cuites bombées et marquées au pouce, des pierres de seuil, des statuettes votives en cuivre avec les tablettes correspondantes, des coupes plates ou écuelles en marbre-onyx, de belles têtes de lions décoratives de même matière, et surtout les curieux tableaux de famille où il s'est fait sculpter au milieu de ses enfants et de ses principaux serviteurs. L'exécution en est sommaire et quelque peu naïve, mais avec une certaine largeur de style, qui s'étend aussi à l'écriture. Des relations sont établies, probablement pour des bois de construction, avec le pays étranger de *Ma-al* que l'on a confondu peut-être à tort

1. *Une villa royale chaldéenne*, pp. 1-44. Cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 87-122.

avec celui de *Ma-gan*, indiquant l'Égypte ou tout au moins la presqu'île Sinaïtique.

Akourgal, fils et successeur d'Our-Nina, est figuré et nommé à côté de son père, sur les bas-reliefs ci-dessus mentionnés; mais on n'a pas, jusqu'ici, de monuments certains de son règne, qui peut avoir été court. Son principal titre est d'être le père du roi suivant.

ÉPOQUE D'ÊANNADOU

(TRANSITION DE L'ÉCRITURE)

Êannadou[1], fils d'Akourgal, désormais célèbre par la grande stèle de victoire dont nous avons les fragments, a été le prince le plus puissant et le plus actif de la dynastie. Sur ce monument, il s'intitule « roi de Sirpourla », en donnant le même titre à son père et à son grand-père, et en ajoutant, à ses propres titres, celui de « vainqueur pour le dieu Nin-Ghirsou ». On le voit figuré, en effet, dans son étrange costume de guerre, sur son chariot de bataille, à la tête de son armée.

A l'exemple d'Our-Nina, il commence par assurer sa base d'opérations, en développant les défenses militaires de Sirpourla[2]. Il répare Ghirsou, et comprend

1. Nom lu aussi *Idinghirranaghin*, par suite de l'introduction erronée du signe *ra*.

2. Sources : Oppert, *Brique d'Éannadou,* dans la *Revue d'Assyriologie*, vol. II, pp. 86, 87; Heuzey, *Les Galets sacrés du roi Éannadou*, *ibid.*, vol. III, p. 106; Fr. Thureau Dangin, *Le Galet A*, dans la *Revue Sémitique*, janvier 1897, pp. 66-72, et *L'inscription de la Stèle des Vautours* dans *Académie des Inscriptions*, séance du 30 avril 1897.

dans ses terrassements un grand puits situé au bord de la plaine[1]. Des remparts sont élevés sur d'autres points qui seront souvent nommés par la suite, à Ourou-azagga (la Ville-sainte), à Nina-ki, bourgades ou quartiers plus ou moins détachés du centre principal. Les inscriptions d'Êannadou le donnent pour avoir étendu sa domination jusque sur les hauts plateaux d'Élam, à l'est du Tigre. En Chaldée même, il subjugue, outre ses voisins de Ghisban[2], Larsam, la ville du Soleil, les importantes places d'Our et d'Érech, nommées dans la Genèse, enfin nombre d'autres pays encore difficiles à identifier, mais qui lui permettent de se dire le maître de la région des Soumir (Chaldée méridionale). Le nom de la ville d'*Az*, qu'un texte plus récent[3] place dans la zone montagneuse, près de la mer Supérieure (Méditerranée), porterait encore beaucoup plus loin ses victoires.

Même en faisant la part de la vanité, qui transforme parfois en conquêtes de simples razzias, on ne peut

1. *Une villa royale chaldéenne*, pp. 69-76.

2. Nouvelle lecture proposée : *Ghis-ouh*. — M. de Sarzec a reconnu en 1881, au nord de Tello, sur la rive opposée du Chatt-el-haï, au lieu appelé *Moulagareb* (régulièrement *Oum-el-agareb*), les ruines d'une ville où il signale des briques anonymes, de nombreux fragments de vases votifs en onyx, des silex dentelés en scie et une tête de statuette archaïque du même style que les figures de la stèle d'Êannadou. (*Découvertes,* pp. 74, 102-109 et pl. 6, fig. 3; cf. n° 79 du présent Catalogue.)

3. Léon Heuzey, *La masse d'armes de Goudéa*, dans la *Revue archéologique*, 3e série, vol. XVII, 1891, p. 150. Le nom de mer Supérieure est substitué aujourd'hui à l'ancienne lecture « mer d'Élam ».

douter que Sirpourla n'ait joué à cette époque un rôle de premier ordre. Le roi vainqueur en profite pour entreprendre les travaux d'un important canal, auquel il donne pour décharge un bassin considérable. Cependant ces rapides succès ne pouvaient manquer de provoquer l'intervention de l'État septentrional qui prétendait à la suzeraineté sur le bas pays. Une coalition se forme à la tête de laquelle marche le roi de Kish; mais il est battu, et, sur un fragment de la grande stèle, nous le voyons suppliant et menacé de mort par la lance du vainqueur. Êannadou proclame, à ce sujet, que la déesse Ninni (Istar, Dame des Batailles) lui a conféré, à côté du titre de patési de Sirpourla, le titre souverain de « roi de Kish ». C'est bien une preuve que Sirpourla fut un moment assez puissante pour prétendre à l'hégémonie sur une partie notable de l'antique Chaldée. Un fait pourtant vient jeter quelque ombre sur un aussi brillant tableau : dans toutes les inscriptions où il raconte ses victoires, sauf dans l'exemple unique de la grande stèle, Êannadou ne met jamais après son nom que le titre de patési de Sirpourla; il ne se montre pas moins réservé quand il s'agit de son père ou même de son aïeul. On peut croire que, dans les dernières années de son règne, après une période d'expansion et de conquêtes, il connut des jours moins heureux et qu'une volonté dominante le fit revenir à des prétentions plus modestes.

L'art n'en reçoit pas moins le contre-coup de ce grand effort. La stèle de victoire connue sous le nom de *Stèle des Vautours* nous montre la vieille sculpture de cette

époque précisant ses contours et s'enhardissant, dans sa forme naïve, à des représentations compliquées. Le symbolisme en est grandiose et s'inspire d'une sombre poésie guerrière, adoucie cependant par le soin pieux qui est donné aux funérailles sur le champ de bataille. Ce monument d'Êannadou, si incomplet qu'il soit, restera l'une des pages les plus saisissantes de la première histoire.

ÉPOQUE DES GRANDS-PATÉSIS

Enannatouma Ier[1], qui vient après Êannadou, n'est pas son fils, mais son frère, un autre fils d'Akourgal. Avec lui commence une seconde branche de la dynastie d'Our-Nina, que la transmission se soit faite immédiatement ou à la suite d'une période troublée.

Les trois princes qui forment cette branche portent chacun le titre de patési de Sirpourla; seulement ils y ajoutent, comme pour écarter l'idée de vassalité qui peut y être attachée, la dénomination de « grand-patési de Nin-Ghirsou », donnant à entendre qu'ils ne reconnaissent d'autre suzerain que leur dieu national. Enannatouma seul emprunte, de plus, à son prédécesseur le titre de « vainqueur pour Nin-Ghirsou »; et cependant il semble avoir été plutôt malheureux à la guerre, en particulier contre les gens de Ghisban, et réduit, un moment, à la possession de Ghirsou. Nous ne le connaissons d'ailleurs que par un très petit

1. Nom lu aussi *Enannadou.*

nombre de monuments[1]. Ses briques lui attribuent une construction destinée à servir de dépôt pour les bois de « cèdre blanc » qu'il avait fait venir de la région montagneuse.

Entéména[2], fils d'Enannatouma, est au contraire un des chefs de Sirpourla dont le nom mérite d'être retenu[3]. Prince guerrier, il repousse les Ghisbanites jusque sur leur territoire et leur impose un patési de son choix; mais ce sont principalement ses grands travaux qui lui font honneur. Un soin particulier est apporté par lui à la solidité des constructions en briques cuites, notamment à celle d'un nouveau trésor ou magasin sacré, qu'il édifie sur d'épaisses fondations, non loin du grenier d'abondance d'Our-Nina[4]. Il y a lieu de croire qu'il agrandit aussi la colline artificielle de Ghirsou, en l'étendant vers l'angle nord, par une nouvelle esplanade. Ses inscriptions semblent mentionner des bois sacrés, des plantations, surtout de palmiers, qui peut-être s'élevaient sur les mêmes terrasses, première et rustique ébauche des célèbres Jardins suspendus. L'influence dominante qu'Entéména exerce sur plusieurs petits États voisins lui permet de développer le grand œuvre de la vieille race chaldéenne, la canalisation du pays. Parmi les travaux de

1. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1893, p. 315, et 1899, p. 347.

2. Nom lu d'abord *Enténa*.

3. Comme sources, voir surtout les tablettes d'albâtre de ce patési, *Revue d'Assyriologie*, vol. II, p. 148, et III, p. 61, et l'inscription du Cône historique déjà cité.

4. *Une villa royale chaldéenne*, IV[e] partie.

ce genre, nous le voyons achever un grand canal qui s'étendait du Tigre à l'Euphrate, et qui n'était peut-être que le cours régularisé du Chatt-el-haï.

L'art et l'industrie sont également florissants dans les ateliers de Sirpourla. Nous en avons pour exemple mémorable le vase d'argent, consacré par Entéména dans le temple de Nin-Ghirsou. Cependant d'autres offrandes allaient témoigner de sa piété jusque dans le sanctuaire de Bel, à Nippour, où leurs débris se sont retrouvés mêlés avec ceux des offrandes présentées par les rois de Kish et d'Agadé[1]. La plastique cherche des procédés nouveaux et s'ingénie jusqu'à créer des matières artificielles, comme on le voit par ce petit bas-relief si curieusement estampé et travaillé dans une pâte bitumée, qui a été prise pour de la pierre noire. Les vieilles formes de la sculpture sont pourtant restées les mêmes; mais l'exécution s'est affinée et nous montre le dernier effort de l'archaïsme chaldéen.

Enannatouma, deuxième du nom, fils d'Entéména, n'est connu jusqu'ici que par un couple de belles pierres de seuil en albâtre, vestiges d'une construction ajoutée par lui à la Maison-des-Fruits du dieu Nin-Ghirsou, qu'il se vante d'avoir remise en état[2].

Ici, se produit une de ces brusques coupures qui sont fréquentes dans l'histoire de Sirpourla. Après la série des trois grands-patésis de Nin-Ghirsou, la descendance

1. Hilprecht, *Babylonian expedition*, sér. A : *Cuneiform texts*, p. 19.

2. *Découvertes*, p. XXXI de la *Partie épigraphique*, et pl. 6, n° 4.

d'Our-Nina prend fin, et l'on voit apparaître un nouveau chef dont l'origine est inconnue, mais qui relève le titre royal, sans que rien vienne expliquer ce changement.

ÉPOQUE D'OUROU-KAGHINA

Ourou-kaghina, qui ne nomme pas son père, s'intitule dans une inscription « roi de Ghirsou » et dans toutes les autres « roi de Sirpourla ». Quelques assyriologues, à cause de son isolement, ont voulu le placer avant la dynastie d'Our-Nina; mais c'est là une erreur que j'ai repoussée dès le début[1]. Le style de l'écriture, la phraséologie des formules, l'aspect des briques, la nomenclature des constructions, tout marque la proximité entre les monuments du nouveau roi et ceux du patési Entéména. Sans appartenir directement à la même famille princière, Ourou-kaghina semble cependant avoir eu la prétention de la continuer; car il désigne pour sa divinité personnelle un dieu *Doun-*(*sir?*), qui est le patron d'Our-Nina et de tous ses successeurs.

1. *Un nouveau roi de Tello*, dans la *Revue archéologique*, 3e série, vol. III, 1884, p. 109. Cf. *Découvertes*, pp. 109-112, avec les traductions d'Amiaud, pp. xxx et L de la *Partie épigraphique*. Ce roi Ourou-kaghina, qui ne parle jamais de son père, est assurément distinct d'un autre Ourou-kaghina, fils d'un certain « Enghilsa, patési de Sirpourla », d'après la grande inscription gravée sur l'obélisque de Manistousou, roi de Kish, découvert à Suse par M. de Morgan, *Mémoires de la Délégation en Perse*, vol. II, pp. 15, 16; cf. p. 2 (traduction du P. Scheil).

D'après ses inscriptions, dont l'une, répétée sur deux grands cônes de terre cuite, est très développée, il s'efforça d'accroître la prospérité du pays par des travaux de toute sorte, fondations religieuses, ouvrages d'utilité pratique et surtout de canalisation. Outre l'ancienne Maison-des-Fruits, « qui répand l'abondance dans les contrées », il est fait mention d'une curieuse Maison-des-Patésis, avec des quartiers distincts pour les hommes, pour les femmes et pour les enfants [1]. Quant à la sculpture, on ne peut citer avec quelque probabilité qu'une statuette d'homme en diorite, à la tête rasée, au cou enfoncé dans les épaules, aux formes trapues, d'une facture encore simple et tout archaïque. Trouvée en dehors des fouilles régulières, avec une tablette de pierre au nom du même roi, justement dans le voisinage d'un édifice d'Entéména, elle appartient à une collection privée [2].

1. Le premier cône d'Ourou-kaghina et les détails relatifs à la Maison-des-Patésis ont déjà été signalés par nous en 1897 (*Académie des Inscriptions,* p. 428). Un peu plus tard, M. F. Thureau Dangin (*Revue Sémitique,* 1897, pp. 172, 173) y relevait le fait curieux que le roi se glorifie de commander à 36,000 hommes, tandis que Goudéa se dira le chef de 216,000 hommes (chiffres conventionnels, mais dont la progression est à noter, qu'il s'agisse de la population ou du contingent militaire). Récemment, un second exemplaire du même cône a été acquis par le Louvre; l'inscription est mieux conservée, mais ne change rien à ces données historiques, antérieurement connues. Les deux textes sont reproduits : *Découvertes,* pp. LI, LII de la *Partie épigraphique.*

2. Collection De Clercq, pl. X; cf. pl. VIII, fig. 1.

ÉPOQUE DES ROIS D'AGADÉ

(XXXVIIIe SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE)

A la suite de ce règne, encore imparfaitement connu, l'obscurité devient complète pendant une période dont il est impossible de déterminer la durée. Les premiers monuments que nous retrouvons ensuite nous mettent en présence d'une situation entièrement nouvelle, qui suppose un long temps écoulé. Les petits États de la Chaldée sont maintenant soumis à une puissante domination, qui n'a plus pour centre l'ancien pays de Kish, mais la ville nouvelle d'Agadé, située pareillement dans la région septentrionale. Deux fragments d'une stèle de victoire sont les témoins de cette révolution[1]. On y voit quelques épisodes de la lutte finale; les figures sont accompagnées d'un débris d'inscription, qui relate une distribution des terres et même des marécages de Sirpourla, dont les nouveaux occupants portent des noms purement sémitiques; il y est fait aussi mention de la « royauté d'Agadé », qui s'étend « de la mer Inférieure à la mer Supérieure ». L'art, de son côté, a subi une transformation profonde et touche à la plus belle époque de la sculpture chaldéenne. La forme humaine, serrée de près, est reproduite dans la variété de ses

1. Voir notre article : *Le nom d'Agadé sur un monument de Sirpourla*, dans la *Revue d'Assyriologie*, vol. III, p. 113; traduction du texte par Fr. Thureau Dangin, dans la *Revue Sémitique*, avril 1897, pp. 166 et suiv.

attitudes, et les vêtements ont appris à en modeler le contour[1]. De nombreuses tablettes d'argile, durcies au soleil, viennent remplacer les renseignements positifs que les fragments disparus de ce précieux monument devaient contenir; elles nous apportent d'abondantes informations sur l'état du pays[2].

Lougal-ousoum-gal, tel est le nom du patési qui gouverne alors Sirpourla; mais, sur les empreintes des cylindres trouvées avec les mêmes tablettes[3], son nom est toujours précédé par celui d'un roi d'Agadé, dont il se déclare humblement le serviteur. Ce roi est d'abord Sargani, le célèbre Sargon l'Ancien, que d'autres textes nous représentaient déjà comme ayant étendu ses conquêtes, d'un côté sur le pays d'Élam, de l'autre sur le littoral syrien et jusque sur la mer qui en était voisine. Dans cette expansion guerrière, nous retrouvons la double direction suivie par l'ancien roi Êannadou; seulement le monarque qui se vante d'avoir fondé Agadé et qui fait apparaître pour la première fois dans l'histoire le nom de Babylone et de ses antiques sanctuaires, occupait, au cœur de la Mésopotamie, une

1. Pour apprécier l'art du bas-relief à cette époque, voir surtout la grande stèle de Naram-Sin découverte à Suse par M. de Morgan, *Compte rendu sommaire*, pp. 53-55 et la planche; comparer ce que nous disons de cette sculpture dans *Académie des Inscriptions*, 3e sér., vol. XXXIII, p. 677.

2. Fr. Thureau Dangin, *Les tablettes de Sargon l'Ancien et de Naram-Sin*, dans *Académie des Inscriptions*, 1896, p. 355. Du même auteur, pour les tablettes avec tracés de plans, voir *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 20.

3. Léon Heuzey, *Sceaux inédits des rois d'Agadé* dans la *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, pp. 1 et suiv.; cf. *Découvertes*, pp. 283-286.

base d'opérations beaucoup plus centrale. Après lui, son fils Naram-Sin porte ses armes jusque dans le pays de Magan, que l'on croit être l'Égypte. Pendant son règne, Lougal-ousoum-gal continue à représenter dans la région de Sirpourla le pouvoir souverain; la sujétion semble même être devenue plus étroite, si l'on en juge par cette nouvelle formule du cachet officiel : « A toi, Naram-Sin, — dieu d'Agadé, — roi — des quatre — régions, — Lougal-ousoum-gal, — patési — de Sirpourla, — scribe, — ton serviteur. » Le titre de patési ne désigne plus, on le voit, qu'un fonctionnaire, une manière de préfet, imposé au pays par la volonté du maître dont Agadé est la résidence royale.

Cet essai de concentration, s'il priva pour un temps Sirpourla de son autonomie, paraît avoir contribué néanmoins à y développer la prospérité matérielle. Le pays fut exploité par ses nouveaux chefs, mais il le fut avec méthode, et la nécessité du contrôle y introduisit une administration plus rigoureuse. L'activité des échanges, le mouvement du commerce et de l'industrie nous sont attestés par toute une correspondance dont les tablettes en question nous ont conservé de curieux fragments, et même par les bulles d'argile, timbrées de cachets, qui servaient d'estampilles et d'adresses aux envois. Le patési et les officiers royaux exercent une surveillance parfois directe sur ces relations, qui ont lieu souvent par eau et qui nous montrent Sirpourla comme une importante station de batellerie, en communication continuelle avec le reste de la Chaldée, surtout avec la ville royale d'Agadé. On a pu constater ainsi que les exportations consistaient principale-

ment en bétail et témoignaient des grandes ressources pastorales de la région[1].

Il y a plus, l'aspect du pays, tel qu'il devait être alors, est mis sous nos yeux par les débris, malheureusement trop rares et trop mutilés, d'une autre série de tablettes, donnant les tracés d'une sorte de plan cadastral des propriétés, de leurs dimensions, de leurs limites et des constructions qu'elles portaient. Le trait qui frappe surtout dans ces documents inappréciables est l'indication des canaux, dont les multiples embranchements, grâce au travail d'une population nécessairement très dense, faisaient une riche campagne de ce qui est aujourd'hui le désert.

Quant à la *propriété bâtie*, nous voyons, par exemple, un grand terrain porter la notation de trois bâtiments d'exploitation appelés la *Maison du Tissage*, la *Maison des Bœufs*, et la *Maison des Bêtes de somme* (textuellement la *Maison des Anes*, ces animaux servant alors très activement pour les caravanes). Ailleurs, des enceintes quadrangulaires, flanquées de tours ou de puissants contreforts, enveloppent des carrés moins étendus de même construction. Ce n'est peut-être que le tracé des terrasses superposées de briques crues que les anciens rois avaient déjà élevées, comme de hauts refuges, sur plusieurs points du pays, en particulier sur l'antique emplacement de Ghirsou. Les fouilles de Tello semblent prouver que le représentant des rois

1. Ces détails et les suivants, tirés principalement des traductions de Fr. Thureau Dangin, confirment l'importance du service que M. de Sarzec a rendu à l'histoire en découvrant les tablettes des rois d'Agadé.

d'Agadé n'éleva aucun terrassement nouveau sur cet emplacement de la primitive Maison-des-Fruits et des vieux sanctuaires de Sirpourla; mais nous savons par les fouilles de Niffer que l'architecture de Sargani et de Naram-Sin consistait en plates-formes du même genre, surmontées par des édifices de proportions encore très restreintes. De toute manière, nous sommes certains que les ateliers de construction ne chômèrent pas sous l'administration de Lougal-ousoum-gal : car une autre tablette de cette époque nous montre le plan d'un édifice divisé en logements pour des fonctionnaires religieux, et l'inscription du revers attribue formellement le travail aux « ouvriers du patési ».

Pour acquérir la certitude que les arts plastiques atteignirent sous les mêmes princes un haut degré de développement, il n'est pas nécessaire de chercher en dehors de ces petits monuments de terre durcie, datés par des cachets authentiques. Les empreintes que les cylindres ont laissées sur l'argile suffisent à donner la sensation d'un naturalisme puissant, enfin maître de tous ses moyens, incomparable de hardiesse et de vérité dans le dessin des animaux, vigoureux, même à l'excès, dans les figures d'hommes, mais sachant s'adoucir jusqu'à la grâce en présence des types féminins. Entre ce grand style chaldéen et l'archaïsme des monuments d'Entéména, il y a toute une évolution, pour la durée de laquelle il est difficile de compter moins de deux ou trois siècles.

Les règnes de Sargani et de Naram-Sin marquent le point culminant de ce que les historiens modernes ont appelé beaucoup trop ambitieusement le « Premier

Empire de Chaldée ». En réalité, la domination effective de ces deux princes représente l'étendue actuelle de quelques *vilayets* turcs. Si l'on réduit à leur juste valeur plusieurs pointes lointaines, poussées en dehors du bassin du Tigre et de l'Euphrate, sans aucun établissement durable, leur pouvoir n'a pas dépassé de beaucoup les limites qu'avait touchées avant eux Êannadou, le roi conquérant de Sirpourla. Il faut ajouter que cette tentative d'hégémonie ne fut guère moins éphémère que les précédentes. Nous connaissons deux fils de Naram-Sin, mais nous ne voyons pas qu'ils aient porté le titre royal. Le rôle d'Agadé comme capitale de la Chaldée paraît avoir pris fin avec les fondateurs de son empire. Cette brillante époque n'en laissa pas moins une trace profonde dans le pays; elle contribua sans doute à développer parmi les petits États chaldéens le mouvement d'unité qui les groupera plus tard autour de Babylone.

ÉPOQUE D'OUR-BAOU

(ÉCRITURE CUNÉIFORME PLEINEMENT DÉVELOPPÉE)

Après cette période de sujétion, plutôt féconde, le silence des monuments recommence à Sirpourla, pour un temps indéterminé; mais ces luttes de ville à ville, de tribu à tribu n'empêchent pas le progrès général de s'accomplir, et nous voyons la cité du Chatt-el-haï reparaître florissante sous un nouveau chef national, que rien ne rattache aux séries antérieures.

Our-Baou, comme beaucoup de ces princes impro-

visés, ne nomme pas son père; il se dit fils du dieu *Ninâgal*, son patron personnel. Sous son titre populaire de patési, mieux accepté que celui de roi, il faut reconnaître sans doute un pouvoir d'acclamation, ayant quelque analogie, par exemple, avec celui des juges d'Israël ou de certains chefs arabes; du moins ses inscriptions ne contiennent-elles aucune allusion, aucune trace d'hommage à un suzerain étranger. Elles nous le montrent surtout comme un grand bâtisseur, réalisant de sérieux progrès dans l'architecture chaldéenne[1]. Les constructions de Naram-Sin consistaient encore principalement, nous l'avons vu, en esplanades de grandes briques durcies au soleil et supportaient des édifices de faible dimension. Our-Baou continue à employer ces grandes briques carrées, d'une coudée de côté, mais ce sont des briques cuites. Avec ces matériaux il rebâtit, sur un emplacement nouveau, le sanctuaire du dieu Nin-Ghirsou, en lui donnant pour base un terre-plein de 10 empans de hauteur ($2^{m},70$), formé d'argile, religieusement épurée, et soutenu par une épaisse muraille aux assises inclinées, pour contrebuter la poussée des terres. M. de Sarzec a retrouvé l'angle ouest de ce revêtement, sous les fondations du palais de Tello; mais rien ne restait du temple lui-même, qui s'élevait jusqu'à une hauteur de 30 empans ($8^{m},10$) au-dessus du niveau de la terrasse infé-

1. Inscription de la statue d'Our-Baou, traduite par Amiaud, *Découvertes*, p. IV de la *Partie épigraphique*, et par Jensen, dans *Schraders Bibliothek*, vol. III, part. I, p. 19. Pour les restes des constructions, voir *Découvertes*, p. 50; pour les monuments figurés, planches 7, 8, 8 *bis* et pp. 127, 241.

rieure. Ces premiers essais de constructions importantes en briques cuites sont certainement antérieurs, comme nous l'établirons, aux tours-à-étages qui ont rendu célèbre le nom d'Our-Gour[1], roi de la ville d'Our.

Le degré avancé de la culture littéraire, sous ce règne, est attesté par le beau style des inscriptions. Les textes que nous possédons d'Our-Baou se reconnaissent à l'élégance et à la netteté de la gravure; ils peuvent passer pour les chefs-d'œuvre de l'épigraphie chaldéenne. On douterait davantage de l'avancement de la plastique, si l'on s'en tenait au tronçon de la petite statue d'Our-Baou, rapporté au Louvre. Bien que la forme, démesurément courte et trapue, de cette figure puisse s'expliquer par le désir d'utiliser un bloc de diorite d'une beauté particulière, il est certain que la statuaire de ronde bosse, surtout dans le travail de la pierre dure, ne s'était pas encore affranchie des entraves de l'exécution. Le véritable niveau de l'art doit être cherché alors dans la technique plus simple du modelage et de la fonte en plein, qui laissent à la main plus de liberté. La statuette votive de cuivre trouvée sous l'angle du soubassement d'Our-Baou est une œuvre de tous points remarquable; la vigueur et la justesse dans le rendu de la forme humaine y rappellent les plus beaux cachets des rois d'Agadé : c'est le même art, transporté dans le métal.

Nammahani, qui avait épousé la fille d'Our-Baou[2],

1. Nom lu d'abord *Our-Kham*.

2. Léon Heuzey, *Généalogies de Sirpourla*, dans *Revue d'Assyriologie*, vol. II, p. 79; vol. IV, pp. 90 et 122, et *Villa chaldéenne*, pp. 3 et 35.

vient immédiatement après lui. Il nous est connu par un nombre de monuments trop restreint pour nous permettre d'affirmer l'importance de son gouvernement; mais le fait de cette succession par les femmes montre bien qu'il y avait le plus souvent une réelle souveraineté dans le pouvoir des patésis.

Au même groupe chronologique paraît appartenir le patési Our-Ningoul[1], dont le nom a été lu sur un beau plateau en onyx, découvert avec un autre plateau consacré par Nammahani. Nous retombons ensuite dans une nouvelle période d'obscurité, qui doit cependant avoir été moins longue que les précédentes.

Comme impression d'ensemble, on peut dire que ces changements de chefs ne se sont pas opérés sans beaucoup de violences. Sous le prétexte que les inscriptions des rois et des patésis mentionnent surtout des fondations pieuses, il serait puéril de figurer Sirpourla comme une sorte de ville sainte ou de Salente, uniquement vouée aux œuvres de la paix. L'état même des monuments porte un témoignage tout contraire : on observe que nombre d'objets votifs, statuettes, masses d'armes, vases d'offrande, sont brisés, martelés ou limés, justement à l'endroit où se trouvait le nom du prince qui en faisait hommage. Les ex-voto de Nammahani, par exemple, que leur formule de consécration rend faciles à reconnaître, sont parmi ceux qui ont souffert de ces mutilations; nous avons de lui jusqu'à des fragments d'objets en pierre, portant des inscriptions où son nom a été enlevé par un grattage, avec une inten-

1. Lu aussi *Our-Ninsoun;* références de la note précédente.

tion manifeste. De pareils faits trahissent l'acharnement des guerres et des rivalités politiques.

VIII

ÉPOQUE DE GOUDÉA

Goudéa donne de nouveau le spectacle d'une brusque apparition dans l'histoire. Il est, parmi les chefs de Sirpourla, celui dont le pouvoir répond à la plus grande prospérité matérielle et au plus large développement architectural de l'ancienne cité chaldéenne. Ses monuments, plus nombreux que tous les autres réunis, jonchent littéralement le sol de Tello[1]. Pas un débris pourtant ne nous révèle le nom de son père, qu'il n'aurait pas connu lui-même, si l'on a bien compris un passage de ses grands cylindres de fondation. Il serait un homme nouveau, de naissance obscure et même douteuse. Ses huit statues nous diront-elles au moins quelque chose de la nature et de l'origine de son autorité? On n'y observe pas sans surprise la simplicité de son costume, l'austérité de son attitude religieuse, la forme basse de la sellette en bois sur laquelle il est assis, le plan gravé et les instruments d'architecte qu'il porte sur ses genoux. On est tenté d'y reconnaître les marques d'une fonction qui, malgré son importance, était soumise aux restrictions de l'étiquette sacerdotale.

1. Statues de Goudéa, *Découvertes*, planches 9 à 20. Le texte à consulter surtout est celui de la statue B, avec les traductions d'Amiaud (*ibid.*, p. vii-xv de la *Partie épigraphique*) et de Jensen, dans *Keilinschriftl. Bibliothek*, vol. III, part. I, p. 27.

Faut-il croire qu'elle émanait des célèbres collèges chaldéens, qui devaient avoir dans la direction de cette antique société une part considérable?

Telle est peut-être l'explication du titre traditionnel de patési, dont Goudéa se contente, en y joignant parfois une qualification nouvelle, qui reste obscure. Toujours est-il que jamais la plus petite allusion ne permet de soupçonner au-dessus de lui aucune autre suzeraineté que celle des dieux. Les noms des grandes villes voisines, comme celles d'Our, d'Érech, de Larsam, ne sont pas même cités par lui; mais il rappelle avec complaisance ses rapports avec les pays lointains, dont les produits arrivent, sur de grands bateaux, jusque dans le port de Sirpourla. Quand le patési, reprenant une antique formule, affirme que, « les voies lui sont ouvertes de la mer Supérieure (Méditerranée), à la mer Inférieure (golfe Persique) », on doit songer uniquement à cette expansion commerciale. Une seule fois, il parle accidentellement d'un fait de guerre, de la prise de la ville d'Ansan, dans le pays d'Élam, et du butin qu'il en a rapporté. Son langage est partout celui d'un maître absolu; mais l'adoucissement des mœurs se montre par l'attention qu'il apporte à se dire soucieux de l'ordre, de la justice, de la protection des faibles, en même temps que strict observateur des rites sacrés. Toutefois, en se vantant de la paix qu'il a fait régner dans ses États, il ne l'étend que de Ghirsou jusqu'à Ourou-azagga, c'est-à-dire dans les limites restreintes du district de Sirpourla.

De tout cela on peut conclure que l'époque de Goudéa répond à un moment de tranquillité et comme

d'équilibre pour les petits États de la Basse-Chaldée, maintenus dans leurs frontières réciproques et profitant de cette accalmie pour développer dans tout le pays la prospérité due au travail incessant d'une race intelligente. Il y a de ces heures, même dans l'histoire des peuples qui vivent encore sous le régime de l'autonomie des cités; et, pour expliquer une pareille situation, il n'est pas toujours nécessaire de supposer la domination, le protectorat effectif, d'une ville plus puissante que les autres.

Si la ville d'Our avait exercé alors sur les chefs de Sirpourla un pouvoir réel, comme on l'a pensé quelquefois, il serait étonnant qu'il eût pu être, à ce point, dissimulé par eux. Sans doute, d'après un synchronisme que les découvertes de M. de Sarzec ont établi [1], l'époque de Goudéa devait avoisiner celle du roi Our-Gour, le constructeur des temples-à-étages de la ville d'Our, sur la rive droite de l'Euphrate, le fondateur du royaume de Soumir et d'Accad. La première extension de ce royaume sur une partie de la Chaldée est jalonnée par de grandes constructions au nom du même prince, comme celles de Koutha et de Nippour; mais rien de pareil à Sirpourla, où le nom d'Our-Gour ne se lit sur aucune brique. Goudéa n'associe personne à l'honneur de signer ses propres édifices. La vérité est que tous les deux ont participé avec éclat au même grand mouvement architectural, dont l'unité est attestée par l'usage, devenu général à partir de cette époque, de la brique cuite d'un pied de côté, plus maniable

1. Voir plus loin, p. 54.

que les larges briques d'une coudée, employées par Naram-Sin et par Our-Baou.

La plupart des sanctuaires de Sirpourla sont reconstruits par Goudéa, sur leurs anciens emplacements, ou tout au moins agrandis sous des formes nouvelles en rapport avec les progrès de l'art de bâtir. Le travail dont il se glorifie plus que de tous les autres se rapporte au temple Ê-Ninnou, la demeure préférée du grand dieu local Nin-Ghirsou. Sur ce point, il paraît avoir entouré l'ancien soubassement d'Our-Baou d'une enceinte, dont une porte et une tour[1], celle-ci décorée de pilastres à ressauts, restent seules au milieu des constructions beaucoup plus récentes du palais de Tello, édifié vers la fin de l'époque macédonienne, en grande partie avec des briques de l'ancien sanctuaire. On n'est pas arrivé à déterminer le rapport de ces faibles restes avec le plan d'une enceinte fortifiée que l'une des statues de Goudéa tient sur ses genoux; mais les analogies de certaines dispositions sont manifestes. Seules, les inscriptions nous permettent d'entrevoir, pour le temple lui-même, un ensemble comprenant, à côté de la construction en briques, des soubassements et des plates-formes en grandes pierres apportées de loin, des charpentes de cèdre et différents ouvrages en bois étrangers, sans parler du luxe et de la multiplicité des ex-voto.

Parmi d'autres édifices religieux, mentionnés par les textes, il ne faut pas oublier un second temple élevé au même dieu, le temple *Ê-pa*, d'origine également très

1. Voir nos *Nouvelles observations sur le palais de Tello*, dans *Académie des Inscriptions*, 1894, p. 34.

ancienne, mais dont Goudéa fit une tour à sept étages, une vraie *ziggourrat*, comparable aux constructions du roi Our-Gour[1]. Cette pyramide, accompagnée d'un temple de la déesse Baou, épouse de Nin-Ghirsou, s'élevait sur un point particulier, à Ourou-azagga, et répondait sans doute à la ruine connue sous le nom de tour de Zerghoul, située à plusieurs heures de Tello. Pour bien apprécier l'esprit de nouveauté et d'heureuse invention qui présidait à ces créations architectoniques, il faudrait surtout pénétrer le sens d'un passage très obscur, mentionnant un édifice d'une nature telle que « pas un patési avant Goudéa n'en avait construit de semblable[2] ». Peut-être s'agit-il du curieux assemblage de briques, qui forme encore aujourd'hui un faisceau de quatre colonnes, mais qui se prêtait aussi à composer des pavages d'un dessin très original. C'est, de toute manière, un des monuments qui font le mieux connaître l'avancement de l'architecture au temps de Goudéa.

Les données que nous possédons sur le développement de la sculpture, au temps du même prince, sont heureusement plus certaines. Il ne faut pas s'en rapporter uniquement aux petits ouvrages de fabrication courante, statuettes de pierre, figurines de cuivre, ces

1. Voir les inscriptions des statues D, E, G de Goudéa.

2. Statue B de Goudéa, VI-VII. Amiaud propose « un temple hypostyle » ; Jensen, « une muraille à reliefs » ; le dernier sens pourrait très bien désigner la façade à ressauts que M. de Sarzec a retrouvée dans le massif attenant à la porte de Goudéa. En effet, cette sorte de décoration, devenue constante dans l'architecture chaldéenne, ne se rencontre pas encore dans les anciennes constructions de Sirpourla, pas même dans le soubassement d'Our-Baou.

dernières coulées en grand nombre pour les fondations des édifices. Le style en est souvent négligé, comme si la rapidité de la production avait nui à la perfection du travail. Plusieurs fragments de bas-reliefs en calcaire, bien que devenus anonymes par la perte de leurs inscriptions, appartiennent aussi à cette époque. Ils se distinguent par la saillie accentuée des figures, et l'on y entrevoit, malgré l'état fruste des surfaces, un dessin très sûr, une exécution simple et facile en rapport avec le grain de la pierre.

Là n'est pas d'ailleurs ce qui fait le mérite et la nouveauté de l'art à cette époque; le principal effort se porte sur la statuaire en pierre dure, dont le développement est très remarquable. Les sculpteurs, rompus désormais aux difficultés du métier, ont appris à tailler, à polir de gros blocs roulés de diorite; ils savent en tirer des figures, même colossales. La supériorité que nous avions accordée aux figurines votives d'Our-Baou, s'efface dans cette branche du grand art, et la petite statue en diorite de l'ancien patési, massive et trapue, reste bien loin en arrière. Les images de Goudéa ne sont pas toutes d'un mérite égal; la raideur et les conventions de l'archaïsme y persistent en plus d'un point; mais, dans les mieux réussies, nous avons de véritables chefs-d'œuvre, d'un travail large et sobre et d'un naturalisme puissant. Le grand constructeur de Sirpourla s'y montre, semble-t-il, à différentes époques de sa vie, d'abord avec des formes plus sveltes, ensuite dans toute la force de l'âge mûr, pendant un règne qui doit avoir été long, rempli comme il le fut par une activité féconde.

Our-Ninghirsou, fils de Goudéa, succède à son père; mais il se présente à nous dans des conditions assez énigmatiques. Sur ses briques, qui sont très rares, et sur quelques autres petits monuments, il porte tantôt le titre de patési de Sirpourla, tantôt les simples titres religieux de prêtre des dieux Enghé et Enki et celui de « Seigneur préféré de la déesse Nina[1] ». La dernière qualification figure même seule dans une inscription où l'on voit un ouvrier des ateliers d'Our-Ninghirsou (un ouvrier fondeur, à ce qu'il semble) formuler un vœu pour la vie de Dounghi, roi de la ville d'Our[2]. Deux explications sont possibles. On peut croire que le fils de Goudéa avait rempli ces charges sacerdotales du vivant de son père, comme prince héritier; ou bien, après avoir exercé quelque temps le pouvoir, il aurait vu ses droits contestés par le puissant fils d'Our-Gour et se serait trouvé réduit à une autorité purement religieuse. A l'un ou l'autre moment, le fait que l'un de ses serviteurs cherche ainsi à se concilier la faveur d'un roi étranger, d'un voisin dangereux, montre que l'autonomie de Sirpourla était devenue chancelante et touchait à sa fin. Il serait curieux de savoir s'il n'y aurait pas quelque rapport entre cet ouvrier en métaux et les petites statuettes de cuivre au nom de Dounghi que l'on rencontre juxtaposées à celles de Goudéa, mais en nombre restreint et toujours dans des logettes séparées. Il est vrai qu'il ne s'est pas trouvé à Tello une seule brique au nom de Dounghi; mais le chef mili-

1. *Découvertes,* p. XXXIII de la *Partie épigraphique.*
2. Jensen, dans *Keilinschriftl. Bibliothek,* vol. III, part. I, p. 69.

taire du royaume de Soumir et d'Accad aurait pu, à partir de la mort de Goudéa, se réserver le privilège de faire placer ses figurines et ses tablettes de consécration dans les sanctuaires de la cité.

PREMIÈRE ÉPOQUE DES ROIS D'OUR

Loukani est le premier patési de Sirpourla qui reconnaisse officiellement la suzeraineté des rois d'Our, en formulant lui-même un vœu pour la vie de Dounghi; et cet hommage est renouvelé par Gala-lama, fils de Loukani, sans qu'il ajoute d'ailleurs à son nom aucun titre pouvant faire supposer qu'il ait succédé à son père[1]. L'une de ces deux inscriptions, qui donnent un synchronisme si important pour l'histoire de la Chaldée, était gravée sur un grand plateau en pierre; l'autre se lit sur un fragment de statuette de femme, dont le vêtement porte des franges sculptées avec un soin minutieux. Ce travail fouillé diffère sensiblement du style sévère des statues de Goudéa. Une indication analogue est donnée par les quelques monuments, au nom même de Dounghi, recueillis sur le sol de Tello. Dans un fragment de statuette virile, resté au Musée de Constantinople, le manteau chaldéen, au lieu de se fermer strictement en gaine, laisse déjà paraître, par

1. Comparer *Le roi Dounghi à Tello*, dans la *Revue archéologique*, 3e sér., VII (1886), p. 200; article reproduit dans nos *Origines orientales*, pp. 99-114. Voir aussi *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 90; *Villa royale chaldéenne*, p. 4.

l'ouverture naturelle qui se forme sous le bras gauche, la jambe du personnage, modelée jusqu'au-dessus du genou avec beaucoup de précision. Le petit taureau en cuivre de Dounghi, au Musée du Louvre, est un œuvre très étudiée, et toujours forte par la puissance de la tradition. Tout indique alors la lente évolution de la sculpture chaldéenne vers une plus grande recherche du détail. Cependant, je le répète, en dehors de quelques objets votifs qui réservaient le droit du suzerain, aucune brique ni aucune pierre de seuil ne permet d'affirmer que Dounghi soit réellement intervenu dans les constructions de Sirpourla.

SECONDE ÉPOQUE DES ROIS D'OUR

La soumission complète et définitive de l'antique cité à la royauté de la ville d'Our est le fait des rois Bour-Sin, Ghimil-Sin et Iné-Sin, que l'on a considérés comme constituant la seconde dynastie d'Our, sans pouvoir préciser toutefois ni la nature ni l'étendue de l'interruption qui les aurait séparés des deux rois fondateurs, Our-Gour et Dounghi.

Il importe de faire observer que jusqu'ici les noms de ces trois princes ne se sont montrés à Sirpourla sur aucun débris de sculpture ni sur aucune brique. Ils y sont connus surtout par un immense dépôt de tablettes d'argile, comprenant des contrats et de nombreuses pièces de comptabilité administrative, qui se rapportent aux richesses agricoles et surtout pastorales de la con-

trée[1]. Nous avons déjà vu un dépôt du même genre, quoique moins considérable, représenter l'époque de la domination d'Agadé, tandis que les principaux règnes des patésis et des rois indigènes ne sont pas marqués par de semblables accumulations de documents. Goudéa lui-même, qui, dans l'inscription d'une de ses statues[2], rappelle l'organisation qu'il a donnée aux troupeaux sacrés de Sirpourla, n'est que rarement nommé sur les tablettes. On peut en conclure que, pendant les périodes d'indépendance, les redditions de comptes se faisaient directement et par des moyens plus simples; mais le contrôle, en devenant plus éloigné, rendit nécessaire ce débordement d'écritures. Il est vrai qu'il s'agit le plus souvent des revenus des temples, et que les troupeaux en étaient la partie la plus mobilisable, véritable monnaie vivante, la *pecunia* des vieilles populations latines; seulement les rois conquérants, aussi bien que les anciens patésis, avaient un intérêt considérable et direct à placer ces richesses sous leur surveillance. Dans le même ordre de faits, il faut signaler comme une autre marque de suzeraineté l'existence à Sirpoula d'un poids-étalon de Ghimil-Sin, avec ses sous-multiples[3].

Le haut fonctionnaire qui concentre toute cette admi-

1. *Académie des Inscriptions*, séance du 12 octobre 1894, et *Revue d'Assyriologie*, vol. III, p. 65. Voir *ibid.*, vol. III, p. 118. Fr. Thureau Dangin, *La comptabilité agricole en Chaldée;* cf. vol. IV, pp. 79 et suiv.

2. Statue F.

3. Publiés par Oppert, dans la *Revue d'Assyriologie*, vol. V, pp. 57, 58.

nistration, un certain Arad-Nannar[1], s'intitule patési de Sirpourla; mais il place avant ce titre celui d'*intendant suprême* et se dit en même temps serviteur du roi d'Our. L'inscription d'une pierre de seuil mentionne même un temple de Ghimil-Sin, déifié comme autrefois Naram-Sin, et montre ses images recevant aussi des offrandes dans les sanctuaires du dieu Nin-Ghirsou et de la déesse Baou. Sirpourla n'est plus alors qu'un centre d'exploitation. On voit Arad-Nannar administrer, dans la région environnante, une dizaine de localités aux noms presque tous inconnus, avec le titre tantôt de gouverneur (sakkanakou), tantôt de patési[2].

En l'absence de tout débris de sculpture que l'on puisse attribuer certainement à cette époque, les nombreux contrats qui portent des empreintes ayant le caractère de cachets officiels nous révèlent plutôt l'habileté des artistes d'Our. La gravure en est soignée, le dessin correct et minutieux; mais l'invention s'appauvrit et fait place à la routine. Les angles des vêtements s'arrondissent par des courbes systématiques, les longues franges s'y multiplient et passent jusque sur les étoffes qui garnissent les sièges; ce sont autant de conventions qui font pressentir de loin les formes stéréotypées de la sculpture babylonienne et assyrienne. Les groupes mythologiques deviennent rares et sont remplacés par des scènes assez monotones de présentation religieuse au dieu Sin, patron de la ville

1. *Comptabilité agricole en Chaldée*, pp. 124, 126.

2. Inscription traduite par M. Fr. Thureau Dangin (fouilles de 1898).

d'Our. Notons, à ce propos, une particularité traditionnelle qui remonte jusqu'aux cylindres d'Our-Gour, l'un des plus anciens rois de la même ville : le dieu Sin, dans la glyptique de sa cité de prédilection, n'est pas représenté avec les cornes symboliques des vieilles divinités chaldéennes, mais avec le simple turban, qui est aussi la coiffure des rois du pays[1]. Je ne mentionnerais pas ce détail, s'il ne pouvait donner lieu à quelque conjecture intéressante pour l'histoire de la sculpture chaldéenne et pour l'ethnographie de l'ancienne Chaldée. Le cylindre royal, confié aux mains d'Arad-Nannar, délégué des rois d'Our, est un bon exemple du style de cette époque ; mais on ne saurait y reconnaître un art particulier à Sirpourla.

La série des tablettes nomme plusieurs autres patésis ; mais j'ai mentionné uniquement ceux qui nous sont connus par des monuments. On doit se défier surtout du système, par trop commode, qui consiste à doubler ou même à tripler les noms historiques pour multiplier les générations et combler les vides de l'histoire. La succession de ces personnages ne sera, d'ailleurs, établie avec un peu plus de certitude, que par l'examen de la dernière suite de tablettes découverte à Tello par M. de Sarzec[2].

1. Voir Menant, *Cylindres de la Chaldée*, où il faut comparer sur ce point les figures 73, 74 et 87.

2. Cette étude faite sur les documents originaux par M. Fr. Thureau Dangin, au cours de notre récente mission à Constantinople, fera prochainement l'objet d'un rapport spécial, sur lequel je ne veux pas anticiper.

ÉPOQUE DE L'INVASION ÉLAMITE

(XXIIIe SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE)

Entre le royaume de Soumir et d'Accad, fondé par les rois d'Our et l'ancienne domination des rois d'Agadé, il y a cette distinction à faire, que les petits États de la Basse-Chaldée se trouvent maintenant réunis sous un de leurs princes, au lieu d'obéir à un souverain qui appartenait au groupe, quelque peu différent, des Chaldéens septentrionaux. Seulement, l'hégémonie ne reste pas toujours au pouvoir de la même cité; elle est disputée tour à tour par plusieurs villes, Érech, Isin, Larsam. Il en résulte une assez grande difficulté pour classer chronologiquement ces diverses dynasties, dont les prétentions peuvent être parfois parallèles et non pas successives.

Sous l'hégémonie des rois de Larsam, qui s'intitulent dominateurs de la ville d'Our, une révolution plus grave que toutes les précédentes semble pourtant s'être produite. Celui d'entre eux que les assyriologues ont appelé Rim-Sin (et aussi Erivakou), paraît avoir régné avec son père Koudour-mapouk, dont le nom n'est pas chaldéen, mais certainement élamite. Le fait présente une concordance singulière avec une indication historique que nous fournissent les annales assyriennes sur l'invasion en Chaldée du conquérant élamite Koudour-Nakounta[1]. Ce prince, ayant saccagé la ville d'Érech,

1. Voir les textes cités plus haut, p. 2, note 3.

enleva la statue de la divinité principale, la déesse Nana, et l'emporta comme trophée à Suse; elle y resta pendant seize cent trente-cinq ans, jusqu'au jour où le roi Assour-bani-habal, maître de la capitale susienne (659), ramena l'idole vénérée dans son antique sanctuaire, ce qui nous donne la date de 2294 avant notre ère pour l'établissement de la domination d'Élam.

L'attitude des deux rois Koudour-mapouk et Rim-Sin est bien celle d'une dynastie conquérante, cherchant à réparer les désastres récents de l'invasion. Leurs inscriptions nous les montrent relevant partout des ruines, et d'abord celles de la ville d'Érech tout entière; ils reconstruisent les murs d'Our et, ce qui nous intéresse particulièrement, rétablissent en deux quartiers séparés Sirpourla et Ghirsou; ils cherchent même à gagner la faveur du dieu local en augmentant les revenus de son temple È-Ninnou, toujours existant[1].

Cette intervention se trouve curieusement confirmée par une inscription au nom de Rim-Sin, gravée autour d'un grand cône de terre cuite, malheureusement assez mutilé, que M. de Sarzec a découvert sous les pavages du palais de Tello[2]. L'objet est d'ailleurs tout à fait

1. *Western Asia Inscriptions*, t. IV, pl. 35, nº 6. Sans aborder la question délicate de l'identification de certains noms royaux, on ne peut nier que cette situation politique de la Basse-Chaldée ne présente une corrélation digne d'attirer l'attention des historiens avec ce que rapporte le chapitre XIV de la Genèse sur l'invasion de la Palestine, au temps d'Abraham, par les troupes réunies d'Amraphel, roi de Sennaar, d'Arioch, roi d'Élassar, et de Kodor-Lagomor, roi des Élamites.

2. E. de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, p. 41, fig. 1.

isolé et vient clore à Sirpourla la période de l'antiquité chaldéenne.

IMMENSE LACUNE

Le cône de Rim-Sin porte en effet la dernière et la plus récente des inscriptions cunéiformes recueillies dans toutes les fouilles de Tello. Après lui, pas un trait de cette écriture ne vient rappeler, sur le moindre débris, l'une ou l'autre des époques suivantes : hégémonie de Babylone, protectorat militaire des rois d'Assyrie, nouvel Empire babylonien, domination des Perses, c'est-à-dire une suite de dix-sept cents ans, se déroulant en pleine histoire. Sur aucun point des ruines on ne voit, comme en d'autres endroits de la Chaldée, les puissants chefs d'Assour ou de Babel s'efforcer de restaurer ou de terminer les constructions des anciens rois nationaux. Pendant cette immense période, l'antique cité du Chatt-el-haï, ruinée par des catastrophes dont témoignent de grands amas de cendres, puis recouverte peu à peu par les inondations ou par le sable du désert, cesse d'exister comme ville et s'endort au milieu d'un profond oubli.

ÉPOQUE DES ROIS DE LA CHARACÈNE

(ÉCRITURE ARAMÉENNE)

Il faut traverser toute une partie de l'histoire, remplie par la domination successive de plusieurs races, franchir l'époque d'Alexandre et s'avancer jusque vers

le milieu du IIe siècle avant notre ère, en pleine décadence de la royauté des Séleucides, pour voir la vie renaître sur le sol longtemps délaissé de Tello. Un chef, au nom encore tout assyrien, ADADNADINAKHÈS[1], profite du grand désarroi causé par l'invasion des Parthes pour faire acte d'indépendance dans la Basse-Chaldée. Rien n'est plus instructif que de le voir reprendre pour frontière l'ancienne ligne du Chatt-el-haï. Bien plus, il utilise les rares tronçons encore subsistants des constructions sacrées d'Our-Baou et de Goudéa pour y appuyer son palais et pour l'élever ainsi sur une haute plate-forme, qui en fait une position forte. Les statues des anciens patésis et particulièrement celles de Goudéa, que M. de Sarzec a retrouvées gisant par groupes sur les pavages du nouvel édifice, indiquent bien que cette restauration ne s'était pas faite sans une certaine conscience du passé et des lointains souvenirs du pays. Les épaisses murailles à ressauts procèdent encore de l'architecture chaldéenne, et les briques récentes, entremêlées à celles de l'ancien sanctuaire du dieu Nin-Ghirsou, ne s'en distingueraient pas, sans leur cartouche, où le nom du fondateur est estampé en caractères araméens, et suivi, chose plus inattendue encore, d'une transcription en lettres grecques de forme excellente[2]. Nous sommes donc en présence d'un prince asiatique déjà hellénisé, et les populations qu'il

1. *Adad-nadin-ahé*, c'est-à-dire : « le dieu Adad a donné un frère ».

2. *Découvertes*, pl. 37, fig. 11 et 12. Pour l'inscription bilingue, voir M. de Vogüé, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1884, p. 201, et 1886, p. 187.

commande subissent en partie l'action des éléments grecs, implantés dans la région environnante par le puissant système de colonisation des conquérants macédoniens. Le contact est assez intime pour que les anciennes sectes chaldéennes, encore florissantes, soient alors désignées et connues sous des noms grecs [1].

Ces faits présentent un parallélisme évident avec ce que nous savons du grand développement de la ville de *Charax*, fondée par Alexandre, près de l'embouchure du Tigre, et d'abord nommée par lui de son propre nom, pour être l'Alexandrie du golfe Persique. La nouvelle cité grecque, dominant le grand réseau fluvial, non seulement de l'Euphrate et du Tigre, mais encore des estuaires susiens, parvint à lier si étroitement ses intérêts à ceux des anciennes races indigènes qu'elle finit par former, avec l'appui de leurs chefs nationaux, un État libre, le petit royaume de la Characène, assez fort pour se garder lui-même à la fois contre la puissance des rois parthes et contre la faiblesse des derniers Séleucides. Les inondations l'ayant ruinée par deux fois, un prince indigène l'avait rebâtie à la manière orientale sur une haute plate-forme de briques, et la ville d'Alexandre était devenue ainsi la forteresse d'Hyspaosinés, Χάραξ Ὑσπαοσίνου. Toute une dynastie de rois aux noms asiatiques y frappa, pendant trois siècles environ, des monnaies à légendes grecques, avec le type d'Hercule assis, tenant la massue [2].

1. Pline, *Histoire naturelle*, VI, xxx, 6, et pour ce qui suit, *ibid.*, xxxi, 12.

2. Waddington, *Numismatique et chronologie des rois de la Characène*, dans la *Revue numismatique*, 1866, p. 303.

Pour revenir à la résidence princière fondée par Adadnadinakhès et aux éléments d'une ville renaissante qui se formèrent sans doute autour d'elle, il est certain que la position fut occupée pendant une suite de générations assez longue. Les fouilles ont démontré que le palais même avait reçu des agrandissements successifs, notamment du côté nord-ouest, où toute une aile, contenant des dispositions analogues à celles du *sélamlik* et du *harem* des habitations orientales, a été certainement ajoutée après coup. Une autre indication de durée est donnée avec plus de précision encore par un groupe de monnaies découvert sous les pavages, dans un vase en terre blanche vernissée, se rattachant au genre de poteries que l'on appelle gréco-parthes [1].

Parmi les pièces qu'il contenait se trouvaient de nombreuses monnaies de bronze du roi de la Characène Attambélos II, dont les dates répondent aux années 53-71 de notre ère, et aussi des drachmes d'argent à l'effigie d'un roi des Parthes nommé Arsace, qui serait Arsace X Goterzés, ayant régné vers la même époque (40-50 ap. J.-C.). Or, comme le successeur d'Attambélos II, le roi Artabaze fut rétabli sur le trône par les Parthes, on entrevoit là une série de luttes pendant lesquelles le vase de monnaies a très bien pu être enfoui dans les fondations de l'édifice. De toute manière, il faut en conclure que le palais était encore

1. *Découvertes*, pl. 42, fig. 16, et p. 49. Celles de ces monnaies que M. de Sarzec avait remises à M. Waddington sont l'objet d'une savante étude de M. E. Babelon : *Sur la numismatique et la chronologie des dynastes de la Characène*, dans ses *Mélanges numismatiques*, t. III, p. 221 et suiv.

habité à cette époque relativement avancée, et qu'il dépendait, avec la région environnante, du royaume de la Characène.

M. de Sarzec a même recueilli une petite statuette en bronze d'assez bon style grec, représentant justement un Hercule. Le fait est doublement curieux, si l'on songe d'un côté au type des monnaies de la Characène, et si l'on se rappelle d'autre part que l'antique patron de Sirpourla, le dieu chaldéeen Nin-Ghirsou, est ordinairement assimilé à l'Hercule-dieu de la mythologie classique. Je me contente d'ailleurs de signaler la rencontre, sans y insister.

Ces relations ne suffisent pas cependant à faire entrer Adadnadinakhès dans la série des rois de la Characène. D'après une hypothèse très séduisante[1], il s'agirait simplement ici de *Saggonadacos* ou *Sagdodonacos*, que les manuscrits de Pline, visiblement altérés, désignent comme le père d'Hyspaosinés; mais la correction semblera peut-être un peu forte. Les caractères grecs de la brique à inscription bilingue sont encore assez purs de forme pour que l'on soit tenté de remonter quelques générations plus haut.

Adadnadinakhès reste, de toute façon, le chef sous le commandement duquel les tribus insubordonnées de la région marécageuse avaient commencé, même avant la reconstruction d'une grande ville maritime au fond du golfe Persique, à former une principauté indépendante. En mettant cette force guerrière au service des popu-

1. Hugo Winckler, *Altorientalische Forschungen*, sér. II, vol. I, part. 2, pp. 77-80.

lations hellénisées du littoral, il créa en réalité le petit État qui devait prendre plus tard le nom de royaume de la Characène. Si l'on peut hésiter à voir en lui le père d'Hyspaosinés, il faut cependant le reconnaître pour l'ancêtre ou tout au moins pour le précurseur de cette dynastie royale.

Je ne m'étendrai pas davantage sur des événements qui n'ont plus qu'un rapport très lointain avec les œuvres de la sculpture chaldéenne. Ils offrent cependant le grand intérêt de nous montrer la position de Sirpourla redevenue fatalement, par le retour des mêmes causes, un centre de résistance pour la Basse-Chaldée. Cette résurrection tardive de l'antique cité, en pleine époque historique, est la meilleure explication de sa précoce importance à l'aurore de l'histoire.

AVERTISSEMENT

AU SUJET DES NOMS PROPRES CHALDÉENS

Dans l'étude des inscriptions chaldéennes, la lecture des noms propres d'hommes, de divinités, de lieux est une des parties les moins avancées de la science.

Formés souvent avec des idéogrammes dont le sens est mal connu, ils ne peuvent être déchiffrés ni prononcés avec certitude, tandis que leur réalité graphique saute aux yeux et permet facilement de les distinguer. Aussi a-t-il fallu dans beaucoup de cas se résigner à des lectures provisoires et toutes conventionnelles. Le travail incessant des savants spéciaux tend, sans doute, à la revision de ces lectures; mais toutes les modifications proposées ne sont pas des améliorations, et parfois, à les accepter trop vite, on risquerait de perdre au change et de faire un mauvais marché.

Cette variation de la nomenclature historique inquiète nécessairement les lecteurs non initiés. On comprend leur trouble, quand ils voient, dans deux livres différents ou parfois dans une nouvelle édition d'un même livre, la déesse *Nina* devenir la déesse *Ghanna* ou le roi *Êannadou* reparaître sous le nom d'*Idingirranagin*. C'est une des petites causes qui contribuent à entrete-

nir, bien à tort, dans l'esprit du public une certaine défiance sur les résultats de ces belles et fécondes études. Dans un livre comme celui-ci, nous avons pensé qu'il y avait intérêt à conserver, à peu d'exceptions près, pour la traduction des noms chaldéens, les formes mises en circulation par un savant aussi judicieux que l'était Arthur Amiaud.

Une autre difficulté vient de l'habitude que l'on a prise de reproduire des transcriptions anglaises ou allemandes de ces noms, sans les adapter à la prononciation française. Afin de parer à cet inconvénient, nous suivrons quelques règles très simples, qu'il est utile de faire connaître d'avance au lecteur :

1° Pour traduire le son *ou*, nous conservons la diphtongue française, au lieu de *u*, qui n'a cette valeur que dans certaines langues étrangères; nous écrirons donc *Goudéa* (et non pas *Gudéa*).

2° Pour rendre exactement le *g* dur devant les voyelles *e*, *i*, nous employons les lettres *gh;* nous écrirons donc *Ghirsou* (et non *Girsu*, que la plupart des lecteurs prononceraient infailliblement *Jirsu*).

3° Pour l'aspiration, qui est très gutturale dans les langues de l'Orient, notre lettre *h* peut suffire à la représenter, si le lecteur est prévenu qu'elle doit être fortement aspirée; exemple, le nom de la déesse *Ninharsag*.

4° La question est plus compliquée pour la lettre *s*, qui a plusieurs formes dans les langues orientales, l'une simplement sifflante, une autre aspirée et, comme on dit, *chuintante*. Pour la première, nous conservons la lettre française, en avertissant seulement le lecteur

qu'il ne faut pas l'adoucir entre deux voyelles. Ainsi nous nous contenterons d'écrire *patési* (estimant que les transcriptions *patessi* ou *patéci*, qui représentent plus rigoureusement la prononciation, auraient le tort plus grave de défigurer le mot pour les yeux, en changeant ou en redoublant la consonne).

5° Enfin, pour la forme aspirée de la lettre *s*, sa prononciation *chuintante* (même si elle était bien démontrée), n'est pas de celles que l'euphonie de notre langue permette de multiplier impunément. Il faut éviter un système qui nous conduirait à employer des combinaisons impossibles à prononcer en français. Nous nous contenterons en conséquence d'écrire *Sirpourla* (et non *Shirpurla*), en réservant la combinaison *sh* seulement pour quelques finales, comme dans le nom du pays de *Kish*.

Ce sont là des règles pratiques et toutes de bon sens, dont il est difficile de s'écarter, croyons-nous, dans un catalogue qui s'adresse au public.

NOTA

Indiquons aux visiteurs que les sculptures chaldéennes occupent au Musée du Louvre deux salles différentes. On a dû placer les pièces de grande dimension, particulièrement les statues et quelques fragments faciles à conserver, dans la grande galerie asiatique du rez-de-chaussée, en parallèle avec les sculptures assyriennes. Quant aux petits objets et aux pièces fragiles (ce qui est le cas de presque toutes les sculptures archaïques), on les a réunis dans la salle VII du premier étage, au-dessus de l'escalier assyrien. Ils y forment un ensemble historique plus complet, et c'est par là qu'il faut commencer, si l'on veut étudier méthodiquement cette partie de nos collections.

I

BAS-RELIEFS

BAS-RELIEFS

Nous commençons la description des monuments chaldéens par les bas-reliefs. Aucune autre série, en effet, ne nous donne jusqu'ici le moyen de connaître par des exemples aussi nombreux l'art primitif et vraiment archaïque de ces contrées.

Les plus anciens des bas-reliefs n'offrent que de rudes découpures s'enlevant sur un fond; mais ils sont moins ruinés relativement que ceux de la belle époque. Avec eux, le présent catalogue remonte jusqu'aux débuts de l'histoire dans l'antiquité asiatique. La preuve en est dans le parfait accord entre le style rudimentaire de ces sculptures et celui de leurs inscriptions, dont les caractères ne sont pas encore composés d'éléments en forme de clous ou de coins (type cunéiforme), mais constitués par de simples traits (type linéaire), où se laissent entrevoir les figures idéographiques primitives. Le dessin et l'écriture concourent ainsi à nous reporter, pour les origines, à une date plus reculée que les règnes de Sargani ou Sargon l'Ancien, roi d'Agadé, et de son fils Naram-Sin, c'est-à-dire plus haut que l'an 3758 avant notre ère, si l'on s'en rapporte à la chronologie officielle de Babylone.

Pour les bas-reliefs qui appartiennent au plein développement de l'art chaldéen, ils n'existent, par malheur, qu'à l'état de lamentables débris. Ils se trouvaient d'autant plus exposés à être rongés et défigurés par le temps, qu'ils étaient pour la plupart en pierre calcaire. Toutefois cette mutilation ne saurait tromper l'œil du vrai connaisseur, ni l'empêcher de saisir certains traits qui marquent la force de l'école. On voit alors les sculpteurs chaldéens aborder résolument telles difficultés de raccourci que les habiles praticiens de l'Assyrie éviteront dans la suite avec une prudence qui passera chez eux à l'état de règle. Ainsi, les têtes des principales figures sont volontiers représentées de face ou presque de face, comme dans les petites compositions gravées sur les cylindres. Or c'est là une tentative hardie, à laquelle l'art renoncera ensuite pour de longs siècles, et nous ne la verrons plus reparaître dans la sculpture avant la frise du Parthénon.

Il ne faut pas chercher dans les bas-reliefs chaldéens de grandes suites décoratives, semblables à celles qui s'aligneront plus tard sur les murs des palais de l'Assyrie. Les figures y sont plutôt de faible dimension, ainsi qu'il convient pour orner des stèles, des plaques, des socles, des bassins, souvent même des objets plus petits, comme des vases ou des ustensiles de pierre, que nous détacherons de leurs séries respectives toutes les fois que les reliefs y tiendront une place prépondérante. En revanche, les compositions enfermées dans ces cadres restreints offrent souvent plus d'invention et de variété que les interminables défilés des salles assyriennes. A côté des sujets historiques et militaires ou

simplement liturgiques, le riche trésor de la mythologie nationale était mis largement à contribution. Ajoutons que ces compositions font une place aux représentations féminines, qu'elles comportent au besoin la recherche de la grâce, et qu'elles ne rejettent ni la familiarité ni la fantaisie.

Occupons-nous d'abord des bas-reliefs archaïques, en suivant, autant que possible, l'ordre des temps.

ÉPOQUE ANTÉRIEURE A OUR-NINA

I. — LA FIGURE AUX PLUMES

Pour l'aspect primitif rien ne surpasse une petite plaque de pierre, sur l'une des faces de laquelle un relief à peine sensible, d'un travail encore enfantin, dessine une figure debout, au nez arqué, coiffée d'un bandeau que surmontent deux hautes plumes ; tels certains chefs asiatiques représentés sur les monuments égyptiens. La chevelure tombante ferait plutôt penser à une femme, si une barbe en collier, légèrement égratignée à la pointe, et la nudité du buste ne donnaient des indications contraires. Ce personnage, ceint à mi-corps d'un châle quadrillé, élève sa main gauche ouverte, en signe d'adoration. Devant lui, deux mâts ou poteaux sacrés, sortes de masses d'armes colossales, marquent l'entrée de quelque sanctuaire; en arrière, un troisième mât est mutilé. L'inscription, opisthographe, paraît comprendre une liste d'offrandes; on y observe des traits courbes, rappelant encore le dessin des idéogrammes primitifs. Un nom, où apparaissent dans un ordre variable les éléments *En*, *nam*, *ak*, revient jusqu'à cinq fois. On remarque aussi la mention du dieu



N° 1.

Nin-Ghirsou et celle de son temple, que l'on s'étonne de voir déjà porter, à cette haute époque, le nom d'*Ê-Ninnou* ou *Temple de Cinquante* (voir Introduction, p. 24). Le revers surtout est très endommagé.

Fouilles de Tello; trouvé sur l'emplacement des constructions les plus anciennes (tell K).

Calcaire blanc à patine orangée.

Hauteur	0^m,18
Largeur	0^m,15
Épaisseur	0^m,04

Publié : De Sarzec et Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, pl. 1 *bis*, fig. 1 *a*, *b*, p. 164 et p. XXXIV de la *Partie épigraphique* de cet ouvrage; cf., des mêmes, *Une villa royale chaldéenne*, p. 59; *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 110; vol. V, p. 41, fig. 36.

Sujet analogue dans *Découvertes*, pl. 30 *bis*, fig. 16 *b*; comparer notre article *La masse d'armes et le chapiteau assyrien*, dans *Revue archéologique*, 3e sér., vol. X, 1887, p. 259, et dans *Origines orientales*, p. 183.

2. — FRAGMENT MYTHOLOGIQUE

L'état rudimentaire du travail et du style a fait considérer pendant quelque temps ce débris de bas-relief comme la plus ancienne sculpture chaldéenne connue. Les contours sont vaguement découpés dans une plaque épaisse, et les détails intérieurs accusés seulement par des égratignures à la pointe. Pourtant, le type des figures, si grossier qu'il soit, présente déjà quelques caractères constants, qui se perpétueront dans tout l'art

chaldéo-assyrien. La figure assise doit être reconnue pour une déesse, à cause de sa coiffure à double corne et de sa chevelure tombante. Devant elle, paraît se tenir un enfant; en arrière, un personnage à longue barbe se retourne pour assommer de sa massue un captif nu, à la tête rasée, aux mains garrottées. Comparez, dans la légende chaldéenne, évidemment constituée avant ces lointaines origines de la sculpture, les rapports de la déesse Istar avec l'enfant divin *Doumouzi* (Thammouz-Adonis) et avec l'Hercule chaldéen, Isdoubar ou Ghilgamès, qui défend la déesse contre les attaques du roi d'Élam, ennemi traditionnel de la Chaldée.

Fouilles de Tello; trouvé dans le voisinage du même tell K.

Calcaire gris.

Hauteur.	0m,18
Longueur.	0m,25
Épaisseur.	0m,09

Publié : *Découvertes en Chaldée*, pl. 1, fig. 1, p. 103; cf. *Gazette archéologique*, 1886, pl. 17, fig. 1, p. 113.

3. — AIGLE AU REPOS

Au même genre de reliefs à peine saillants, incisés de simples traits, appartient une figure d'aigle, qui se présente de profil et les ailes repliées. Cette figure entrait

dans la décoration d'une sorte de petit bassin de forme ovale, dont il ne reste que des fragments.

Fouilles de Tello.

Calcaire dur et poreux, d'un blanc jaunâtre.

Largeur. . . . . 0^{m},09

Publié : *Découvertes*, pl. 1, fig. 3, p. 106.

4. — LA MASSE D'ARMES AUX LIONS

Tête de masse d'armes colossale, du genre de celles qui sont figurées sur la tablette n° 1, avec cette différence que le trou d'emmanchement ne traverse pas de part en part. Nous la plaçons parmi les bas-reliefs à cause de sa décoration sculptée. La calotte supérieure (A) porte une aigle éployée à tête de lion. Le pourtour (B) est orné de six lions, dressés à demi, qui se mordent en se poursuivant, et forment ainsi une chaîne continue. Ces animaux, dont les têtes se retournent de face et dont les yeux étaient troués pour être incrustés en couleur, ont déjà beaucoup de caractère, malgré la rudesse primitive du dessin. Le sujet de l'aigle léontocéphale dominant les lions procède d'un symbolisme héraldique qui sera précisé par d'autres monuments. Sur deux des lions on lit, gravée au simple trait, la courte inscription suivante, d'une grande portée historique :

« Mésilim, roi de Kish, le constructeur (?) du temple

de Nin-Ghirsou, au dieu Nin-Ghirsou, a présenté (ceci), Lougal-souggour (?) (étant) patési de Sirpourla. »

Un autre document prouve que ce roi avait établi sa suzeraineté sur le pays, antérieurement à la dynastie locale d'Our-Nina, que l'on place vers l'an 4000 avant notre ère. Le type de l'écriture, particulièrement le signe de *roi*, rappelle le style des scribes septentrionaux, comme ceux d'Agadé, mais dans une forme linéaire plus antique.

Fouilles du tell K; trouvé non loin de la Construction d'Our-Nina, à un niveau un peu inférieur à sa base.

Calcaire blanc dur, à patine orangée.

Hauteur.	0m,19
Diamètre.	0m,16

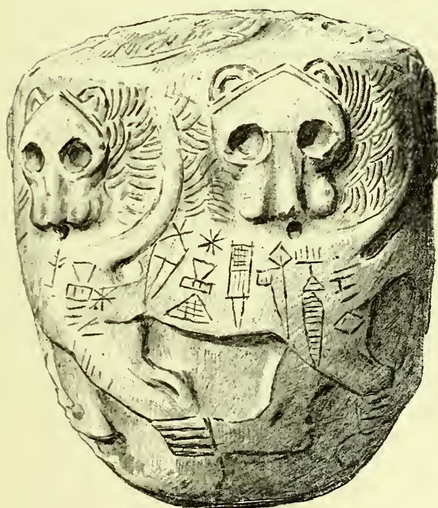
Publié : *Découvertes*, pl. 1 *ter*, fig. 2, p. 223; *Villa chaldéenne*, p. 23; cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. III, pl. III, p. 55, vol. IV, p. 109, fig. 15. La lecture, si importante, du nom royal est due à M. Fr. Thureau Dangin, voir *Académie des Inscriptions*, 1896, p. 595.

5. — BAS-RELIEF CIRCULAIRE

Quatre fragments d'un socle rond, formé de deux assises et décoré au pourtour d'une nombreuse suite de figures. Les deux blocs superposés étaient perforés verticalement de deux grands trous circulaires, destinés sans doute à porter des masses d'armes votives ou d'autres symboles dressés.



A



B

N° 4.

Les figures se partageaient en deux files, marchant l'une vers l'autre, commandées par deux chefs d'aspect différent, qui s'abordent face à face. D'un côté, c'est un jeune guerrier au visage imberbe, à la chevelure tombante, tenant une lance en forme de broche. L'autre personnage, un roi ou de toute façon un chef de rang supérieur, comme semblent l'indiquer sa chevelure plus longue et le sceptre-massue, fortement coudé, qu'il porte sur l'épaule, présente à ce guerrier un bandeau à franges, récompense pour une victoire ou insigne de quelque haute investiture.

Derrière le jeune chef, marche d'abord une figure à la tête rase; puis viennent encore, sur un autre fragment, deux figures semblables, suivies d'une troisième, chevelue et barbue. Faut-il voir là un ordre hiérarchique, donnant le pas à la classe sacerdotale? De l'autre cortège restent seulement quatre personnages à chevelure et à barbe longues; mais, le fragment étant détaché, leur place est incertaine.

Toutes les figures ont le buste nu; toutes, sauf les deux principales, tiennent les mains jointes en signe de subordination. Les profils, dessinés sur un patron monotone, sont caractérisés par l'exagération singulière de la courbe du nez. Il faut noter surtout la façon naïve de strier barbes et chevelures; c'est la marque d'une époque à part dans le premier archaïsme chaldéen. Cette mode est commune à toute une classe de figurines de cuivre, recueillies dans les mêmes couches profondes, sous les constructions antérieures à celle d'Our-Nina. Je la retrouve aussi dans une statuette chaldéenne en pierre du British Museum; et je ne puis

m'empêcher de remarquer, sans y attacher d'autre importance, que les curieuses statues de Tanis en Égypte, que l'on a voulu placer au temps des Hyksos, présentent, dans le traitement de la barbe et des cheveux, un système très analogue. Malgré la lourdeur et l'étrangeté des formes, l'exécution est relativement soignée.

Sur le plan supérieur, trois traits d'un signe d'écriture sont les seuls vestiges d'une inscription, qui devait préciser le sens de cette scène historique, si curieuse pour la connaissance de la haute antiquité chaldéenne.

Un cinquième fragment, tout récemment découvert, montre que plusieurs des figures portaient autour de la taille une sorte de jupon, décoré de grandes languettes; c'est une façon sommaire et toute primitive de représenter, ainsi que nous le verrons par d'autres exemples, les longues mèches de l'étoffe chaldéenne appelée *kaunakès*. On observe sur le même fragment que les deux escortes étaient séparées, au revers, par un groupe isolé, dans lequel un enfant (ou un captif réduit aux proportions d'un nain) levait ses mains vers deux autres figures. Les noms et les titres de plusieurs personnages étaient gravés sur leur vêtement, en écriture linéaire d'un type très antique.

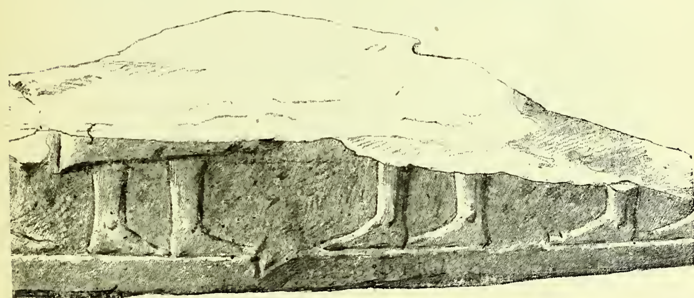
Même tell; au niveau de l'édifice antérieur à Our-Nina, et l'un des fragments, dans cet édifice même.

Calcaire siliceux, très dur.

Hauteur de chaque assise	$0^m,08$
Longueur des fragments, de $0^m,20$ à	$0^m,22$
Diamètre probable du socle	$0^m,39$

Publié : *Découvertes*, pl. 1 *bis*, fig. 2 et 1 *ter*, fig. 1 *a*, *b*,





N° 5
(Motif principal).



N° 5
(Spécimen des autres figures).

pp. 166, 196; cf. *Villa chaldéenne*, pp. 54, 55, et *Revue d'Assyriologie*, vol. V, pp. 41-44, fig. 37-39. Pour le vêtement de kaunakès, qui va être souvent mentionné par la suite, les références seront données surtout à propos du n° 64.

ÉPOQUE D'OUR-NINA

ET DE SA DYNASTIE

6. — L'AIGLE SUR LES LIONS (TABLETTE FRAGMENTÉE)

Moitié d'un petit bas-relief, qui devait figurer, lorsqu'il était complet, une aigle aux ailes éployées, les serres posées sur la croupe de deux lions passants. Ce motif symétrique, d'une forme lourde, mais déjà puissante, paraît être un emblème de souveraineté. C'est là, dans le champ de la représentation, que nous avons relevé pour la première fois le nom du fondateur de l'une des plus anciennes dynasties locales: Our-Nina, roi de Sirpourla, fils de Gounidou (nom lu antérieurement Ninihalghin)... D'autres inscriptions du même type linéaire ont fait connaître ce roi comme le constructeur d'un grand nombre d'édifices et particulièrement d'une enceinte ou forteresse de Sirpourla. La tablette étant brisée par la moitié, le véritable caractère de la composition ne devient compréhensible que dans l'exemple suivant.

Découvert parmi les matériaux de remplissage employés, vers le IIe siècle de notre ère, à murer la porte principale du palais gréco-babylonien de Tello.

Calcaire gris.

Hauteur.	0m,16
Largeur.	0m,12

Publié : *Découvertes*, pl. 1, fig. 2, p. 87 ; cf. p. 36. Ce fragment est le premier qui nous ait permis d'établir l'existence d'un archaïsme chaldéen : Léon Heuzey, *Les rois de Tello et la période archaïque de l'art chaldéen*, dans la *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XLIV, 1882, p. 271, reproduit dans nos *Origines orientales*, p. 35.

7. — L'AIGLE LÉONTOCÉPHALE SUR LES LIONS (TABLETTE ENTIÈRE)

Une circonstance des plus heureuses nous a permis tout récemment d'acquérir un nouvel exemplaire de la même tablette sculptée, celui-ci intact et donnant tout entier le curieux groupe symbolique qui paraît avoir formé comme les armoiries de la ville de Sirpourla. Nous savions déjà par d'autres monuments qu'il ne s'agissait pas, même dans la représentation précédente, de l'aigle ordinaire, mais d'un oiseau fantastique à tête de lion, associé aux antiques légendes du pays et représenté le plus souvent comme l'auxiliaire du héros Isdoubar. Ce doit être l'oiseau *Im-ghig*, qui appartenait en propre au cycle local du dieu Nin-Ghirsou. Nous voyons de plus que ces tablettes sculptées, mul-



N° 7.

tipliées sans doute en assez grand nombre par le roi Our-Nina, rentraient dans la catégorie des bas-reliefs perforés. Percées au centre d'un trou carré, elles étaient destinées à servir de supports ou de plaques d'ajustement pour quelque autre objet, muni d'un tenon quadrangulaire de 2 centimètres et demi de côté. L'inscription se complète aussi, et doit se lire de la manière suivante :

« Au dieu Nin-Ghirsou, — Our-Nina, — roi — de Sirpourla, — fils de Gounidou, — le palais de Tirash — a construit. »

Il en résulte que ces plaques héraldiques provenaient non d'un temple, mais d'un palais (m. à m. *grande-demeure*) mentionné souvent par les inscriptions du vieux roi et des princes de sa dynastie, mais dont la situation exacte n'est pas connue.

Acquis en 1899, avec une tablette de fondation du même roi, comme venant de Tello par voie de Bagdad, ce qui indique infailliblement deux objets détournés des fouilles de M. de Sarzec par les ouvriers arabes.

Albâtre gypseux.

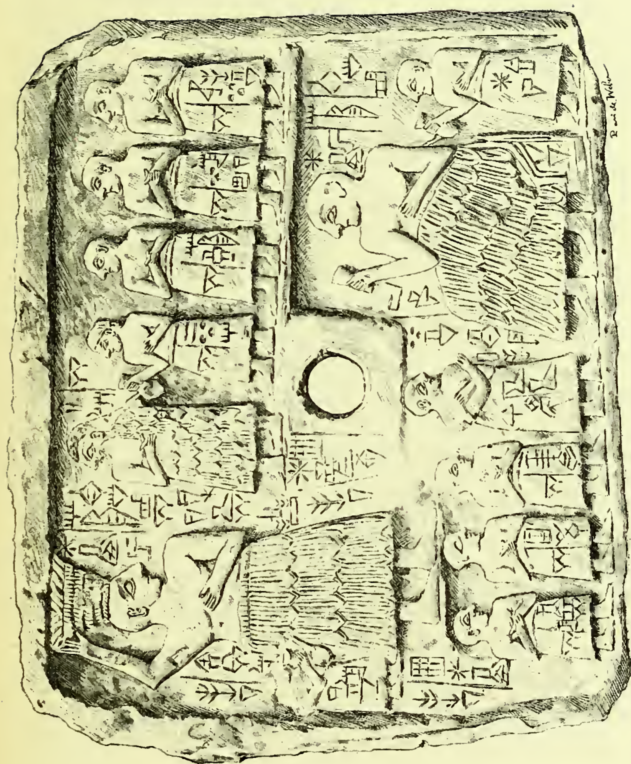
Hauteur.	0m,15
Largeur.	0m,21

Publié ici pour la première fois. Comparer les nos 4, 6, 10, 12, 218, 220, 233, et, sur la question des bas-reliefs perforés, les nos 5, 8, 9, 11, 12. — Au sujet de l'oiseau Im-ghig et de ses rapports avec Nin-Ghirsou, voir F. Thureau Dangin, *Le songe de Goûdéa*, dans *Académie des Inscriptions*, 1901, pp. 112 et suivantes. D'après le même texte, le *Tirash*, à l'époque de Goudéa, se trouvait compris dans les constructions sacrées formant le temple de Nin-Ghirsou.

8. — TABLEAU DE FAMILLE DU ROI OUR-NINA

Des représentations bien autrement instructives nous mettent en présence du roi Our-Nina lui-même, entouré de sa famille et de sa petite cour. Ce sont des plaques sculptées, dont la forme varie du carré à l'ovale, et qui sont percées au centre d'un large trou rond, dont l'usage devait être analogue à celui des trous carrés, pratiqués dans les tablettes précédemment décrites. Le but de ces perforations est indiqué par les trous verticaux du bas-relief circulaire n° 5, évidemment faits pour maintenir des objets dressés. Il en résulte que les bas-reliefs perforés ne pouvaient pas être plaqués contre les parois, mais qu'ils devaient former des tables horizontales, posées sans doute sur des soubassements en briques.

Le plus important de ces monuments est un carré irrégulier, encadrant deux registres de figures tournées en sens opposé. Le registre supérieur montre Our-Nina occupé à remplir une fonction religieuse. Debout, le buste nu, la tête rasée, ceint de la riche étoffe chaldéenne à mèches laineuses, que les anciens appelaient *kaunakès*, il porte lui-même, sur un coussinet, la *couffe* des maçons et des terrassiers, la corbeille qui contient l'argile et la brique de fondation du temple à construire, d'après un rite constant, que nous retrouverons dans le fameux songe de Goudéa et jusque sous les puissants monarques de l'époque assyro-babylonienne.



N° 8.

Au registre inférieur, c'est le repos après le travail terminé. Le roi, assis maintenant sur un trône à dossier, lève son gobelet en l'honneur des dieux. Dans l'une et l'autre scène figurent ses enfants, alignés en deux rangées, et avec eux quelques officiers royaux, surtout les échansons, portant le vase apode à long bec. Tous ont leur nom et souvent leur titre naïvement gravés sur leur vêtement. Huit d'entre eux sont désignés par l'idéogramme de fils; à leur tête se tient une figure, drapée aussi dans le kaunakès et que l'on serait tenté de considérer comme une fille du roi, à cause de sa chevelure tombante et de son nom de *Lidda*. Il resterait à expliquer comment pareille place aurait pu être donnée à une femme, dans les anciens usages orientaux. J'ai proposé d'y reconnaître plutôt un prince héritier qui n'aurait pas régné: car le successeur bien connu d'Our-Nina, son fils Akourgal, vient au deuxième rang, ayant aussi les cheveux longs, mais relevés sur la nuque ; il est caractérisé de plus par le vase à verser, sans doute comme grand-échanson de son père.

L'inscription répète auprès des deux figures royales, beaucoup plus grandes que les autres, le nom d'Our-Nina, roi de Sirpourla. Elle rappelle aussi, mais sans y ajouter aucun titre, les noms de son père Gounidou et de son aïeul Goursar. Pour les constructions, celle qui est mentionnée en première ligne, à côté de la figure portant la corbeille sacrée, est le temple de Nin-Ghirsou, puis vient le temple de la déesse Nina. Près de la figure assise, on lit que, dès cette haute époque, certains matériaux (probablement des bois ?) étaient tirés du pays de Ma-al (confondu, peut-être à

tort, avec le pays de Magan, qui serait l'Égypte ou une région de l'Arabie dans la direction de l'Égypte).

Ce bas-relief, d'une grande importance historique, est aussi un exemple de l'exécution à la fois large et négligée qui caractérise toutes les sculptures du même règne. Si enfantine que soit la composition, elle a déjà moins de monotonie que celle du bas-relief circulaire précédemment décrit.

Trouvé dans les fouilles du tell K, près de la Construction d'Our-Nina, au niveau de ses arasements.

Calcaire blanc, compact.

Hauteur	0m,40
Largeur	0m,47
Épaisseur	0m,17

Publié : *Découvertes*, pl. 2 *bis*, fig. 1, p. 168; *Revue d'Assyriologie*, vol. III, pl. I, fig. 1 et vol. IV, p. 103, fig. 8; *Villa chaldéenne*, p. 17; reproduit dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, vol. I, p. 707. — Sur le rite de la corbeille sacrée, voir les textes cités plus loin à propos du nº 158.

9. — AUTRE BAS-RELIEF GÉNÉALOGIQUE DU MÊME ROI

Le second bas-relief d'Our-Nina au Musée du Louvre est de forme ovale, mais toujours perforé d'un trou circulaire ; il donne un abrégé de la scène précédente. Le roi debout, vêtu comme plus haut, les mains simplement croisées, est suivi de cinq figures disposées sur deux rangs. On y compte au moins trois de ses fils,

dont le premier est ici Akourgal, placé immédiatement après l'échanson.

Un troisième bas-relief de la même série et la moitié d'un quatrième sont au Musée de Constantinople.

Trouvé vers le même point des fouilles.

Même calcaire.

Hauteur.	0m,23
Largeur.	0m,30
Épaisseur.	0m,07

Publié : *Découvertes*, pl. 1 *bis*, fig. 2, p. 171 ; *Revue d'Assyriologie*, vol. III, pl. I, fig. 2 ; cf. Maspero, ouvrage cité, p. 608

10. — STÈLE DES VAUTOURS

Six fragments d'une très grande stèle, arrondie par le haut, couverte sur les deux faces et même sur les tranches de figures et d'inscriptions. Le prince qui a fait sculpter ce monument, d'une valeur tout à fait exceptionnelle pour l'archéologie et pour l'histoire, est Èannadou, qui s'y intitule « roi de Sirpourla » ; il désigne en même temps comme ses prédécesseurs les rois Akourgal et Our-Nina, qui étaient en effet, d'après tous les documents, son père et son aïeul. C'est une véritable stèle de victoire, qu'il a consacrée à illustrer ses expéditions militaires.

Sur l'une des deux faces, les représentations sont franchement historiques ; sur l'autre, elles prennent plutôt un caractère symbolique et religieux. Nous com-

mencerons par la *face historique*, qui nous met tout de suite en présence du véritable sujet, bien que, d'après les dernières recherches, ce ne soit pas le côté où devait commencer l'inscription.

Nous distinguerons les fragments par les lettres : — A^1, B^1, C^1, D^1, E^1, F^1 pour la *face historique;* — A^2, B^2, C^2, D^2, E^2, F^2 pour la *face mythologique;* — C^3, E^3, F^3 pour les tranches.

Face historique

La face historique était divisée en plusieurs registres superposés, quatre au moins, que séparaient des bandes de terrain sous forme de listels. Le plus élevé de ces registres, qui remplissait la courbe supérieure, se développe sur trois fragments.

Le fragment A^1 nous montre d'abord dans les airs une bande de vautours, qui emportent au vol des débris sanglants, des têtes, des mains, des bras, coupés dans une bataille ; de là, le nom communément donné à la stèle tout entière, sur laquelle plane ce lugubre spectacle. Plus bas, dans le champ, un paragraphe de l'inscription débute par le nom d'Êannadou, suivi d'une invocation au dieu Soleil et de la mention plusieurs fois répétée d'un peuple ennemi, le peuple de Ghisban. Le fait est confirmé par l'essai d'interprétation tenté, pour la première fois, sur l'ensemble du texte par M. Fr. Thureau Dangin. Ce remarquable travail, que nous suivrons pour tout ce qui touche à l'inscription, montre en effet que l'énorme stèle était



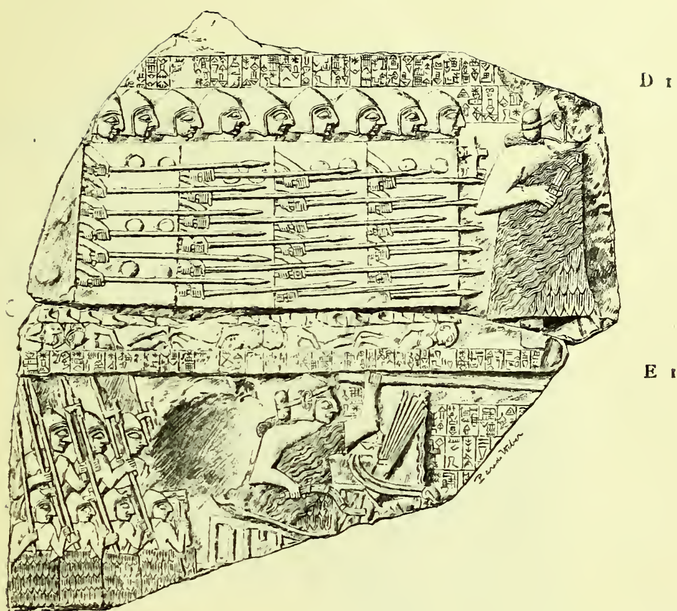
A I

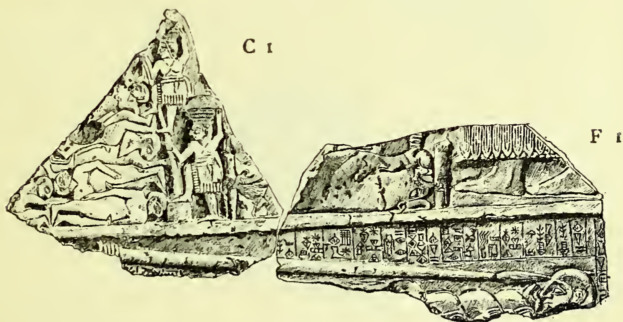


B I

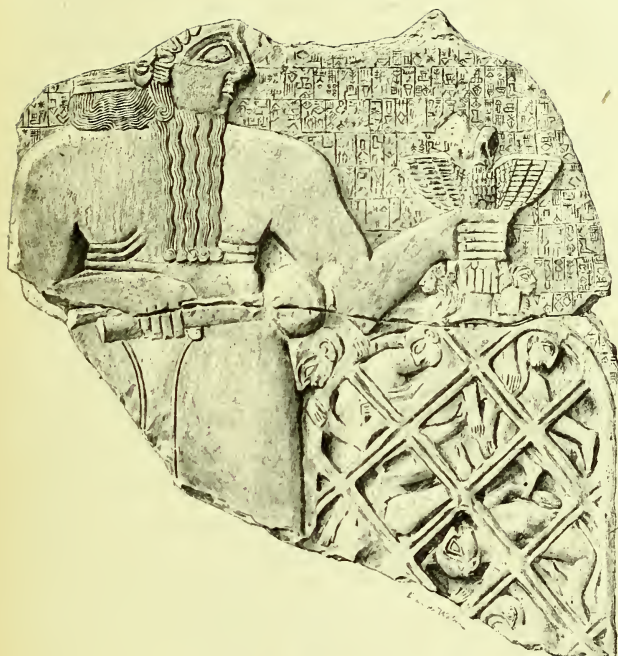
N° 10

(Face historique).



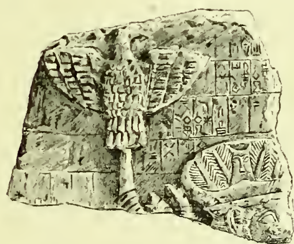


N° 10
(Face historique, suite).



D 2

E 2



B 2

N° 10
(Face mythologique).

consacrée principalement à perpétuer le souvenir de la victoire remportée sur ce pays, voisin de Sirpourla, et à consacrer par des formules religieuses un traité de frontières imposé au vaincu. Quant à la partie B[1], elle montre certainement la suite de la scène précédente, les morts que l'on entasse après le combat.

Sur les deux fragments D[1] et E[1], qui se raccordent, se trouve l'acte principal de la même expédition. Le roi, dont le nom forme autour de sa tête un cartouche spécial, avec le titre de « Vainqueur pour le dieu Nin-Ghirsou », marche en avant de ses troupes disposées en phalange; le premier rang est couvert de grands boucliers ou pavois. L'armée, dont le défilé commence sur la tranche D[3], foule sous ses pieds une couche de cadavres symétriquement étendus. Avec l'inscription, continuent les invocations au Soleil; elle nomme le célèbre sanctuaire de la ville de Larsam, consacré à ce dieu, sous la garde duquel est placé le serment imposé aux hommes de Ghisban.

La partie inférieure du même fragment E[1] nous fait passer à un deuxième registre, où se déroulait sans doute une autre campagne. Êannadou, encore désigné par le même cartouche à part, est ici monté sur un grand char de guerre dont l'attelage manque. Ses guerriers, armés chacun d'une lance et d'une hachette chaldéenne, sorte d'herminette à tranchant horizontal, le suivent en deux files, qui commencent également en E[3]; ils marchent toujours sur les cadavres des vaincus. Une liste assez longue des peuples subjugués devait occuper le champ en avant de la figure royale; il n'en reste que le nom de deux villes peu connues et celui du pays chaldéen de

Soumir. Une autre partie de l'inscription courait sur la bande saillante qui sépare les deux registres. C'est là, entre les deux représentations royales, que, par un exemple unique, le nom d'Êannadou est suivi du titre de roi de Sirpourla, au milieu de la litanie ordinaire des dieux protecteurs.

Beaucoup de détails sont à remarquer dans ces tableaux de guerre si antiques. Notons les insignes du roi : sceptre-massue ou bâton de jet fortement coudé ; grande lance manœuvrée de la main gauche et presque à bout de manche ; double vêtement de kaunakès, la pièce de dessus à mèches ondulées ; chevelure en partie tombante, en partie relevée sur le casque conique, où elle est maintenue en chignon par un bandeau ; large couvre-nuque qui semble modeler les oreilles ; énorme carquois à l'avant du char, avec provision d'armes diverses, telles que javelines, dont plusieurs coupantes, hachette chaldéenne, sans compter un fouet à double lanière. Les soldats d'élite qui forment l'escorte royale sont remarquables aussi par leurs vêtements de kaunakès, par leur chevelure longue, enfin par ce casque conique dont la forme a si peu changé en Orient. Deux lacunes sont à signaler dans l'armement encore incomplet et primitif de cette époque : l'absence de l'arc et celle du bouclier, employé du moins comme défense individuelle. Un seul type de visage, au nez aquilin naïvement accentué, est commun aux hommes de Sirpourla et à leurs ennemis vaincus ; ceux-ci ne se distinguent que par leur tête complètement rasée.

Deux autres morceaux, C[1] et F[1], presque contigus entre eux, doivent appartenir à la partie inférieure du

monument. On y retrouve une autre bande saillante, séparant deux nouveaux registres de figures; mais ce listel plus étroit ne porte rien de l'inscription. Dans le plus élevé des deux registres (sans doute le troisième de la même face), les cadavres, symétriquement accumulés, forment une pyramide, que gravissent, en se tenant à une corde, plusieurs porteurs ayant sur leurs têtes des corbeilles avec les offrandes pour les morts, ou tout au moins avec la terre du tumulus. Près de là, un taureau, lié sur le dos à un double piquet, au milieu de diverses offrandes, est disposé pour le sacrifice, auquel présidait une grande figure, dont il ne reste que les pieds et un angle de vêtement. Devant elle, on voit un grand vase en forme de cornet, contenant des palmes avec leurs régimes de dattes, suivant un rite dont il existe d'autres exemples sur les cylindres chaldéens.

Un nouveau fragment, acquis par le British Museum et certainement détourné de notre champ de fouilles (nous le distinguerons par la désignation G^1 et G^2), montre même qu'il y avait deux de ces vases juxtaposés et qu'ils servaient à recevoir la libation de l'eau, versée par un adolescent complètement nu, d'après un autre usage de la liturgie chaldéenne, confirmé aussi par des exemples certains (cf. le nº 11). La place de ce fragment entre les deux précédents a pu être rigoureusement déterminée, comme nous en aurons surtout la preuve dans l'étude de la face opposée.

Le sculpteur avait représenté là tout l'appareil d'une cérémonie funéraire après la bataille; il ne faisait d'ailleurs que traduire l'allusion souvent faite par les textes du temps aux tumulus pieusement élevés sur le lieu du

combat, dans ces guerres de ville à ville, entre les antiques populations chaldéennes.

Un dernier registre au-dessous du listel est encore plus mutilé. On y voit seulement une longue lance, évidemment celle du roi, passer de C[1] en F[1] et menacer une file de prisonniers, dont il ne reste que les têtes. La pointe vient toucher au front un chef ennemi qui fait le geste de l'*aman*. En arrière, dans un fragment de l'inscription, une case d'écriture incomplète mentionnait et nommait un roi de Kish, ce pays de la Chaldée septentrionale, qui cherchait toujours à établir sa domination sur le district de Sirpourla ; mais les autres inscriptions contemporaines attestent aussi l'échec de ces tentatives, grâce à la résistance victorieuse d'Êannadou. Sur le même fragment F[1], un autre paragraphe de l'inscription, également incomplet, a une grande importance épigraphique. Il paraît appartenir à la formule finale du texte tout entier. Là se trouvait ce que les Chaldéens appelaient le *nom* de la stèle, courte phrase dans laquelle ils résumaient l'intention qui avait fait ériger un monument votif. Nous apprenons de la sorte que l'on a ici, en réalité, une stèle de protection pour un canal servant de limite au canton de *Gou-édin*, reconquis par Êannadou sur les gens de Ghisban.

Face mythologique

Si nous passons maintenant à l'autre face de la stèle, en retournant les mêmes fragments, nous voyons que

ce côté était consacré également aux victoires d'Êannadou, mais sous une forme différente, qui faisait intervenir les dieux dans l'action. Sur D^2 et E^2 réunis, presque toute la place est occupée par une figure qui paraît colossale en comparaison des autres, et qui représente certainement un être surnaturel, peut-être un héros comme Isdoubar, l'Hercule chaldéen, ou mieux encore, à cause même de ces proportions, un dieu comme Nin-Ghirsou. Bien que la tête soit brisée à sa partie supérieure, elle ne portait certainement pas le casque royal à couvre-nuque et de plus elle se distingue du type imberbe d'Êannadou par une longue barbe en collier. D'une main, cet énigmatique personnage tient l'emblème héraldique de Sirpourla, l'aigle léontocéphale sur deux protomes de lions ; de l'autre, il abaisse sa masse d'armes vers une sorte de cage ou de nasse, dans laquelle se débattent des captifs nus. C'est, déjà réalisée par le dessin, la tragique métaphore du filet et des poissons, dont, plus tard, le prophète Habacuc se servira encore à propos des conquérants chaldéens. Les mailles sont ici celles du serment religieux, auxquelles les hommes de Ghisban ne peuvent échapper sans tomber sous le coup de la colère divine.

Plus bas, doit être placée la face G^2 du fragment acquis par le British Museum ; car elle nous donne avec certitude le pied gauche de la grande figure et la base de l'espèce de cage renfermant les prisonniers. Grâce au raccord que j'ai pu établir entre les losanges qui forment le treillis régulier de cette cage, on a la place exacte du fragment, et l'on voit que toute cette partie supérieure reposait sur un listel, au-dessous

duquel il n'y avait plus, de ce côté, qu'un second registre beaucoup plus étroit que le premier.

La section importante du texte qui entoure ce motif principal de la représentation mentionne particulièrement la lutte contre les pays de Ghisban et de Kish, dont les noms, réunis dans une même case d'écriture, font supposer une coalition des deux peuples. On y lisait aussi le nom, malheureusement assez effacé, du patési de Ghisban en guerre contre Êannadou. Sur la même face, les autres fragments sont remplis surtout par d'importants débris de l'inscription. C'est là, vers le haut de la stèle, en A^2, que j'avais signalé dès l'origine les noms des rois Akourgal et Our-Nina, père et aïeul d'Êannadou. Cette allusion aux précédents règnes convient à la préface du texte et marque bien, au moins pour l'inscription, la face antérieure du monument.

Sur le fond d'écriture de B^2 et de C^2 se détachent aussi deux têtes de déesses, reconnaissables à leur coiffure à double corne que surmonte un bouquet de plumes. De proportions beaucoup moindres que la figure principale, elles confirment le haut rang que celle-ci devait occuper dans la hiérarchie divine et nous forcent à y reconnaître définitivement l'image même du grand dieu local Nin-Ghirsou. Leur place respective et leur relation avec l'ensemble de la composition restent difficiles à préciser. La première, sculptée sur le fragment C^2, se trouvait certainement en arrière de la figure colossale et, comme celle-ci, au-dessus du listel dont nous venons de parler ; près d'elle se dresse une enseigne militaire portant l'aigle éployée, ce qui semble

désigner une déesse guerrière. L'autre, au contraire, adossée à une sorte de baldaquin, doit être placée beaucoup plus bas, au-dessous du listel; elle faisait partie, avec tout le fragment B², du registre inférieur de cette face. A la même hauteur, en F², des vestiges compliqués appartiennent probablement à un char, comme celui d'Êannadou, mais de plus grandes dimensions et comprenant dans sa décoration de riches détails, tels que figure de lion, aigle éployée, etc. La comparaison avec la face opposée ne laisse que peu de doutes à cet égard. On sait que, parmi les objets consacrés au dieu Nin-Ghirsou, se trouvait un char, fabriqué tout exprès pour le divin patron de Sirpourla; il serait assez naturel de le rencontrer ici, figuré dans tout le luxe de sa décoration symbolique. Une lacune considérable, qui affecte tout le milieu de la stèle, laisse d'ailleurs le champ libre à beaucoup de suppositions.

Sur le même débris F², l'inscription mentionne en particulier le nom biblique de la ville d'Our, en invoquant sa grande divinité, le dieu lunaire Enzou, le Sin des Sémites. Nous avons déjà vu les mêmes formules d'imprécation et de serment accompagner sur la face opposée le nom du dieu Soleil et d'autres noms divins. De cette façon, les frontières de Sirpourla se trouvaient placées sous la garde des principaux dieux.

Les figures de cette face, à cause de leurs proportions plus développées, et surtout la figure colossale, donnent bien l'idée du type adopté par la première sculpture chaldéenne : têtes fortes, ajustées presque sans cou sur de larges épaules, profil aux yeux droits, démesurément agrandis, au nez aquilin accentué à l'excès, corps puis-

sants dans une forme courte et replète, bras vigoureux aux coudes pointus. Le premier dessin du même type se trouvait déjà dans les bas-reliefs d'Our-Nina et même dans ceux de l'âge précédent ; mais le progrès très notable de la Stèle des Vautours vient d'une exécution plus large et relativement plus libre, qui fait servir les mêmes formes à des attitudes plus variées. Les figures des captifs nus, jetés dans le filet, en sont un exemple remarquable. Le contraste avec l'art égyptien est absolu, et le type prétendu touranien ou mongolique ne se montre non plus en aucun point. Pour la grande figure, l'œil et la base du nez, brisés pendant le transport, après le départ de M. de Sarzec, ont pu être rétablis à l'aide de ses estampages.

Le monument, lorsqu'il était complet, était formé par une énorme dalle, dont les tranches, légèrement rapprochées à la base, se terminaient au sommet par un demi-cercle à peu près régulier. La restitution matérielle, que j'ai fait exécuter pour l'Exposition universelle de 1900, permet de calculer les dimensions du monument avec une approximation suffisante; elle fixe en même temps les zones ou registres de la composition. Si les morceaux retrouvés ne forment guère que la moitié de l'ensemble, du moins possédons-nous au Louvre les parties principales et caractéristiques de cette grande page d'histoire figurée, où tout un monde de représentations illustre la vie militaire de la haute époque chaldéenne.

Les trois principaux fragments se trouvaient enfouis près de la Construction d'Our-Nina, quelque peu au-dessus de son niveau inférieur. Deux autres furent

recueillis vers le pied du même tell ; un fragment isolé avait été porté anciennement très loin de là et utilisé dans les réparations du palais de Tello.

Calcaire blanc, compact.

Hauteur de la stèle, dépassant. . .	1m,80
Largeur, au minimum.	1m,30
Épaisseur moyenne.	0m,11

Publié : *Découvertes*, pl. 3, 3 *bis*, 4, 4 *bis*, 4 *ter*, pp. 36, 68, 94-103, 174-195 et pp. XXXVIII-XLII de la *Partie épigraphique*. — Léon Heuzey, *La Stèle des Vautours* dans *Gazette archéologique*, 1884, pp. 164-180, 193-203, pl. 24 et 26, article reproduit dans *Origines orientales*, pp. 49-82, pl. II et III; *Reconstruction partielle de la Stèle du roi Éannadou*, dans *Académie des Inscriptions*, 1892, pp. 262-274, étude complétée par notre communication de 1900, p. 439. — Plusieurs fragments reproduits dans Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, vol. II, fig. 283-285; Hommel, *Geschichte Babyloniens*, pp. 288, 289; Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient*, vol. I, pp. 606, 607. — Pour la première interprétation du texte, voir Fr. Thureau Dangin, *L'inscription de la Stèle des Vautours*, dans *Académie des Inscriptions*, 1897, p. 240. Le fragment nouveau G a été publié d'abord dans les *Cuneiform texts* du British Museum, part. VII, n° 23580.

11. — LIBATION A UNE DÉESSE

A la stèle du roi Êannadou se rattache d'assez près, par le caractère du dessin, un petit bas-relief d'une saillie très légère, perforé au milieu, mais dont le trou est carré comme dans les nos 6 et 7. Le sujet représente une cérémonie du culte. Une figure d'homme complètement nue, le crâne et la face rasés, tient par le

pied, à la manière des prêtres égyptiens, une aiguière à libation, dont le bec sort de la panse. Le filet liquide arrose un bouquet sacré, placé dans un vase en forme de cornet; on distingue un rameau, entre deux inflorescences de palmier qui retombent symétriquement. C'est un rite dont les monuments chaldéens offrent d'autres exemples, comme si la liturgie chaldéenne interdisait de laisser perdre l'eau du sacrifice et l'utilisait au profit de la végétation. La nudité complète de l'officiant paraît aussi tenir à une prescription rituelle, confirmée par quelques représentations de la même série. Nous avons là, de toute façon, un excellent spécimen de figure nue, de cette ancienne école. Au contraire, la déesse, assise sur un rocher, semble difforme, sans doute par la maladresse de l'artiste, qui a exagéré les proportions de la tête, en cherchant à la tracer de face. Malgré l'état fruste de cette figure, on y entrevoit encore une couronne de feuillage et deux torsades tombantes; on devine aussi deux ailes flamboyantes aux épaules, détail qui pourrait convenir à la déesse Aa ou Malka, l'épouse du Soleil.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc très fin.

Hauteur	$0^m,17$
Largeur.	$0^m,15$

Publié : *Découvertes*, p. 209. Pour ce genre de libation, voir ce que nous venons de dire, p. 111, et *Revue d'Assyriologie*, vol. V, p. 55; cf. Menant, *Cylindres chaldéens*, p. 142, fig. 87; H. V. Hilprecht, *Babylonian Expedition*, vol. I, pl. XVI. Représentation probable de la déesse *Aa*, dans nos *Mythes chaldéens*, voir *Revue archéologique*, 3e série, vol. XXVI, 1895, p. 302, fig. 5.



N° 11.

12. — PETIT BLOC DE MATIÈRE NOIRE

Ce petit bloc carré est traversé aussi dans son milieu par un grand trou circulaire, ce qui le range, avec les nos 5, 6, 7, 8, 9, 11, dans la classe des *bas-reliefs perforés*. Les quatre tranches latérales, taillées en biseau, achèvent de démontrer que les plaques du même genre ne devaient pas être appliquées à une paroi verticale, mais bien encastrées horizontalement dans un massif de maçonnerie, sans doute pour servir de base à des symboles dressés.

Ici un cadre, formé d'une baguette saillante, entoure quatre motifs séparés, qui alternent avec l'inscription. Ce sont :

1° La figure du consécrateur, debout, vêtu à mi-corps du châle de kaunakès; il s'appuie sur un bâton. La tête rasée a été endommagée dans le transport; mais le profil manquait déjà lors de la découverte, avec tout l'angle correspondant;

2° Un groupe de trois animaux formant ce que nous avons appelé les *armoiries de Sirpourla :* deux lions opposés, *liés* par les serres d'un aigle fantastique qui les surmonte. Cet exemple, parfaitement conservé, a révélé pour la première fois le type composite de l'aigle léontocéphale. Les lions, en se retournant pour mordre les ailes éployées de leur ennemi, précisent le sens de lutte et de victoire attaché à cet emblème, qui se perpétuera en Orient, particulièrement en Asie Mineure,

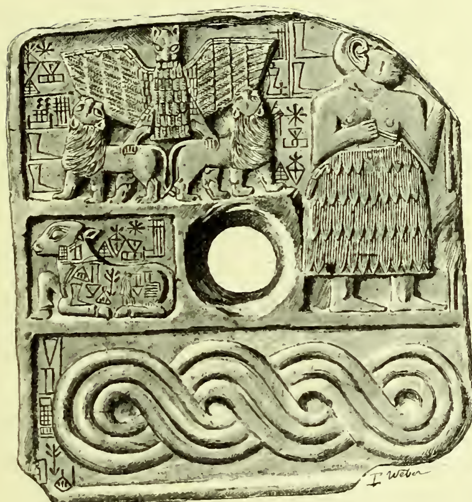
dans l'oiseau héraldique, d'abord à deux têtes de lion, puis à deux têtes d'aigle;

3° Un animal couché, veau ou génisse, relevant une de ses pattes de devant, dans une pose très bien observée sur la nature;

4° Une grosse tresse ou entrelacs, servant de remplissage, comme sur beaucoup de cylindres orientaux; c'était peut-être à l'origine un écheveau de laine, autre forme de l'offrande.

L'inscription se rapporte à un grand prêtre en relation directe avec le culte du dieu Nin-Ghirsou et avec son principal sanctuaire, le temple Ê-Ninnou. Son nom, qui se lit *Dou-dou*, reparaît sur le célèbre vase d'argent du patési Entéména, neveu et deuxième successeur d'Êannadou; il y a là un véritable sacerdoce éponyme, qui fixe la date des deux objets. La phrase gravée sur le corps de l'animal couché indique, comme lieu d'origine, sans doute pour la matière très spéciale dont le monument est fait, une ville dont le nom incertain, *Ourou-a-(ki)*, se trouve déjà sur les incriptions d'Êannadou. La fin semble faire allusion au support d'une masse d'armes sacrée.

Quant à la sculpture, elle procède encore du même dessin primitif que les monuments d'Our-Nina et que la Stèle des Vautours; mais il y a un progrès sensible dans la composition du groupe héraldique et dans la précision minutieuse des détails. L'écriture appartient aussi à un type de transition entre le premier tracé linéaire des signes et le système cunéiforme. Sous ce double rapport, le petit bloc noir se rapproche effectivement du vase d'argent du patési Entéména; il est



N° 12.

avec lui un des rares ouvrages qui représentent, après les premiers rois de Sirpourla, l'époque intermédiaire des « grands-patésis de Nin-Ghirsou », formant la branche cadette de la même dynastie.

La matière, naturelle ou artificielle, est une sorte d'argile bitumineuse, durcie jusqu'à prendre l'apparence d'une pierre noire. Il est même possible que l'ensemble du relief soit produit par un procédé d'impression; mais les détails et aussi l'écriture paraissent d'une exécution trop vive pour ne pas avoir été repris à l'outil. C'est ce qui nous permet de classer le monument dans la sculpture plutôt que dans la céramique.

Trouvé à Tello près d'une construction dont les briques portent justement le nom d'Entéména.

Hauteur	0^{m},25
Largeur	0^{m},22
Épaisseur.	0^{m},08

Publié : *Découvertes*, pl. 5 *bis*, 2; cf. p. 205, où l'on trouve, comme ici, le monument complété d'après un estampage, pris au moment de la découverte. Voir aussi notre article plus développé, *Les armoiries de Sirpourla*, dans *Monuments et mémoires de la Fondation Piot*, vol. I, p. 7, pl. II. Rectification de l'inscription dans *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 36. Comparer le Vase d'argent, n° 218.

13. — FRAGMENT D'AILE

Au même sujet appartient certainement un débris d'aile en pierre, dont les plumes sont détaillées avec une précision encore plus minutieuse que dans l'exemple

précédent. Un listel oblique qui traverse le champ donne à supposer que le bas-relief était divisé en compartiments compliqués.

Fouilles de Tello.

Calcaire noir.

Hauteur	0^{m},05
Largeur.	0^{m},13

Voir *Découvertes*, p. 209.

14. — FRAGMENT DE MASSE D'ARMES SCULPTÉE

On peut rattacher à la série des bas-reliefs archaïques quatre fragments de masses d'armes sculptées, comme nous l'avons déjà fait pour la masse d'armes colossale du roi Mésilim; mais celles-ci étaient de dimensions ordinaires.

Celle que nous décrivons la première n'était pas perforée de part en part; la calotte supérieure se termine par un petit lion couché, de ronde bosse, dont les pattes seules sont en bas-relief. L'inscription linéaire gravée sur le pourtour donne le nom d'un certain *Our-doun*, fils d'*Our-doub;* elle rappelle tout à fait l'écriture de l'époque d'Our-Nina.

Fouilles de Tello.

Calcaire compact.

Hauteur.	0^{m},10
Largeur	0^{m},09

Publié : *Découvertes*, pl. 25 *bis*, fig. 2, p. 226.

15. — AUTRE DÉBRIS ANALOGUE

Fragment de masse d'armes décoré comme le précédent, mais ne portant pas d'inscription.

Fouilles de Tello.

Albâtre.

Hauteur	0^{m},10
Largeur.	0^{m},09

16. — AUTRE MASSE D'ARMES SCULPTÉE

Tête de masse d'armes de forme ovoïde, percée de part en part, mais mutilée sur deux de ses faces par un sciage. On voit cependant que le pourtour était décoré de reliefs reproduisant deux fois le groupe de l'aigle léontocéphale sur deux animaux, qui ne peuvent être que des cerfs ou des bouquetins. Grande analogie avec les motifs gravés sur le vase d'argent d'Entéména.

Fouilles de Tello, non loin de la construction d'Our-Nina.

Albâtre.

Hauteur.	0^{m},11
Diamètre	0^{m},09

Publié : *Découvertes*, pl. 25 *bis*, fig. 3, p. 227.

17. — DÉBRIS D'UNE AUTRE MASSE SCULPTÉE

Au pourtour d'un débris analogue aux nos 14 et 15, étaient figurés deux lions marchant en sens inverse. Il n'en reste que les arrière-trains et les deux queues dressées, qui se croisent en formant un dessin symétrique. Sur les croupes, le nom de Nin-Ghirsou et les signes *È-ti* sont gravés en caractères de transition.

Fouilles de Tello.

Albâtre.

Hauteur.	0m,12
Largeur.	0m,09

Voir *Découvertes*, p. 226.

18, 19, 20. — PETITS FRAGMENTS ARCHAÏQUES

Pour ne rien omettre, citons encore les petits débris suivants recueillis dans les fouilles de Tello :

1° Partie d'un oiseau éployé, en arrière d'un fragment de tête aux cheveux courts et frisés.

Calcaire blanchâtre.

Hauteur.	0m,06
Largeur.	0m,08

2° Éclat de pierre : fragment d'un arbre se ramifiant, sous lequel un trône, dont il reste le dossier à tête de lion.

Calcaire blanchâtre.

Hauteur.	0^m,06
Largeur.	0^m,08

3° Angle d'un très petit bas-relief, encadrant la partie supérieure d'une figure de femme, coiffée en chignon et vêtue de l'étoffe chaldéenne, le tout d'un travail très grossier et qui paraît archaïque.

Albâtre.

Hauteur.	0^m,06
Largeur.	0^m,08

ÉPOQUE DES ROIS D'AGADÉ

21. — FRAGMENTS D'UNE STÈLE DE VICTOIRE.

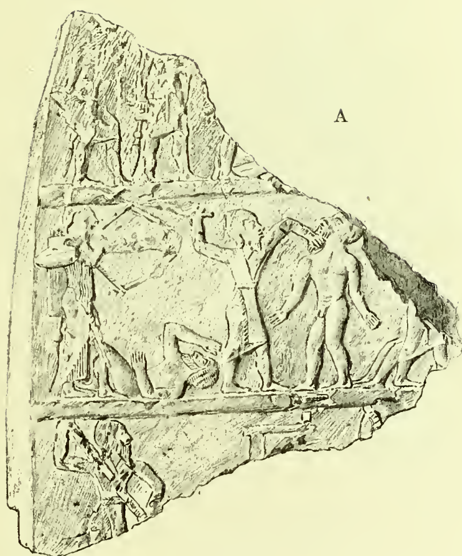
Ces deux débris sont tout ce qui reste d'une autre stèle militaire à double face, arrondie par le haut, comme la stèle d'Éannadou, et divisée aussi en plusieurs registres superposés, par des lignes saillantes de terrain en forme de listels. Ayant publié pour la première fois ces fragments d'après les estampages de la Mission, j'avais pensé qu'ils appartenaient à une même

face, avec l'inscription au revers. C'était une erreur, que l'examen des originaux me permet de corriger ici. En réalité, le morceau principal, détaché du bord de la stèle vers la naissance de la courbe supérieure, est sculpté sur les deux faces ; l'autre, qui provient au contraire de la partie inférieure, ne porte des deux côtés que des caractères d'écriture.

Le style, beaucoup plus avancé que celui de la Stèle des Vautours, marque un progrès considérable. La principale différence est dans la distribution des figures, qui n'ont plus la prétention enfantine de représenter les masses stratégiques en mouvement ; l'artiste décompose la bataille en une série de corps-à-corps, à la manière homérique. Cette convention lui a permis de varier les attitudes ; son œuvre gagne en clarté sculpturale ce qu'elle perd du côté du pittoresque et de la réalité historique. En même temps, le souci du modelé et l'étude des musculatures font leur apparition dans le bas-relief chaldéen ; le vêtement même, au lieu de tomber en cloche, dessine le vigoureux contour des membres inférieurs.

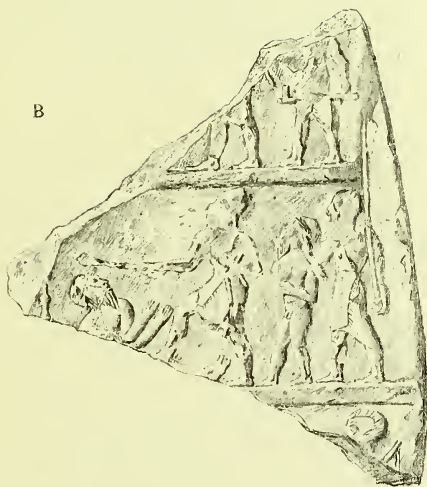
Pour abréger, contentons-nous de signaler les groupes les plus remarquables de chaque registre.

Face A, 1er *registre*. File de trois guerriers ; deux sont des archers et portent de grands carquois ornés de gros glands qui pendent en dessous, comme on le voit sur un cylindre d'Érech de la belle époque. — 2e *registre*. Un archer, bien campé, tirant de l'arc, vêtu d'une longue tunique striée ; à ses pieds, un ennemi couché sur le dos, nu, levant la main en signe de sup-



Nº 21.

B



N° 21.

plication. Guerrier casqué, avec le châle à franges maintenu en jupon par une ceinture ; il lève sa masse d'armes sur un vaincu, et le retenant par la barbe; celui-ci, debout, entièrement nu, écarte ses bras tombants avec un geste de protestation résignée : comparer sur les cylindres des poses presque identiques et notamment la torsion du coude levé, dans le geste de saisir. — 3e *registre*. Partie supérieure d'un guerrier frappant de haut en bas avec sa pique, tenue presque à bout de manche.

Face B, 1er *registre*. File de deux guerriers dont l'un tient horizontalement une hache à douille, avec tranchant rectangulaire. — 2e *registre*. Vestiges d'un trône, près duquel un guerrier, coiffé du casque, terrasse un ennemi suppliant, en lui mettant le pied sur le ventre et en le frappant de sa masse d'armes : voir la même pose caractéristique sur un bas-relief de *Cheïkh-khâne*. Très belle figure d'un autre soldat casqué, qui tient au port d'armes, d'un geste énergique, sa longue lance, terminée en broche ; il pousse devant lui un captif nu, dont les bras sont liés derrière le dos.

Dans cette réunion de petites figures qui rappellent par tant de détails la belle époque des cylindres, il faut remarquer encore certains traits généraux, comme les profits rectilignes, les chevelures courtes et striées. Le casque conique à large couvre-nuque rappelle encore celui que portent les soldats d'Êannadou. Les bandes qui se croisent sur la poitrine des combattants ne représentent peut-être qu'une façon de plier et d'ajuster les extrémités du plaid de guerre. Noter particulièrement

la présence des archers, qui manquaient sur les premiers bas-reliefs chaldéens. Il faut ajouter que la robuste silhouette des vainqueurs fait contraste, non sans un léger sentiment de caricature, avec les formes un peu pauvres du nu chez les ennemis.

Quels étaient ces vainqueurs et ces vaincus ? Nous allons l'apprendre par l'inscription, dont il reste quelques lambeaux sur le second fragment. Non loin du nom de Sirpourla, on y lit pour la première fois celui de la célèbre ville d'Agadé, bien connue par l'empire que ses rois sémites, Sargani et Naram-Sin, établirent sur toute la Chaldée, vers le XXXVIIIe siècle avant notre ère. Ce nom est même suivi du mot « royauté », puis d'une indication incomplète étendant cette royauté jusqu'à la mer Supérieure (Méditerranée). D'autres parties du texte mentionnent des lots de terrain, avec des noms d'hommes certainement sémitiques. Il est difficile de douter que la victoire ne soit ici remportée aux dépens de Sirpourla, et que la stèle ne consacre son assujettissement aux souverains d'Agadé.

L'écriture est intermédiaire entre l'ancien type de Sirpourla, vers l'époque d'Entéména, et le type spécial des rois d'Agadé. La sculpture des mêmes rois et les nombreuses empreintes de leurs cachets recueillies à Tello par M. de Sarzec donnent l'idée d'un art vigoureux, comme celui de notre stèle. On voit par là quelle est la haute valeur historique de ces débris.

Les deux fragments ont été trouvés sur le tell K, à 27 mètres de l'angle de la Construction d'Our-Nina, dans une partie déclive, voisine d'un escalier de Goudéa et des anciens talus du tell.

Calcaire dur et fin, se rapprochant du marbre blanc par sa couleur et son poli.

Hauteur du fragment sculpté . . . 0^m,34
Largeur. . . . . 0^m,28

Publié : *Découvertes*, pl. 5 *bis*, fig. 3 *a*, *b*, *c*, pp. 198-202, et p. LII de la *Partie épigraphique;* cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1895, p. 22, et *Revue d'Assyriologie*, vol. III, p. 113, pl. VI. Pour la comparaison avec le relief de *Cheïkh-khâne*, et avec la grande stèle de Naram-Sin, voir *Revue d'Assyriologie*, vol. II, p. 117 et *Académie des Inscriptions*, 2e série, vol. XXXIII, p. 677, note. Traduction de Fr. Thureau Dangin, dans la *Revue Sémitique*, 1897, p. 166.

22, 23. — TÊTES DÉTACHÉES

Deux minces éclats, détachés de la surface d'un autre bas-relief, nous ont conservé deux têtes viriles de proportions moyennes, dont le travail se distingue par des caractères à part : relief très plat, profil au nez droit, barbe en pointe, cheveux assez courts, indiqués par des ondulations en zigzag. Les termes de comparaison manquent pour ce style particulier; mais je serais porté à le faire remonter plus haut que l'époque de Goudéa et à le rapprocher de celle de Naram-Sin.

Fouilles de Tello.

Sorte de grès, de couleur grisâtre.

Hauteur.. . . . . 0^m,06
Largeur. . . . . 0^m,05

ÉPOQUE DE GOUDÉA

24. — LE DIEU NIN-GHIRSOU

Parmi les représentations mythologiques appartenant à l'époque de l'art pleinement développé, à ce que nous appelons d'un terme général « Époque de Goudéa », plaçons d'abord un fragment de figure assise, de proportions moyennes, dont le torse et la tête barbue sont de face, tandis que les jambes se présentent de profil. Ce qui reste de la coiffure à cornes superposées suffirait pour caractériser un dieu; il faut y ajouter le manteau de kaunakès à longues mèches ondulées, le trône à bras découpés, dont le dossier se termine par une tête de lion, et surtout le petit sceptre courbé, terminé en forme de feuille. Ces détails, comparés avec ceux que l'on observe sur une empreinte de cylindre, me permettent de reconnaître ici avec certitude l'image du grand dieu local Nin-Ghirsou, dont le nom revient si souvent dans les inscriptions de Tello. Malgré l'état fruste des surfaces, quelques parties mieux conservées, comme les lèvres, la main qui tient le sceptre, le vêtement, attestent un travail large et facile. Vers le bas du fragment, une petite tête de divinité, coiffée du bonnet à double corne, faisait sans doute partie de la décoration du trône.



N° 24.

Calcaire poreux.

Hauteur. 0m,43
Largeur. 0m,29

Publié : *Découvertes*, pl. 22, fig. 5, p. 24. Comparez l'empreinte de cylindre reconstituée dans nos *Origines orientales*, p. 41, et dans *Monuments Piot*, vol. I, p. 20.

25. — COUPLE DIVIN

Au même ordre de représentations appartient une tablette toute calcinée, où l'on admire les restes d'un menu groupe, traité avec une grâce familière et avec une exquise finesse de travail. Deux figures, toujours vêtues de la riche étoffe chaldéenne, désignées par leurs tiares multicornes comme un couple divin, se tiennent enlacées, la déesse vue de face et assise sur les genoux du dieu.

Celui-ci est remarquable par une longue barbe délicatement ondulée; sa compagne, par un collier à plusieurs rangs et par l'exubérante chevelure qui tombe en quatre flots sur sa poitrine et sur ses épaules. Les deux tiares sont également de face, même sur la figure de profil, pour ne rien cacher de leurs huit cornes divines. Un cartouche, devenu presque illisible, datait ce petit chef-d'œuvre. J'y entrevois à grand'peine que le monument était consacré à la déesse Baou : c'est quelque chose pour l'intelligence du sujet, puisque cette divinité est appelée dans les inscriptions « l'épouse bien-aimée » du dieu Nin-Ghirsou. Nous avons là,

selon toute vraisemblance, le groupe conjugal des deux grandes divinités de Sirpourla.

Trouvé dans les ruines du palais de Tello.

Albâtre, détérioré par le feu.

Hauteur.	0m,11
Largeur.	0m,10

Publié : *Découvertes*, pl. 22, fig. 5, pp. 214, 215; Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, vol. II, p. 554.

26. — TIARE MULTICORNE

Non loin du fragment ci-dessus, M. de Sarzec a trouvé un autre débris dont les figures étaient moitié plus grandes. On n'y voit plus qu'une tiare à huit cornes, inclinée de face, comme celle de la déesse précédente. C'était peut-être le même motif; mais la dédicace était en l'honneur de Nin-Ghirsou et au nom de Goudéa.

Calcaire à surface rosâtre.

Hauteur.	0m,14
Largeur.	0m,15

Publié : *Découvertes*, pl. 26, fig. 9, p. 215.

27. — FRAGMENT DE FIGURE

Angle de bas-relief portant les restes d'une figure assise sur un rocher. Les mèches ondulées du kaunakès sont traitées avec une recherche particulière.



N° 25.

Même calcaire, rosâtre à la surface.

Hauteur.	$0^{m},18$
Largeur.	$0^{m},08$

Voir *Découvertes*, p. 215.

28. — LA DÉESSE NIN-GOUL

A côté de la pierre calcaire, que les Chaldéens employaient de préférence pour les bas-reliefs, il y aussi quelques exemples de ce genre de sculpture exécutés dans des roches moins communes. Ceux-ci semblent avoir été de faible dimension ; mais le travail du ciseau y arrivait à son maximum de précision et de finesse. On peut en juger par un fragment qui porte une figure de femme assise, vêtue de la robe à franges étagées. Le profil au nez parfaitement droit, la chevelure tombant derrière les épaules, la tête couronnée d'un étroit bandeau d'étoffe, sont détaillés avec un art délicat et montrent sous quels traits particuliers les artistes concevaient alors le type de la beauté féminine.

Si la coiffure n'a pas les cornes divines, le trône à dossier, orné d'une tête d'animal, ne peut guère convenir qu'à une divinité. La figure a d'ailleurs devant elle la première case d'un cartouche avec le nom d'une déesse, à laquelle de toute manière le bas-relief était consacré. C'était la déesse *Nin-goul* (ou *Nin-soun*), qui nous est surtout connue par le nom d'un patési de Sirpourla. La place de ce personnage paraît avoir été

entre l'époque d'Our-Baou et celle de Goudéa (voir p. 46). Le bord de la pierre garde encore une partie de la double baguette qui servait d'encadrement.

Fragment acquis depuis peu; venu par Bagdad.

Stéatite noire.

Hauteur.	0^{m},14
Largeur.	0^{m},06

29. — LE BASSIN SCULPTÉ

M. de Sarzec a retrouvé, au milieu de la plate-forme qui précédait le palais de Tello, les restes d'un bassin en pierre dont la décoration témoigne aussi d'une liberté pleine de fantaisie dans la mise en œuvre des données mythologiques. Chacune des longues faces représentait une chaîne de figures de femmes, se passant l'une à l'autre des vases d'eau jaillissante. C'étaient comme des nymphes chaldéennes, entre les mains desquelles se multipliait le miraculeux symbole de l'élément liquide, avec son double jet, figurant les fleuves sacrés, le Tigre et l'Euphrate. Sur l'un des deux fragments, qui est un fragment d'angle, on voit encore les restes d'une dédicace, dont les caractères, de grande dimension, se rapportent à l'époque de Goudéa.

Calcaire blanc, très ruiné.

Hauteur.	0^{m},15 et 0^{m},25
Largeur.	0^{m},39 et 0^{m},35



N° 28.

Publié : *Découvertes*, pl. 24, fig. 4, et p. 216, avec les petites figures de la page 217. Pour le symbole du *Vase jaillissant*, voir notre étude dans *Un palais chaldéen*, pp. 59-117, reproduite dans *Origines orientales*, pp. 149-182.

30. — LE VASE JAILLISSANT ET LES POISSONS

Autre débris de bas-relief, où l'on ne voit plus qu'un petit pied d'un modelé ravissant et, au-dessous de ce pied, le vase symbolique, avec ses deux gerbes d'eau et deux poissons, qui les remontent à contre-courant, le tout complété par une tige de plante, image de la végétation nourrie par les eaux. Ce motif, dont l'extrême délicatesse fait penser aux miracles de la ciselure japonaise, entrait ici dans la composition d'une bordure décorative.

Fin calcaire gris.

Hauteur du fragment	$0^{m},09$
Largeur	$0^{m},095$

Publié : *Découvertes*, pl. 25, fig. 9, p. 218; *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XLII, 1881, p. 269; *Origines orientales*, p. 166; cf. A. de Longpérier, *Œuvres*, vol. I, p. 335. — Dans ses dernières fouilles, M. de Sarzec a retrouvé un fragment de décoration sur pierre, composé de deux rangées alternantes de vases jaillissants, communiquant entre eux par autant de quadruples flots; ce débris confirme toutes nos observations au sujet des nos 29 et 30. Une empreinte de cylindre inédite, au nom de Goudéa, fait voir un dieu assis, tenant deux vases, communiquant par un jet intermédiaire, tandis que les autres flots retombent dans trois vases jaillissants, posés autour du trône.

31, 32. — DEUX PETITS FRAGMENTS

Torse d'une divinité vêtue du châle à franges, une hampe à la main. Devant elle, un flot ondulé indique le voisinage d'une autre figure, qui devait tenir le vase des eaux jaillissantes.

Albâtre, calciné.

Hauteur. . . . . $0^m,10$
Largeur. . . . . $0^m,12$

Cf. *Découvertes*, p. 218.

Torse d'une autre divinité, vêtue du châle de kaunakès et tenant une hampe.

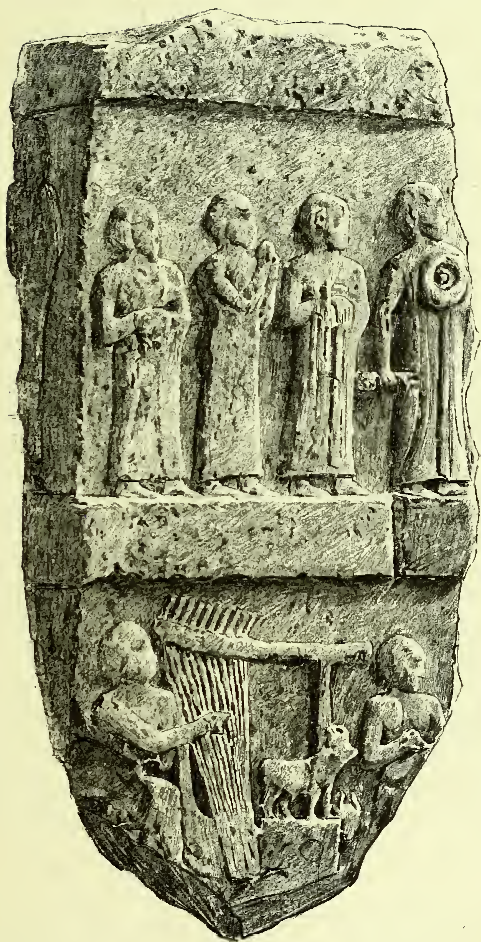
Albâtre, calciné.

Hauteur. . . . . $0^m,07$

Cf. *Découvertes,* p. 216.

33. — SCÈNE LITURGIQUE

Le plus grand fragment de bas-relief chaldéen que nous possédions paraît avoir appartenu à l'angle d'un socle de pierre, décoré de plusieurs registres de figures, qui représentaient des cérémonies du culte chaldéen. On y voit encore une procession de quatre personnages, qui vont en diminuant, comme si la hiérarchie réglait



Nº 33

jusqu'à leur taille. Les deux premiers ont visiblement la tête rasée et leur costume est le châle à franges des statues de Goudéa. L'un d'abord tient la *patère* et le *simpulum;* ces instruments du culte, que l'on a pris bien à tort pour des instruments de musique, se montrent déjà avec les formes que leur conservera toute l'antiquité. Le deuxième porte une herminette à tranchant horizontal (peut-être comme chef des travaux). A l'autre rangée, on distingue surtout une figure accroupie, probablement féminine, qui joue d'un grand instrument de musique à onze cordes, intermédiaire entre la lyre et la harpe; une tête cornue et une statuette de taureau en décorent la pièce inférieure. Dans la partie manquante du bas-relief se trouvaient les divinités vers lesquelles ces adorateurs étaient tournés. Toujours est-il que, sur la face en retour, se montre une figure chevelue et barbue, debout, les mains croisées, beaucoup plus grande que celles que nous venons de décrire.

Travail large et facile, dont le détail a disparu par suite de l'usure de la pierre.

Du même bas-relief semble provenir une tête détachée, dont la bonne conservation fait mieux connaître le type chaldéen de l'époque, avec le visage aux yeux très grands, au nez aquilin moins accentué que dans les représentations archaïques.

Palais de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur.	$1^{m},25$
Largeur.	$0^{m},63$
Épaisseur.	$0^{m},21$

Publié : *Découvertes*, pl. 23, p. 219, cf. pl. 22, fig. 4; Perrot et Chipiez, vol. II, p. 601; Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 610; Hommel, *Geschichte Babyloniens*, p. 243.

34. — PRÉSENTATION A UNE DIVINITÉ

Fragment d'un bas-relief représentant une scène symbolique très souvent figurée sur les cylindres, mais dont il faut bien comprendre l'intention pour en saisir le caractère expressif. L'adorant, immobilisé par la crainte, n'oserait s'avancer seul vers un dieu de rang supérieur; mais une divinité secondaire, parèdre de la divinité principale, intervient en faveur du dévot; elle l'étreint fortement par le poignet et le traîne derrière elle, tout tremblant, jusqu'en présence du dieu. Sur le bas-relief, il ne reste plus guère que la plus grande partie de la figure de l'adorant, drapé dans le châle à franges des statues de Goudéa et levant la main droite à la hauteur de son visage, en signe d'adoration. Cependant, on voit encore devant lui le bras de la divinité protectrice, avec la main énergiquement contractée et le coude tourné en haut, afin de mieux marquer la puissance de traction qui lui est nécessaire pour vaincre la terreur religieuse de son protégé.

L'exécution, quoique simple et sommaire, rend bien le jeu des muscles et la variation des contours dans l'action différente des deux personnages. C'est l'œuvre d'un praticien qui est parfaitement maître de son ciseau; les proportions des figures semblent indiquer aussi

une époque où l'on commençait à se préoccuper de l'élégance.

Si mutilé qu'il soit, ce fragment montre que les graveurs de cylindres ne possédaient pas un cycle de sujets qui leur fût particulier ; ils avaient devant eux une grande sculpture religieuse, dont ils se contentaient de reproduire les compositions, en les condensant quelque peu pour les besoins d'un autre art.

Restes d'une double baguette saillante qui, suivant un usage plusieurs fois constaté, servait d'encadrement aux reliefs.

Trouvé en déblayant le puits d'Êannadou, dans lequel ce débris avait dû être jeté à une époque plus récente.

Albâtre.

Hauteur du fragment.	$0^m,22$
Largeur.	$0^m,15$
Épaisseur.	$0^m,06$

35. — FRAGMENTS D'UNE SCÈNE DE BATAILLE

Trois débris d'une même composition, dont les figures très petites appartenaient à une scène militaire. Sur le premier se trouve une file de captifs nus, serrés au cou par une seule corde ; ils ont la tête rasée comme les vaincus de la Stèle des Vautours. Sur le deuxième, quelques jambes appartenant à une file semblable. Un troisième éclat nous montre deux personnages chevelus et barbus, sans doute deux chefs, dont l'un, le vain-

queur, fait marcher l'autre devant lui en le tenant par ses longs cheveux. Ces figures paraissent avoir été sculptées sur le fond courbe d'un bloc naturel, au-dessous d'une inscription, dont il reste quelques parties, mentionnant le temple du dieu Nin-Ghirsou et présentant un type d'écriture analogue à celui de l'époque de Goudéa. Encore un monument qui aurait eu un grand intérêt pour l'histoire locale.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc compact.

Largeur. . . . . $0^{m},10$ à $0^{m},15$

Publié : *Découvertes*, pl. 26, fig. 10 *a*, *b*, p. 221.

36. — FRAGMENT D'UNE AUTRE SCÈNE MILITAIRE

A une autre composition du même genre, mais de proportions plus grandes, se rapportaient deux figures dont il ne reste que la partie supérieure. Ce sont encore deux vaincus, à la tête rasée ; mais l'un d'eux, qui fait le geste de l'*aman*, a le crâne entouré d'un étroit bandeau noué derrière la nuque, comme on le voit en particulier pour les gens de Suse dans les bas-reliefs assyriens. Si ces figures, comme les précédentes, sont de l'époque de Goudéa, elles doivent se rattacher sans doute à des représentations de la prise d'*Ansan* dans le pays d'Élam, le seul fait de guerre mentionné par les inscriptions de ce patési.

Calcaire blanc.

Hauteur. 0m,32
Largeur. 0m,36

Publié : *Découvertes*, pl. 22, fig. 6, p. 221.

37. — FRAGMENT SCULPTÉ EN DIORITE

Sur un éclat de diorite provenant d'une composition plus importante, il reste un profil d'homme d'un type très caractérisé, à la barbe tombante, aux yeux retroussés, au nez à peine arqué, gros du bout, comme un nez aquilin dont la courbe aurait été manquée.

Diorite vert foncé.

Hauteur. 0m,16

Publié : *Découvertes*, pl. 21, fig. 6, p. 222.

38. — PIED D'UN SIÈGE

Plaque de la même pierre, sur laquelle se détache en bas-relief la partie inférieure d'un siège tout à fait semblable à l'espèce de tabouret ou de sellette des statues assises de Goudéa.

Diorite vert foncé.

Hauteur. 0m,12
Largeur. 0m,075

Cf. *Découvertes*, p. 222.

39. — FIGURE DE LION DÉCORATIVE

Angle d'un grand bassin rectangulaire, portant une tête de lion de face, presque en ronde bosse, tandis que le corps de l'animal, sculpté de profil, formait un relief très plat sur la face du même bassin. Cette pose animée du carnassier qui tourne la tête offrait en même temps une combinaison hardie et très décorative de la ronde bosse et du bas-relief; elle se répétait évidemment à l'angle opposé, mais dans l'autre sens, quand le monument était complet. L'usure des siècles n'empêche pas de reconnaître le beau caractère de la tête de lion, où les plis du mufle sont déjà figurés par un dessin systématique, simulant une sorte de palmette. Ce qui reste de l'incription, gravée en grands caractères sur un des petits côtés du bassin, contient le nom de Goudéa et la mention du temple de Nin-Ghirsou.

Fragment recueilli dans le palais de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur. 0m,14
Longueur. 0m,42
Largeur. 0m,32

Publié : *Découvertes*, pl. 24, fig. 3, p. 231.

40. — AUTRE PLUS PETITE

Une disposition toute semblable, mais avec des dimensions infiniment réduites, se retrouve dans une petite figure de lion couché qui décorait le pourtour d'un plateau circulaire, en pierre mouchetée d'une rareté exceptionnelle. Le fragment conserve quelques caractères d'une dédicace dans le style d'écriture de l'époque de Goudéa ou même de Dounghi.

Sorte de marbre bleuâtre, étoilé de perforations madréporiques.

Hauteur du pourtour	$0^{m},06$
Longueur du fragment	$0^{m},17$

Voir *Découvertes*, p. 232.

41. — BŒUFS ET MOUTONS

Deux fragments d'un troupeau de bœufs et de moutons en marche, rappelant les défilés d'animaux dans les razzias représentées sur les bas-reliefs assyriens. Une de ces figures, celle d'un bœuf d'Asie, avec sa bosse graisseuse, ses jambes courtes, son fanon dentelé et pendant, est d'une précision de contours et d'une souplesse de modelé si surprenantes, que l'on serait tenté,

bien à tort, de l'attribuer à une époque beaucoup plus moderne.

Albâtre grenu.

Hauteur du fragment principal. . .	0m,19
Largeur du même.	0m,19

Publié : *Découvertes*, pl. 25, fig. 4, p. 233.

II

STATUES

STATUES

On devinait que la Chaldée avait dû posséder une grande sculpture, mère de la sculpture assyrienne et de tout l'art oriental ; mais on n'en connaissait aucun ouvrage, jusqu'au jour où les fouilles de Tello ont mis à découvert presque du même coup les corps décapités de dix statues chaldéennes, avec plusieurs têtes détachées. Huit de ces statues portent le nom de Goudéa, patési de Sirpourla, dans leurs inscriptions en caractères cunéiformes, soigneusement gravées sur les statues mêmes, comme elles le seraient sur des stèles votives; la plupart des figures ont aussi un cartouche à l'épaule. Une seule statue, qui paraît plus ancienne que les autres, donne un nom différent, celui d'Our-Baou, également patési de Sirpourla. C'est une série remarquable par l'unité de la technique et du style, représentant une époque fixe et relativement avancée dans le développement de l'art local.

La place que les figures de Tello occupent au Louvre, en avant des grands bas-reliefs assyriens, provoque la comparaison. Il n'est pas besoin d'un long examen pour reconnaître que la supériorité réelle et l'originalité

créatrice sont du côté de ces statues noires, encore mal dégagées de leurs blocs de diorite, toutes croisant les mains à l'orientale, en signe de soumission devant les dieux. Malgré la monotonie du premier aspect, elles portent en elles deux preuves de maîtrise qui ne se retrouveront que rarement et par exception à l'époque assyrienne : la sculpture de ronde bosse et le travail de la pierre dure.

Il faut y admirer surtout, dans le modelé du nu, un effort sincère et puissant pour rendre la forme humaine. Ces figures aux fortes épaules, aux bras robustes, aux mains fines, aux pieds nerveux, sont bien l'image d'une population primitive, laborieuse et intelligente, race d'agriculteurs, de terrassiers, de mouleurs de briques, mais aussi race de scribes, d'artistes, de géomètres, qui ont fait la première application des sciences et des arts aux besoins de la vie réelle. Malgré quinze ou vingt siècles de distance, les magnifiques décorations sculpturales des palais ninivites ne montrent presque rien qui ne dérive des modèles créés par cette vieille école de Chaldée. Les musculatures assyriennes, détachées comme des pièces d'armure et découpées de pratique dans la pierre tendre, ne présentent que l'exagération systématique des qualités de vérité et de force que la sculpture chaldéenne tire directement de la nature.

Comparée à l'art égyptien, la statuaire chaldéenne procède d'un esprit différent, souvent même opposé, qui atteste une origine indépendante. Elle ne possède pas au même degré le sentiment des proportions : ses figures, robustes et trapues, sont d'un style vigoureux, mais d'une forme trop ramassée ; d'après certains indices, le

cou devait être court et la tête très forte pour le corps. En revanche, le détail des parties nues, et surtout les extrémités, étudiées jusque dans le dessin de leurs ongles et de leurs phalanges, témoignent d'un souci scrupuleux de la nature que la sculpture égyptienne n'a pas connu.

Pour le costume chaldéen, il faut consulter de préférence les statues debout ; elles en font mieux voir l'ajustement, qui garde encore à cette époque une simplicité toute patriarcale. Ici, aucune superposition de vêtements, aucune complexité de passementeries en relief, comme chez les Assyriens ; la tunique n'est même pas en usage. Tout consiste en un seul châle, sorte de *haïk* à courtes franges, sans doute le *chlanidion*, le *léger manteau* blanc, qu'Hérodote retrouve encore à Babylone. L'angle extrême, repassé dans le premier tour de l'étoffe et laissant l'épaule droite à découvert, forme, sans aucune agrafe, un ajustement primitif très solide. C'est une indication précieuse pour les artistes qui ont à représenter le costume oriental des anciens âges bibliques. On y remarque surtout une première et timide étude des plis, tentative isolée qui ne se reproduira ni dans la statuaire égyptienne, ni dans la suite de l'art assyrien : elle témoigne d'un sentiment plastique que l'art grec seul saura retrouver et développer.

Pour qui a la patience de les étudier, les fragments de statues sont aussi très instructifs. Les têtes, bien que détachées, nous font connaître de près le type chaldéen, en même temps que l'habileté des sculpteurs à modeler les traits du visage ou à en rendre l'expression. D'autres débris permettent de compléter en certains points les

figures qui nous restent ; mais, surtout, ils font entrevoir, à côté d'elles, une classe de statues chaldéennes s'écartant du type sévère et presque uniforme que nous possédons. L'exécution, à la fois plus serrée et plus minutieuse, certains raffinements d'élégance et de richesse, semblent indiquer une époque quelque peu différente, sans qu'il soit possible encore de distinguer les ouvrages qu'il faut placer soit avant, soit après Goudéa.

La pierre dans laquelle sont sculptées la plupart des statues de Tello est une roche très résistante, intermédiaire pour la dureté entre les marbres et les porphyres. Sa couleur, toujours sombre, varie du vert au noir, en passant par le bleu ardoise. On la distingue en général sous le nom de *diorite*, qui convient plus particulièrement aux variétés dont le grain un peu gros détermine des mouchetures, tandis que le terme de *dolérite* est appliqué par les spécialistes aux variétés d'un aspect plus fondu. Comme nous ne faisons point ici de minéralogie, nous nous en tiendrons au nom de diorite, dont l'usage est courant. Ces roches se rencontrent d'ordinaire détachées en gros rognons ou blocs naturellement arrondis. C'était la forme sous laquelle on les importait en Chaldée. Le jour où les géologues en auront découvert le gisement, on saura par cela même la position exacte du mystérieux pays de *Magan*, d'où les inscriptions s'accordent à les faire venir.

CORPS DE STATUES

42. — TORSE DE STATUE ARCHAÏQUE

Infiniment rares sont les fragments de l'époque archaïque se rapportant à de véritables statues, c'est-à-dire à des figures de ronde bosse, ayant au moins les dimensions de la demi-nature.

Au Musée de Constantinople, un fragment de diorite en forme de colonne, provenant de nos fouilles, est décoré de grandes languettes anguleuses, semblables aux lambrequins d'une cuirasse, mais disposés par étages; cela paraît être la partie inférieure d'une statue de la première époque, vêtue de l'étoffe chaldéenne à longues mèches symétriques.

Le Louvre possède de son côté un tronçon presque informe en apparence, qui présente cependant, timidement indiquées, les languettes de l'étoffe de kaunakès. Par-dessus tombe une masse carrée, que sillonnent des traits en zigzag, vestiges d'une barbe ou plutôt d'une chevelure longue. Cette statue très antique devait ressembler à la statuette primitive n° 82 *bis*; elle donne

lieu à la même indécision sur le sexe de la figure. Voir aussi les fragments cités à la page 190.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc très dur.

Hauteur du fragment.	0m,23
Largeur.	0m,20

43. — PETITE STATUE D'OUR-BAOU

Statue décapitée comme les suivantes. Si les figures chaldéennes sont toujours un peu courtes, celle-ci l'est démesurément. Il semble que le corps ait compté seulement comme un support pour la tête. Des proportions aussi conventionnelles, tenant encore aux procédés primitifs, suffiraient pour démontrer que la statue d'Our-Baou était plus ancienne que celles de Goudéa. Il reste deux petits fragments de la base; les pieds devaient reposer sur un plan quelque peu incliné.

L'inscription, placée dans le dos, est un chef-d'œuvre de gravure, par l'élégance et la pureté des caractères. Le texte comprend soixante-quatre cases d'écriture, disposées en six rangées ou colonnes horizontales. Il débute par une consécration générale au dieu Nin-Ghirsou, suivie du nom et des titres d'Our-Baou, parmi lesquels le titre mystique de « fils du dieu *Ninagal* », dieu personnel du patési; puis commence la longue litanie des divinités protectrices. L'inscription mentionne ensuite la purification du terrain pour la fondation du temple

Ê-Ninnou du dieu Nin-Ghirsou, haut de 30 empans, sur un soubassement de 10 empans, substruction dont l'un des angles a été retrouvé par M. de Sarzec. Suit l'énumération d'une série de temples élevés aux divinités du pays, dans différentes localités, Ghirsou, Ourou-azagga, Ghisgalla, qui formaient le district ou tout au moins le groupe de Sirpourla.

Trouvé dans le palais de Tello; parties restaurées.

Diorite d'un beau vert jaspe.

Hauteur. . . . . :	0m,68
Largeur aux épaules.	0m,33

Publié : *Découvertes*, pl. 7 et 8, pp. 127-129; traduction d'Amiaud, dans la *Partie épigraphique*, pp. IV-VI; cf. Jensen, dans *Keilinschriftl. Bibliothek*, vol. III, part. I, p. 19; Oppert, dans *Académie des Inscriptions*, 1882, p. 39.

44. — STATUE COLOSSALE (GOUDÉA D)

Les autres statues de diorite, quatre assises et autant debout, sont des images du patési Goudéa.

L'œuvre maîtresse de la collection est la statue colossale, le seul morceau qui se soit retrouvé avec ces dimensions surhumaines. Plus mutilée que les autres, elle frappe l'esprit par son aspect simple et grand, par la solidité et la majesté de son assiette. Les épaules largement modelées, la poitrine qui respire sous le vêtement, ne dépareraient pas un Jupiter grec d'ancien style ; les pieds sont remarquables. Cette statue, comme les

trois autres dans la même attitude, ne donne pour trône au chef chaldéen, qu'une banquette de bois, aux pieds assemblés en forme d'A avec double traverse, sorte de sellette basse, dont la simplicité paraît commandée par quelque règle d'étiquette.

Un cartouche, gravé à l'épaule, rappelle le nom et le titre de Goudéa, patési de Sirpourla. L'inscription proprement dite, consacrée à Nin-Ghirsou, se développe sur le devant du vêtement, en cinq colonnes, comprenant soixante-dix-sept cases d'écriture. Elle débute par l'énumération des divinités protectrices, puis mentionne les principales fondations religieuses de Goudéa : le temple Ê-Ninnou et dans ce temple la chapelle en bois de cèdre de Nin-Ghirsou, d'autre part la pyramide à sept étages du même dieu et le temple de la déesse Baou, édifiés dans le quartier d'Ourou-azagga, enfin la construction de la barque sacrée du dieu. Un paragraphe spécial rappelle que les bois employés pour ces constructions sont venus sur des bateaux jusqu'à Sirpourla, des pays de *Magan*, de *Mélouhha*, de *Goubi*, de *Nitouk*. De Magan est venu aussi le bloc de diorite pour la statue, érigée dans le temple Ê-Ninnou.

Palais de Tello.

Diorite vert sombre.

Hauteur.	$1^{m},58$
Largeur aux épaules.	$0^{m},76$

Publié : *Découvertes*, pl. 9, pp. 135, 136; traduction d'Amiaud, dans la *Partie épigraphique*, pp. XVII-XIX ; cf. Jensen, recueil cité, pp. 51-55; Oppert, *Académie des Inscriptions*, 1882, p. 38. Reproduction : Perrot et Chipiez, vol. II, fig. 288.

45. — L'ARCHITECTE AU PLAN (GOUDÉA B)

Il faut s'arrêter ensuite aux deux petites statues dites des *Architectes*, infiniment curieuses par la tablette figurée sur les genoux de chacune d'elles. Cette sorte de planchette, qui, dans la réalité, devait être enduite d'argile fraîche, porte deux instruments appartenant à l'outillage du dessin d'architecture : d'abord une règle à réductions, puis un *style*, en forme de feuille de saule, pour tracer des lignes, s'il ne faut pas y reconnaître aussi l'instrument, depuis longtemps cherché, de l'écriture cunéiforme.

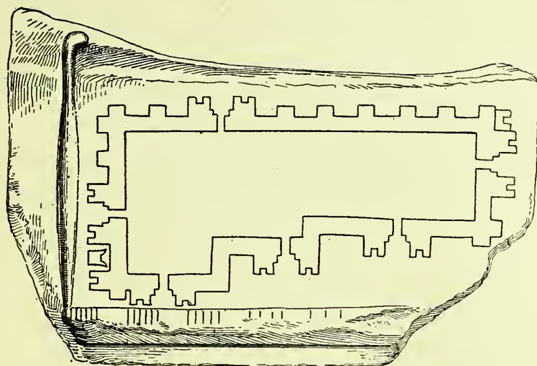
Celle des deux figures qui est surnommée l'*Architecte au plan* a de plus sur sa tablette un véritable plan gravé, le tracé d'une enceinte, avec portes, redans, tours crénelées, ces dernières rabattues en projection. Goudéa est représenté ici comme ayant tracé lui-même le plan de ces constructions, sans doute d'après le modèle qui lui a été révélé en songe, sur une « tablette de lapis », par le dieu Nin-doub. Cette statue est une des meilleures par l'ensemble des proportions et par l'étude consciencieuse des extrémités.

L'inscription, d'une longueur exceptionnelle, commence dans le dos, se développe sur les côtés et finit par faire le tour complet du vêtement. Elle compte trois cent soixante-huit cases d'écriture, en neuf colonnes, dont la première, de vingt cases, forme un

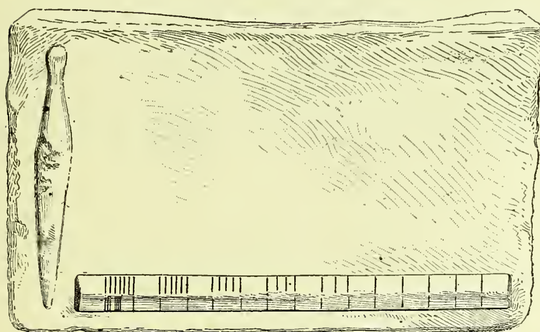
grand cartouche détaché, qui mentionne la consécration de la statue dans le temple de Nin-Ghirsou et les offrandes perpétuelles vouées à cette occasion. L'inscription proprement dite, après l'invocation initiale à Nin-Ghirsou et la litanie des dieux protecteurs, relate d'abord les précautions de purification et de bon augure prises pour la construction en briques du temple Ê-Ninnou, avec une chapelle édifiée en bois de cèdre. Puis, dans une importante section géographique, dont, fâcheusement, les identifications restent pour la plupart incertaines, elle nomme, « depuis la mer Supérieure jusqu'à la mer Inférieure », les pays étrangers d'où sont venus les matériaux pour la décoration du sanctuaire et de ses dépendances. On peut citer plusieurs sortes de bois de charpente pour les portes, poutres et piliers, et particulièrement des cèdres de l'*Amanoun;* des pierres pour les seuils, pour certaines parties des soubassements et des constructions, et, parmi ces pierres, celles des montagnes de *Barsip*, apportées sur de grands vaisseaux; enfin, avec d'autres matières difficiles à déterminer, divers métaux, le cuivre des montagnes de *Kimash*, l'or en poudre des montagnes de *Melouhha* et de *Hahoum*, employés pour les ornements et en particulier pour les armes sacrées. A ces richesses s'ajoutent (col. IV, cases 64-69) les dépouilles provenant de la ville d'*Ansan*, dans le pays d'Élam (Susiane); c'est l'unique fait militaire qui soit mentionné dans ces prolixes inscriptions religieuses. Seul, le bloc de diorite pour la statue du patési, vient toujours du pays de Magan. Après avoir érigé cette image dans le temple de Nin-Ghirsou, Goudéa la charge de rappeler au dieu



Nº 45.



N° 45 *a*.



N° 46 *a*.
(Tablettes des deux Architectes).

les fêtes qu'il a célébrées en son honneur (sortes de fêtes d'égalité analogues aux Sacées et aux Saturnales) et les bons effets de son gouvernement, en conformité avec les ordres divins. Le texte se termine par une longue formule de malédiction, où tous les dieux du pays sont invoqués contre les sacrilèges qui détruiraient ces œuvres et fondations de Goudéa.

Palais de Tello.

Diorite vert.

Hauteur..................	$0^{m},93$
Largeur aux épaules.........	$0^{m},41$

Publié : *Découvertes*, pl. 16 à 19 et 15, fig. 1, pp. 138-140; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, pp. VII-XV; cf. Jensen, pp. 27-49; Oppert, *Académie des Inscriptions*, 1882, p. 34. Première reproduction héliographique : Léon Heuzey, *Les fouilles de Chaldée*, dans *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XLII, 1881, pl. XX, p. 259. Autres reproductions : Perrot et Chipiez, vol. II, fig. 286; Maspero, *Histoire ancienne*, vol. I, p. 611. — Le songe de Goudéa, raconté tout au long sur ses grands cylindres de terre cuite, a été signalé par Zimmern, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, vol. III, pp. 232-235, et traduit tout récemment par Fr. Thureau Dangin, dans *Académie des Inscriptions*, 1901, p. 112.

46. — L'ARCHITECTE A LA RÈGLE (GOUDÉA F)

La règle chaldéenne, brisée en partie dans la représentation qui précède, est ici complète et à peu près intacte. Sa longueur de $0^{m},27$ répond à celle de l'empan babylonien. L'instrument, qui par sa forme rappelle nos doubles décimètres, est divisé en seize parties égales,

avec des subdivisions qui permettent de fractionner chacune des parties en moitiés, tiers, quarts, cinquièmes, sixièmes, douzièmes, dix-huitièmes et vingt-quatrièmes. La sculpture mérite aussi une attention exceptionnelle par l'étude vigoureuse des formes nues, surtout dans le modelé de l'épaule droite et du bras droit, que le vêtement laisse à découvert. On est frappé du contraste avec les formes plus coulantes de l'*Architecte au plan*. Il faut croire que, dans la représentation d'un même personnage, les artistes n'ont pas suivi un modèle uniforme; mais peut-être ont-ils voulu figurer le patési à une époque plus avancée de sa carrière, dans toute la force de l'âge mûr.

Le cartouche gravé à l'épaule ajoute au nom et au titre de Goudéa la qualification religieuse de « serviteur de la déesse *Gatoumdoug* ». L'inscription de soixante-sept cases sur quatre colonnes, couvrant le devant du vêtement, consacre d'abord la statue à cette déesse qui est appelée « mère de Sirpourla ». Elle rappelle ensuite les cérémonies de conjuration et de purification faites pour la construction de son temple dans le quartier d'Ourou-azagga, puis l'organisation des troupeaux sacrés, troupeaux de bœufs, de vaches, de brebis, de chèvres, d'ânes, qui dépendaient du sanctuaire. Ces troupeaux, qui constituaient en partie les revenus de certains temples, doivent être comparés à ceux qui, plus tard, à Sirpourla, sous la domination des rois d'Our, donneront lieu à une comptabilité si minutieuse, enregistrée sur d'innombrables tablettes d'argile.

Palais de Tello.

Diorite bleu ardoise.



Nº 46.

Hauteur. . . . . $0^m,86$
Largeur aux épaules. . . . . $0^m,46$

Publié : *Découvertes*, pl. 14 et 15, fig. 2, 3, 4, pp. 136-138; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, pp. XXIII-XXV; cf. Jensen, pp. 55-59.

47. — LA PETITE STATUE ASSISE (GOUDÉA H)

Figure plus petite que les précédentes, tellement courte de proportions qu'elle paraît comme accroupie et repliée sur elle-même. Ce défaut n'empêche pas l'exécution d'être soignée; on remarquera surtout les pieds, d'un modelé souple et délicat, que l'on apprécierait mieux si le ton de la pierre était moins terne.

L'inscription, gravée sur le devant du vêtement, comprend vingt-cinq cases en cinq colonnes. Elle consacre la statue à la déesse Baou, fille du dieu Anna, le Ciel brillant, et rappelle brièvement la construction du temple de la déesse dans le quartier d'Ourou-azagga. C'est dans ce temple que la statue de Goudéa, toujours en pierre de Magan, a été placée.

Palais de Tello.

Diorite gris verdâtre.

Hauteur. . . . . $0^m,77$
Longueur de la base. . . . . $0^m,44$

Voir *Découvertes*, p. 136; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, p. XXVIII.

48. — LA STATUE AUX LARGES ÉPAULES (GOUDÉA E)

Statue debout, aux épaules larges et carrées, excellente figure d'un aspect sévère, consacrée à la déesse Baou par une longue inscription gravée au revers.

A l'épaule, le cartouche simple de Goudéa. L'inscription compte cent quatre-vingts cases d'écriture, distribuées en huit colonnes, formant deux placards séparés. Le premier commence par la consécration à la déesse Baou et par la litanie de ses titres divins, parmi lesquels ceux de fille d'Anna (le Ciel) et de souveraine de Sirpourla. Puis il rappelle les cérémonies ordinaires de consécration et de purification pour la fondation de son temple, l'*Ê-si-sirsirra*, élevé après celui de Nin-Ghirsou, dans une localité différente, à Ourou-azagga.

Le second placard relate l'augmentation de la quantité des offrandes annuelles qui devaient être consacrées dans ce nouveau temple, le jour de la fête de la déesse, correspondant au commencement de l'année. Elles consistent principalement en bœufs, moutons, agneaux, oiseaux, étoffes et vêtements. Ensuite sont mentionnées l'introduction de la déesse dans son sanctuaire, en compagnie de Ninghiszida, patron personnel de Goudéa, et l'érection de la statue du patési, toujours en pierre de Magan, avec une courte formule d'imprécation pour la protéger contre les destructeurs.

Palais de Tello.

Diorite presque noir.

Hauteur sans la base. . . . . $1^{m},30$
Largeur aux épaules. . . . . $0^{m},55$

Publié : *Découvertes*, pl. 11 et 13, fig. 2, pp. 131, 132; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, pp. XIX–XXIII.

49. — LA STATUE AUX ÉPAULES ÉTROITES (GOUDÉA C)

Placée en pendant avec la statue aux larges épaules, celle-ci, par ses formes étroites, produit un effet de contraste et permet de constater une singulière variation dans les proportions de la statuaire chaldéenne. Il faut peut-être en chercher la cause dans l'inégalité naturelle des blocs roulés de diorite que l'on importait pour l'exécution de ces grandes figures. Ils présentaient parfois des manques de matière et d'autres défauts accidentels, avec lesquels le sculpteur avait à compter.

Pas de cartouche à l'épaule; il est remplacé par un placard de six cases d'écriture, gravé dans le dos au-dessus de l'inscription et proclamant que « Ninghiszida est le dieu personnel de Goudéa, constructeur de l'Ê-Anna ». Le texte qui suit, formé de cinquante-six cases sur six colonnes, consacre d'abord la statue à la déesse Ninni (l'Istar chaldéenne), « dame des pays » et relate l'érection, avec les cérémonies ordinaires, de son temple favori, l'Ê-Anna, le temple du Ciel (*Anou*), dont elle était la fille. C'était dans ce temple

que la statue, toujours en pierre de Magan, était placée, sous la garde des imprécations habituelles.

Palais de Tello.

Diorite gris bleu.

Hauteur sans la base.	1^{m},25
Longueur aux épaules.	0^{m},45

Publié : *Découvertes*, pl. 10 et 13, fig. 1, p. 132 ; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, pp. XVI, XVII.

50. — LA PETITE STATUE DEBOUT (GOUDÉA A)

C'est la plus jolie des statues de Tello; on remarque surtout la justesse élégante de ses formes junéviles, et son beau poli qui fait valoir la finesse de la matière. Par une curieuse exception, les pieds sont d'un dessin conventionnel, comme si un artiste moins habile avait terminé la figure.

Cartouche à l'épaule, de cinq cases d'écriture, donnant le nom et le titre de Goudéa, constructeur du temple Ê-Ninnou. Inscription de vingt-sept cases en quatre colonnes, consacrée à la déesse Nin-harsag, « la Dame des montagnes, protectrice de la ville et mère de ses habitants » ; plus loin le texte ajoute à ses titres celui de « Mère des dieux », ce qui fait de cette divinité le prototype de la Cybèle classique. La suite relate la construction de son temple dans la localité de Ghirsou et l'érection dans ce temple de la présente statue, avec



Nº 50.

invocation à la déesse, sous le nom de *Nin-tou*, pour la vie du patési.

Palais de Tello.

Diorite vert foncé.

Hauteur sans la base.	1m,10
Largeur aux épaules.	0m,46

Publié : *Découvertes*, pl. 20 et 13, fig. 5, p. 134; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, pp. VI, VII. Reproductions : Perrot et Chipiez, vol. II, pl. VI; Maspero, vol. I, p. 613.

51. — LA STATUE A L'ÉPAULE BRISÉE (GOUDÉA G)

Autre statue debout, dont l'épaule droite est brisée, ainsi qu'une partie du bras. La tête rasée que nous décrivons plus loin (n° 54) lui appartient très probablement, si l'on en juge par l'analogie du travail un peu négligé, et surtout par la similitude des mouchetures dans la même sorte de diorite.

Le cartouche a dû être enlevé avec l'épaule. L'inscription consacrée à Nin-Ghirsou est composée de cent sept cases, sur six colonnes, et divisée en deux parties par un vide de quelques cases. Goudéa rappelle sommairement les sanctuaires qu'il a construits en l'honneur du dieu, le temple Ê-Ninnou et la ziggourat ou temple à étages, élevé dans le quartier d'Ourou-azagga ; puis il énumère les offrandes vouées à Nin-Ghirsou, ainsi qu'à la déesse Baou et à Ninghiszida, dieu personnel

du patési. Il ajoute que la statue, en pierre de Magan, a été sculptée à l'occasion de la proclamation de la paix « depuis Ghirsou jusqu'à Ourou-azagga ». Le second paragraphe reproduit la partie du texte de la statue E, concernant l'augmentation des offrandes en l'honneur de la déesse Baou.

Palais de Tello.

Diorite gris bleu, à mouchetures plus foncées.

Hauteur sans la base. 1m,18

Voir *Découvertes*, pl. 13, fig. 3, p. 33; traduction d'Amiaud dans la *Partie épigraphique*, pp. xxv-xxviii; cf. Jensen, p. 59.

52. — LA STATUE FRAGMENTÉE

Autre statue debout, brisée aux épaules et aux pieds; même style que celles de Goudéa. C'était lui qu'elle représentait selon toute probabilité, comme les statues précédentes; mais l'inscription gravée dans le dos est incomplète et ne donne nulle part le nom du patési.

Palais de Tello.

Diorite vert.

Hauteur. 1

Voir *Découvertes*, p. 133.

TÈTES DE STATUES

53. — TÊTE ARCHAÏQUE D'HOMME

Fragment, unique jusqu'ici, d'une tête de statue archaïque; cette statue était de grandeur demi-naturelle et, qui plus est, en pierre dure, luxe alors très rare. Le crâne est brisé, mais la face et le profil sont conservés, sauf l'extrémité du nez, qui seule manque; toutefois il reste assez de la courbe, très accentuée à cette époque, pour qu'elle puisse être restituée avec certitude. On retrouve ainsi, dans une image de ronde bosse, les traits exagérés de la grande figure contemporaine d'Èannadou, sur la Stèle des Vautours.

Les yeux, dessinés en amande par un simple bourrelet, avec un léger pincement aux angles externes, s'enfoncent timidement dans leurs orbites. C'est que le ciseau recule encore devant la dureté de la matière. De même, il accuse l'arcade sourcilière par une arête peu prononcée, sans prendre la peine de figurer ces sourcils épais et croisés, dont la représentation minutieuse sera de règle à l'époque suivante. La bouche, modelée à peine, n'est guère accentuée que par un trait, ce qui communique à tout le visage une expression d'une étrange naïveté; on dirait la physionomie énigmatique d'un paysan, réveillée par le seul plissement des pau-

pières. Quelques statues chypriotes de la période asiatique gardent une ressemblance frappante avec ce premier type chaldéen.

Il faut une certaine attention pour remarquer au-dessus du front et le long des joues un plan presque insensible, montrant que la figure était chevelue et barbue; mais les lèvres restent nues, comme si elles étaient dégagées par le rasoir, ainsi que le haut du menton, dont le vague contour se perd en dessous dans la masse confuse. Il y a là une mode que nous avons déjà signalée comme distinguant, sur les bas-reliefs les plus anciens, les images royales ou divines. Ce détail donne une importance plus grande encore à notre précieux fragment; je croirais volontiers qu'il provient d'une statue du roi Èannadou.

La timidité de la technique primitive se trahit aussi aux amorces des épaules, placées très haut, à peu de distance des oreilles, de façon à supprimer presque complètement le cou et à laisser deviner, pour la figure entière, une forme très massive et très engoncée.

Découvert par M. de Sarzec dans le tell où se trouvaient les grands dépôts de tablettes.

Diorite bleu ardoise.

Hauteur.	0m,15
Largeur aux tempes.	0m,11

A cette tête doivent se rapporter trois débris (n° 54 A, B, C) d'une très vieille statue de la même sorte de diorite, trouvés vers le même point. On y devine à peine l'amorce d'un bras replié sur la poitrine; mais on voit que le vêtement était couvert d'une inscription analogue à celles des galets sacrés d'Èannadou.

54. — GRANDE TÊTE RASÉE

Cette tête à la face et au crâne complètement rasés a été recueillie dans les ruines du palais de Tello, non loin des statues décapitées. C'est la seule qui puisse appartenir à l'une d'elles; la nature du travail et l'aspect de la pierre paraissent bien la rapporter à la figure mutilée n° 51 (Goudéa G), ainsi que nous l'avons indiqué plus haut. Le très ancien usage asiatique de se raser la figure et la barbe semble s'être conservé surtout dans les classes sacerdotales et plus purement chaldéennes de la population ; il s'accorde avec l'origine religieuse que l'on prête volontiers au pouvoir des patésis. Le visage gras et plein présente déjà le caractère officiel d'embonpoint et de maturité qui plus tard sera de règle pour les figures assyriennes. D'ailleurs, certains traits essentiels, tels que les yeux grands et droits, qui n'ont rien de mongolique, les épais sourcils croisés et tracés comme au compas, font trop de place à la convention pour qu'on puisse se faire l'illusion de posséder un véritable portrait de Goudéa, modelé d'après nature. Remarquer la capacité de la boîte cranienne et son beau développement dolichocéphale. Nez brisé; oreille mutilée.

Palais de Tello.

Diorite gris bleu à grosses mouchetures.

Longueur de la tête.	0^m,235
Hauteur totale.	0^m,24
Largeur aux pommettes..	0^m,145

Publié : *Découvertes*, pl. 12, fig. 2, p. 143; cf. Perrot et Chipiez, vol. II, pl. VII, fig. 2.

55. — GRANDE TÊTE A TURBAN

Rien n'a été plus inattendu pour les archéologues que l'apparition de cette tête chaldéenne, dont le crâne rasé est coiffé d'une étoffe pliée faisant plusieurs tours et semée de petits enroulements en relief, sans doute pour imiter un de ces tissus à boucles frisées que fabriquaient les ateliers du pays. La haute antiquité du turban, qui est la *mitra* des auteurs grecs, se trouvait d'avance attestée par les cylindres chaldéens et tout spécialement par ceux qui se rapportent aux rois de la ville d'Our. Cependant la localisation de cette mode n'est pas encore suffisamment établie pour que l'on soit autorisé à reconnaître ici, par exemple, la tête du roi Dounghi, plutôt que celle de l'un des princes nationaux de Sirpourla. La tête, considérée en elle-même, a toujours les sourcils épais, croisant leurs arcs minutieusement striés, les yeux grands et largement ouverts, détails qui sont des caractères permanents dans tout l'art chaldéo-assyrien. On constate bien le relèvement presque insensible de l'angle externe des paupières, et, dans toute la face, une structure carrée, aussi anguleuse que le type précédemment décrit était rond et plein; mais la fermeté du menton, le modelé un peu dur des pommettes, qui accusent la conformation naturelle d'une tête jeune et virile, ne sont pas du tout des traits ethnographiques et



N° 55.

ne permettent pas d'opposer la *Tête à turban* à la *Tête rasée*, comme une preuve de la coexistence de la race touranienne et de la race sémitique en Chaldée. Il ne reste du nez qu'un angle de la narine.

Fouilles du tell H, quelque peu distant du palais de Tello et de l'emplacement où furent trouvées les statues.

Diorite vert foncé.

Hauteur de la tête.	0^{m},23
Largeur aux pommettes.	0^{m},145

Publié : *Découvertes*, pl. 12, fig. 1, p. 141 ; première reproduction héliographique, avec notre article, *Les fouilles de Chaldée*, dans la *Revue archéologique*, nouv. série, vol. XLII, 1881, pl. XX, p. 259. Autres reproductions : Perrot et Chipiez, vol. II, pl. VII, fig. 1 ; Maspero, vol. I, p. 613. Pour la question du turban, comparer les nos 56 et 61, la tête de statuette n° 88, et ce qui est dit dans notre Introduction, p. 58.

56. — MOYENNE TÊTE A TURBAN

Cette tête, détachée d'une statue demi-nature, est exactement coiffée comme la précédente. La seule différence est que le bord supérieur du bandeau qui entoure le turban, au lieu d'être lisse, porte aussi les petits enroulements symétriques qui indiquent les boucles de l'étoffe frisée ; un sillon assez profond semble marquer de plus que le bandeau faisait deux tours. En dehors de l'intérêt que présente la coiffure, le modelé du visage est d'un très bel art; l'exécution en est même plus raf-

finée et plus avancée, semble-t-il, que celle de la grande tête, d'autant que le nez, par une chance rare, est ici en partie conservé. En dépit de quelques éraflures et d'un éclat qui a enlevé le petit bout, on en devine la courbe délicate; il suffit de masquer ces cassures avec un peu de cire ou de terre glaise pour la retrouver exactement. Le dessin des yeux aux longues paupières arquées, remontant légèrement vers les tempes, n'est pas sans quelque affectation. La bouche aux lèvres minces et découpées sourit finement. Le menton est ferme sans paraître épais et le modelé des joues procède d'une étude attentive de la nature. Ces caractères me porteraient à descendre à une époque où la statuaire chaldéenne, malgré sa forme sévère, commence pourtant à connaître le souci de l'élégance et de la vérité dans le détail. Quelques monuments datés par les noms de Dounghi et de Loukani témoignent d'une préoccupation du même genre; mais les termes de comparaison sont encore trop peu nombreux pour servir de point d'appui à une classification bien assurée. Au sujet de la tête qui nous occupe, on remarquera, d'autre part, que les amorces des épaules, dont l'une laisse voir encore le bord plié du châle chaldéen, sont placées très haut. On en conclut que le cou n'était pas aussi dégagé que dans certaines statuettes d'une apparence parfois plus ancienne. Sans doute, vu la fragilité de cette partie, des précautions étaient prises par les sculpteurs chaldéens pour garantir, autant que possible, l'inviolabilité de leurs grandes figures de ronde bosse contre la fureur des révolutions politiques, qui les ont trop souvent mises en morceaux.

La tête détachée, sans aucun débris de la statue, a été trouvée dans le *Tell des tablettes*, comme si elle était conservée à côté de ces documents d'argile.

Diorite vert foncé.

Hauteur.	$0^{m},14$
Longueur aux tempes.	$0^{m},10$

Comparez ce que nous avons dit de ce style, p. 55 de l'Introduction. Pour les statuettes au cou dégagé, voir *Découvertes*, pl. 6 *bis*, fig. 1, et les n°s 79, 95, 105 du présent Catalogue, surtout le n° 96, où l'on trouvera une petite tête à turban, qui complète la série.

57. — TÊTE BARBUE

Cette autre tête n'est qu'un débris horriblement martelé ; mais elle témoigne d'une exécution encore plus surprenante que celle de la *Tête à turban*. Les proportions indiquent une petite statue demi-nature, sculptée dans une magnifique matière. Les paupières inférieures, taillées à vive arête, font supposer des yeux si grands qu'ils empiètent en quelque sorte sur les joues. Contrairement à l'usage précédemment indiqué, toutes les fines torsades d'une chevelure assez courte et d'une barbe frisée sont ciselées dans la roche dure avec la dernière précision. Le port des cheveux et de la barbe distinguait en Chaldée les dieux, les héros, souvent même les rois ; il était spécial à toute une catégorie de figures d'apparence pastorale et surtout militaire. Les populations sémitiques, en particulier les Juifs dans

leurs livres, les Assyriens sur leurs bas-reliefs, semblent avoir réagi contre l'abus hiératique du rasoir, et repoussé ce que la Bible flétrit comme une calvitie volontaire. Cette question, que l'on pourrait croire secondaire, se trouve liée à d'importants problèmes de classe ou même de race, peut-être aussi d'époque. Pour des raisons de technique et de style, tirées principalement de la comparaison avec le n° 21, je serais porté à faire remonter la statue dont il ne reste que la tête mutilée à une date se rapprochant de celle des rois d'Agadé.

Palais de Tello.

Diorite bleu noir, à larges mouchetures.

Hauteur. 0m,12

Publié : *Découvertes*, pl. 21, fig. 1, p. 144.

FRAGMENTS DE STATUES

58. — RESTES D'UNE STATUE EN PIERRE CALCAIRE

Trois fragments d'une statue d'homme, de grandeur naturelle, en pierre tendre, comprenant : — 1° la moitié postérieure d'une tête rasée ; — 2° les deux mains croisées ; — 3° un débris de la bordure du châle à franges, portant quelques vestiges de l'inscription, dont le style indique l'époque de Goudéa. — L'exécution est d'une

souplesse remarquable et montre à quel degré de vérité les statuaires chaldéens savaient atteindre, lorsque la matière était facile à travailler. Il y a ici de l'expression jusque dans le modelé du crâne et dans les attaches nerveuses de l'occiput; le dessin minutieux des oreilles, pour lequel les ouvrages de diorite s'arrêtent le plus souvent à un travail incomplet ou sommaire, ne laissent rien à désirer; les mains surtout, fines et potelées, semblent vivre. On regrette de ne pas voir entière une sculpture de cette valeur.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur de la tête.	$0^m,19$
Largeur.	$0^m,15$
Longueur des mains.	$0^m,15$

59. — BOUT DE NEZ

Cette partie étant brisée dans les têtes de diorite retrouvées jusqu'ici, il est heureux que M. de Sarzec en ait recueilli un petit fragment. Il ne reste que l'extrémité du nez et de la narine gauche; on devine un nez aquilin, mais faiblement arqué, avec le bout arrondi et un peu fort. La courbe est beaucoup moins accentuée que dans les figures archaïques; la sculpture assyrienne reviendra sur ce point à une reproduction plus franche du profil asiatique.

Trouvé dans le palais de Tello, non loin de la statue colossale, à laquelle ce petit éclat peut appartenir.

Même diorite vert sombre que cette statue.

Hauteur et largeur. . . . . $0^{m},04$

Publié : *Découvertes*, pl. 21, fig. 3, pp. 147, 148.

60. — COU DE PETITE STATUE

Nous avons encore à part le cou d'une petite statue, avec l'amorce de la tête et des épaules. C'est une autre partie qui manque ordinairement dans nos figures ; on voit que les statuaires chaldéens la tenaient démesurément courte et renfoncée, par crainte de la trop affaiblir. Quelques restes de l'inscription gravée dans le dos mentionnent le nom de Goudéa et le temple Ê-Ninnou.

Fouilles de Tello.

Diorite bleu ardoise.

Hauteur. . . . . $0^{m},16$

Publié : *Découvertes*, pl. 13, fig. 5, p. 148.

61. — DÉBRIS DE TURBAN

Deux éclats, décorés de petits enroulements, appartenaient au rebord d'une coiffure tout à fait semblable à

celle de la tête à turban. A l'un de ces débris, tient encore une partie du front et du sourcil, seuls restes d'une autre statue du même type.

Fouilles de Tello.

Diorite vert noir.

Longueur. . . . . $0^m,11$ et $0^m,15$

Voir *Découvertes*, p. 146.

62. — COIFFURE PLATE

Voici, d'autre part, un fragment appartenant à une coiffure des plus compliquées : cheveux soigneusement peignés et tressés, disposés, par l'entre-croisement d'un grand nombre de bandelettes, en un cercle plat qui débordait le tour de la tête. Les Chaldéens ont eu, à l'époque archaïque et aussi vers le temps des rois d'Agadé, des coiffures d'hommes très recherchées. De pareils arrangements, ainsi reproduits par la grande sculpture, nous réservent assurément des surprises, si des statues de ce type sont jamais retrouvées.

Fouilles de Tello.

Diorite bleu noir.

Largeur. . . . . $0^m,11$

Publié : *Découvertes*, pl. 21, fig. 2, p. 147. Pour les coiffures, cf. plus loin, n°s 111, 120, 126, 183.

63. — DEUX YEUX ET TRACES DE COIFFURE

Deux fragments d'une autre tête, celle-ci un peu moins grande que nature. Les yeux sont si bien sculptés, avec leurs paupières profondes et le fin relief de leurs sourcils, qu'ils donnent l'idée d'une œuvre hors ligne. Un reste de bandelette, qui passe sur le front et sur les tempes, indique une riche coiffure analogue à la précédente. Involontairement, on pense encore à une statue de femme, mais avec les mêmes réserves que ci-dessus.

Fouilles de Tello.

Diorite d'un beau vert.

Largeur. . . . . 0^{m},07 et 0^{m},09

Voir *Découvertes*, p. 147.

64. — AUTRE FRAGMENT DE COIFFURE

Partie du dessus de la tête d'une autre statue. Les cheveux étaient presque complètement couverts par une étoffe lisse, sous les bords de laquelle se montrent quelques restes de bandeaux ondulés, indiquant, avec plus de certitude que dans les exemples précédents, une représentation féminine.

Fouilles de Tello.

Diorite bleu noir.

Largeur. 0m,06

Voir *Découvertes*, p. 147. Cf. les statuettes, nos 104 et 105.

65. — BORDURE DE VÊTEMENT

Cette bordure de châle, ornée d'un treillis de losanges qui enferment des losanges plus petits, et garnie d'une frange finement crénelée, n'a plus aucun rapport avec l'austère vêtement de nos premières statues. Elle provient cependant d'une figure d'homme, car le fragment a retenu quelques torsades de barbe exactement pareilles à celles de la *tête barbue*. Ce type, que différentes raisons tendent à faire remonter vers la haute époque des rois d'Agadé, se trouve complété ainsi par un riche costume.

Fouilles de Tello.

Diorite vert.

Hauteur du fragment 0m,10

Publié : *Découvertes*, pl. 22, fig. 2, p. 148.

66. — VÊTEMENT DE KAUNAKÈS

Partie inférieure d'une petite statue, assise simplement sur un siège cubique. Les pieds sont d'un travail sommaire ; mais l'artiste a mis un très grand soin à

représenter le vêtement, qui est d'une nature spéciale. Toute la surface porte encore quatre étages de languettes sculptées, décorées de traits elliptiques qui en reproduisent intérieurement le contour. Dans cette disposition, que nous avons déjà maintes fois rencontrée sous des formes plus archaïques, j'ai reconnu une façon conventionnelle de représenter les longues boucles, le plus souvent droites, comme ici, ou parfois sinueuses, de l'étoffe appelée *kaunakès*, qui était restée célèbre, jusqu'à l'époque grecque, comme l'une des merveilles de l'industrie babylonienne. Ce luxueux tissu était figuré très fréquemment sur les monuments chaldéens et particulièrement sur les cylindres, où l'exiguïté des représentations l'a fait prendre pour une robe à tuyaux ou à volants; il importait de le trouver reproduit à grande échelle, dans une sculpture de ronde bosse.

Trouvé dans les fouilles du palais de Tello, avec les autres statues assises.

Diorite vert.

Hauteur.	0m,30
Largeur à la base.	0m,29

Publié : Léon Heuzey, *Une étoffe chaldéenne* dans *Revue archéologique*, 3e sér., t. IX, 1887, p. 257, et dans *Origines orientales*, pl. VII, fig. 1, p. 120; cf. *Découvertes*, p. 149. Pour la description de l'étoffe de kaunakès, les passages classiques sont Aristophane, *Guêpes*, v. 1131 à 1156, et Pollux, *Onosmasticon*, VII, 60. Les différentes manières de la représenter, suivant les variétés et les époques, se retrouvent surtout dans les figures suivantes du présent Catalogue : nos 5, 215, 224 (façon primitive), 82 (façon très archaïque), 8, 10, 12, 66, 67 (façons archaïques et conventionnelles), 27, 226 (façon soignée), 24, 25, 28, 89 (façon simplifiée).

67. — AUTRES FRAGMENTS DE KAUNAKÈS

Fragments du torse et de l'avant-bras gauche d'une autre petite statue, vêtue de la même étoffe; seulement les languettes, de forme plus géométrique et probablement plus ancienne, ressemblent à d'étroits lambrequins aux angles recoupés. Le travail est d'ailleurs très soigné.

Calcaire blanc compact.

Largeur des fragments. 0m,30

Voir *Découvertes*, p. 151.

68. — MAINS CROISÉES

Deux mains croisées, de grandeur naturelle, adhérant encore à un fragment de châle à franges, qui rappelle les statues de Goudéa. Les doigts s'effilent avec beaucoup d'élégance; mais les plis des phalanges ne sont pas marqués, comme à l'ordinaire, par des traits gravés en creux.

Diorite vert.

Longueur. 0m,20

Voir *Découvertes*, p. 151.

69. — FRAGMENTS DE DOIGTS

Parmi ces fragments, nous conservons avec soin un petit éclat qui porte un ongle, sculpté avec une extrême délicatesse. Rapporté par M. de Sarzec, dès son premier voyage, ce débris avait suffi pour nous indiquer l'existence d'une école de sculpture chaldéenne soucieuse de la perfection dans l'exécution du détail.

Fouilles de Tello; trouvé près de la statue colossale.

Diorite vert sombre.

Voir *Découvertes*, p. 251.

FIGURES D'ANIMAUX

70. — GRANDE TÊTE DE LION

L'un des côtés d'une tête de lion, de grandeur presque naturelle. Malgré l'état fruste de la pierre tendre, les grandes lignes de la sculpture montrent que, longtemps avant les Assyriens, les artistes de la Chaldée avaient su rendre la fière impassibilité du masque léonin. Ce profond sentiment de la nature et de la vie n'empêche pas cependant que la crinière ne soit traitée

à la façon de l'étoffe de kaunakès, par des séries de boucles demi-elliptiques.

Fouilles du palais de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur du fragment 0m,28

Publié : *Découvertes*, pl. 24, fig. 1, p. 230.

71. — LION ACCROUPI

Croupe de lion assis, portant un cartouche d'écriture au nom de Goudéa, avec la mention que la figure décorait la porte du *témen* ou sanctuaire de la déesse locale Gatoumdoug. C'est là un fait architectural à noter pour cette époque. La ligne de triangles courants que l'on observe sous le ventre de l'animal indique simplement une frange de longs poils ; c'est encore un détail conventionnel, qui se retrouve dans les plus belles figures de lions gravées sur les cylindres.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur. 0m,25
Largeur. 0m,20

Publié : *Découvertes*, pl. 24, fig. 2, p. 231.

72. — FRAGMENT D'UN AUTRE LION

Sur le dos d'un autre lion, moins bien conservé que le précédent, quelques traces d'une inscription paraissent se rapporter au temple de Nin-Ghirsou.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur.	0^m,20
Longueur.	0^m,11

Voir *Découvertes*, p. 232.

73. — LION COUCHÉ

Un dernier fragment, plus considérable, comprend l'arrière-train et la partie moyenne d'un lion couché. Le travail est simple, mais ne manque d'accent ni dans la cambrure énergique de l'échine ni dans le dessin des pattes repliées.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur.	0^m,36
Longueur.	0^m,52

Voir *Découvertes*, p. 231.

III

STATUETTES DE PIERRE

STATUETTES DE PIERRE

Les statuettes chaldéennes ne paraissent pas s'être distinguées de la grande sculpture par un style à part. Il faut les considérer comme des statues en miniature, réduites d'après les types de la statuaire, avec toute la finesse et tout l'accent que l'on pouvait attendre d'une école rompue par la gravure des cylindres aux travaux les plus minutieux. Ces petites images développent cependant notre connaissance de l'art chaldéen, en mettant sous nos yeux des exemples de types et de costumes beaucoup plus variés que n'en présente jusqu'ici le groupe encore très restreint des grandes figures de ronde bosse. La sculpture archaïque préférait même, pour les images votives, ces proportions modestes à celles de la nature ou de la demi-nature. Il est à noter aussi que les figures de femmes sont relativement nombreuses dans les mêmes dimensions, qui vont de la grande statuette jusqu'aux figures les plus exiguës.

La petitesse des statuettes ne les a pas fait échapper aux ravages du temps et des révolutions. La plupart d'entre elles ne nous sont parvenues qu'à l'état de fragments; mais ces fragments réunissent souvent plus de

détails que les débris des statues. Plusieurs têtes, par exemple, nous conservent intacts, ou à peu près, les traits du type chaldéen. Une statuette virile touchant à l'archaïsme, découverte aussi par M. de Sarzec, mais restée à Constantinople, est même le seul exemple absolument complet que l'on possède jusqu'ici de l'art statuaire en Chaldée[1]. Bien que les inscriptions des statuettes semblent fréquemment avoir été brisées avec l'intention de détruire le nom du consécrateur, quelques-unes cependant, comme on le verra, ont sauvé de l'oubli des noms historiques, et leur importance ne le cède en rien, sous ce rapport, aux documents plus étendus.

Quelques grandes statuettes sont de matière dure, mais, en général, on a préféré la pierre tendre. Les pierres blanches, le calcaire, l'albâtre, l'onyx sont en vogue à l'époque la plus ancienne. Plus tard, les sculpteurs recherchent volontiers, pour ces travaux délicats, certaines roches onctueuses et douces à l'outil, qui simulent, jusqu'à l'illusion, la couleur et l'aspect des diorites[2].

1. *Découvertes en Chaldée*, pl. 6 *bis*, fig. 1 *a*, *b*, *c*.

2. Pour la détermination de toutes les roches dont sont faites les sculptures de Tello, je dois beaucoup de remerciements à mon ami M. Fouqué, de l'Académie des Sciences, et à son gendre M. Alfred Lacroix, professeur de minéralogie au Muséum d'Histoire naturelle.

STATUETTES ARCHAÏQUES

74. — TÊTE ARCHAÏQUE D'HOMME

Nous commencerons par plusieurs têtes de statuettes d'hommes dont le profil plus ou moins ruiné laisse entrevoir cependant quelques traits du type chaldéen archaïque : les yeux grands, horizontaux, le crâne et la face toujours soigneusement rasés.

Celle que nous plaçons la première, usée par le temps plutôt que mutilée, était sculptée à part et s'adaptait au reste de la figure à l'aide d'un trou d'ajustement. Le nez est brisé en partie.

Fouilles de Tello.

Sorte de grès rosâtre.

Hauteur. . . . . $0^{m},06$

Publié : *Découvertes,* pl. 6, fig. 2, p. 108.

75. — AUTRE TÊTE ARCHAÏQUE D'HOMME

Cette tête, détachée d'une grande statuette, est un exemple de la tendance réaliste de la première époque à

marquer l'embonpoint, dans lequel on voyait une expression de maturité et aussi de dignité. Le cou, très épais et très court, est sillonné vers la nuque d'un pli de chair. Le nez manque pour préciser le type; mais les yeux, presque triangulaires, les oreilles hautes et allongées, dont l'ourlet est rudement tracé, rappellent le type des plus anciens bas-reliefs de la période des rois.

Fouilles de Tello.

Calcaire grisâtre.

Hauteur. . . . . $0^m,11$

Publié : *Découvertes*, pl. 6, fig. 1, p. 107.

76. — RÉPLIQUE DE LA PRÉCÉDENTE

Véritable réplique du type précédent, avec toute sa plénitude de formes. La saillie de certains traits est même plus vive et mieux conservée, particulièrement aux arcs des sourcils, au contour des oreilles, à la bordure des yeux, dont la paupière supérieure surhaussée dessine presque un angle. Cassures au nez, à l'occiput.

Acquisition récente; provenance incertaine, mais le style est exactement celui de Tello.

Calcaire blanc, à surface polie.

Hauteur. . . . . $0^m,12$
Largeur. . . . . $0^m,08$

77. — AUTRE PLUS PETITE

Toujours le même type, cette fois avec des proportions moindres. Le nez et toute la partie inférieure du visage manquent; mais c'est un bon modèle pour la forme archaïque des yeux et pour la saillie des sourcils, dont la rencontre va jusqu'à marquer un creux au milieu du front.

Provient de la même acquisition que le numéro précédent.

Calcaire blanchâtre, à surface polie.

Hauteur 0m,075
Largeur 0m,06

78. — AUTRE TÊTE VIRILE

Autre tête d'homme très fruste, où la place des yeux et même des sourcils est réservée en creux; ces parties devaient être incrustées avec des matières de couleur. Comparer, pour plus de détails, l'exemple suivant; car le profil est ici presque complètement détruit. Les dimensions indiquent une grande statuette.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc.

Hauteur. 0m,11

Voir *Découvertes*, p. 108.

79. — TÊTE VIRILE INTACTE

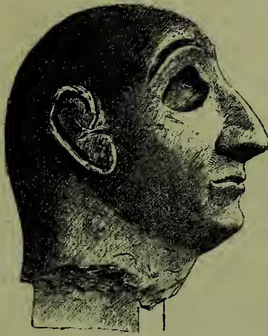
Tête virile, présentant le même genre de technique que la précédente; mais le profil est intact. Le nez aquilin très prononcé reproduit exactement en ronde bosse le type qui nous est connu par les figures de la Stèle des Vautours. Les sourcils, au lieu de s'accuser en relief, sont indiqués par deux sillons qui se croisent; deux cavités assez profondes dessinent également le contour archaïque des yeux. Une tête d'animal (nº 112) nous fera connaître quels procédés de polychromie par les matériaux étaient ici employés : les yeux devaient être incrustés avec de la coquille, les sourcils et les pupilles remplis par une matière colorée, probablement par une pâte bitumineuse. Cette petite tête, à cause de son excellent état de conservation, reste un des types de l'ancienne sculpture chaldéenne.

Elle a été acquise par M. de Sarzec, comme provenant de *Moulagareb* (c'est-à-dire la *Mère-des-Scorpions*), groupe de tells situés à quelque distance de Tello, sur la rive opposée du Chatt-el-haï, dans la région où l'on cherche aujourd'hui la ville de Ghisban, rivale de Sirpourla.

Calcaire compact, d'un blanc jaunâtre.

Hauteur. 0m,07

Publié : *Découvertes*, pl. 6, fig. 3, p. 108; cf. Perrot et Chipiez, vol. II, fig. 299. Voir aussi plus haut, p. 31, note 2.



Nº 79.



Nº 80.

80. — TÊTE ARCHAÏQUE DE FEMME

Les mêmes procédés et le même style se retrouvent aussi pour les têtes de femmes, dont l'une est assez bien conservée et d'un travail soigné. La chevelure dentelée s'aplatit en larges ondulations sur les joues, jusqu'à recouvrir complètement les oreilles ; puis elle tombe dans le dos, en une masse épaisse, sur laquelle croise simplement l'étroite bandelette qui entoure le front. On voit avec toute certitude aux amorces du nez qu'il devait être aquilin et d'une courbe encore trop accentuée; mais, en revanche, la finesse de la bouche et du menton marque bien l'effort d'un archaïsme déjà quelque peu avancé, qui cherche à exprimer la grâce féminine. L'orbite des yeux est profondément évidé en amande et relevé aux angles externes avec une certaine affectation. Dans une tête de femme, les prunelles devaient être plutôt incrustées en lapis, bien que les exemples attestant pareil emploi de cette matière ne se rencontrent jusqu'ici que sur des figures d'animaux. Par un curieux contraste, les sourcils croisés ne sont pas réservés en creux, mais sculptés en relief, suivant la méthode la plus ordinaire.

Fouilles de Tello.

Albâtre d'un ton mat.

Hauteur. 0m,08

Publié : *Découvertes*, pl. 24 *bis*, fig. 1 *a*, *b*.

81. — AUTRE TÊTE ANALOGUE

Une autre tête féminine, dont il ne reste malheureusement que le masque très ruiné, avait au contraire les sourcils préparés en creux, exactement comme les têtes de statuettes viriles décrites plus haut.

Fouilles de Tello, région du tell K et des monuments archaïques.

Albâtre.

Hauteur. 0m,09

82. — STATUETTE TRÈS ARCHAÏQUE

Figure complète, de forme aplatie, d'un travail archaïque très rude, représentée debout, les mains l'une dans l'autre. Le châle de kaunakès qui l'enveloppe obliquement, et dont l'extrémité est ramenée en avant sur l'épaule gauche, se compose seulement de quatre étages de grandes boucles droites ou languettes, tout à fait disproportionnées avec le corps. Après les figures de l'époque primitive, où ces languettes ne forment qu'un seul rang, c'est la façon la plus sommaire que nous connaissions de représenter la riche étoffe nationale. L'état fruste de la face aux yeux troués, le modelé anguleux et plutôt viril de la poitrine en partie nue,

motivent tout d'abord une certaine hésitation sur le sexe de la statuette, malgré le caractère plutôt féminin de la chevelure tombante, qui reproduit celle de la tête nº 80, avec le même ruban croisant dans le dos. L'invraisemblance des proportions, qui ne dépassent pas deux têtes et demie à partir des épaules jusqu'aux pieds, achève de donner un aspect presque monstrueux à cet échantillon de la première sculpture chaldéenne, précieux pourtant par sa très haute antiquité.

C'est encore un objet trouvé en dehors des fouilles, acquis par M. de Sarzec, d'un homme de Chattra.

Albâtre gypseux d'un blanc jaunâtre.

Hauteur avec la base.	0^m,22
Largeur aux épaules.	0^m,10
Épaisseur.	0^m,06

Publié : *Découvertes*, pl. 1 *ter*, fig. 3 *a, b*, p. 154.

82 bis. — TORSE ARCHAÏQUE

Torse très mutilé, ajusté comme le nº 82; mais les boucles du kaunakès sont moins longues, et la pierre, au lieu d'être plate, est épaisse et arrondie. Les cheveux, tombant en masse carrée dans le dos, laissent la même hésitation sur le sexe de la figure. Le travail, surtout celui des mains croisées, est d'ailleurs des plus sommaires.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanc, compact.

Hauteur. 0m,15
Largeur. 0m,12

83. — RESTES D'UNE GRANDE STATUETTE

Débris recollés, où l'on distingue à peine que la figure aux mains croisées portait le châle de kaunakès roulé seulement à partir de la taille et formant sur les reins un épais bourrelet, ce qui indique un torse nu et, par conséquent, une figure d'homme. Derrière l'épaule droite, on reconnaît le caractère *dou* (lu aussi *toum*, *touma*), sous sa forme archaïque et linéaire. La position de ce signe à droite rend improbable qu'il ait pu terminer un nom propre, comme ceux d'Èannadou ou d'Enannatouma.

Fouilles de Tello.

Albâtre modifié par la calcination.

Hauteur. 0m,12

Voir *Découvertes*, p. 154.

84. — FRAGMENTS D'UNE STATUETTE ROYALE

A côté de ces épaves, il faut citer encore un fragment arrondi, qui paraît être l'épaule nue d'une statuette d'assez grande proportion. Il est surtout précieux par

les restes d'une inscription linéaire très ancienne, dont il reste quatre cases. On y lit ces mots : « *È-absou*, — roi — de Ghisban ». Le signe *roi* se rapproche de la forme spéciale que l'on rencontre dans les très anciennes inscriptions linéaires de Kish. De plus, un petit éclat détaché, trouvé en même temps et de la même pierre, porte sur une surface plane le signe *dé* (ou *né*), d'un tracé non moins archaïque. Quant à la ville de Ghisban, nous l'avons vue figurer sur la Stèle des Vautours au premier rang des pays ennemis de Sirpourla.

Fouilles de Tello.

Pierre grise (porphyrite altérée).

Largeur du fragment principal. . . 0m,10

Publié : *Découvertes*, pl. 5, fig. 3, p. 119.

85. — BUSTE DE STATUETTE VIRILE

Partie supérieure d'une statuette d'homme. Le type de la tête rasée, trop forte pour le corps, l'épaisseur du cou, rappellent les nos 76 et 77, qui sont de la même pierre. Plusieurs éclats récoltés.

Acquis récemment dans le même lot que les deux têtes ici mentionnées.

Calcaire blanchâtre, à surface polie.

Hauteur. 0m,15
Largeur. 0m,10

86. — PETIT TORSE NU

L'archaïsme perfectionné touche à l'élégance dans un petit torse décapité qui portait le kaunakès en épaisse ceinture. Les formes nues qui se dégagent du vêtement, la poitrine, les épaules, les bras, les mains croisées, sont d'un type jeune, mais certainement viril. Cependant, la chevelure présente encore la disposition en masse tombante. On voit que, dans la primitive Chaldée, cette mode n'était pas nécessairement féminine, mais pouvait convenir aussi à des hommes, en particulier à des adolescents. Travail soigné.

Fouilles de Tello.

Sorte d'albâtre piqueté.

Hauteur. 0m,06

Publié : *Découvertes*, pl. 6 *bis*, fig. 2 *a*, *b*.

87. — MINIME STATUETTE DE FEMME

Les artistes de l'époque se sont fait un jeu de façonner, dans le même type archaïque au nez très proéminent, à la chevelure tombante, une toute petite figurine de femme assise, dont les proportions exiguës sont plutôt d'une amulette ou d'un bijou que d'une œuvre

de sculpture. Elle porte néanmoins en dessous un trou carré qui devait servir à l'ajuster sur une base. Cet infiniment petit de la statuaire, qui ne dépasse guère la taille de certaines figures gravées sur les cylindres, est d'une conservation intacte.

Fouilles de Tello.

Albâtre.

Hauteur. 0m,027

STATUETTES DE TRANSITION

88. — TÊTE BARBUE

Cette tête de statuette est un des rares fragments chaldéens qui aient précédé au Louvre les séries de Tello. A côté des grands yeux et des sourcils croisés, caractères permanents de l'art national, les cheveux ondulés et serrés par une bandelette, ainsi que la longue barbe, se rapportent aux usages dominant encore à l'époque archaïque. Ce n'est pas non plus la pierre employée pour les statuettes de Tello. Nez brisé.

Acquis antérieurement à 1869; venu de Mésopotamie.

Calcaire siliceux d'un blanc jaunâtre.

Hauteur 0m,08

Publié : Perrot et Chipiez, vol. I, fig. 452.

89. — FEMME TENANT L'ARYBALLE

Statuette de femme d'une facture encore lourde et d'un style sévère. Elle peut nous servir de transition pour passer des petites figures archaïques décrites plus haut à celles de la belle époque, où le style est plus libre et la technique plus développée. Entrée au Louvre plusieurs années avant les découvertes de M. de Sarzec, elle a été le monument révélateur d'après lequel A. de Longpérier a entrevu d'avance et comme pronostiqué les caractères de la sculpture chaldéenne. Son vêtement est une véritable tunique, mais fabriquée avec l'étoffe de kaunakès, qu'indiquent sommairement sept étages de stries parallèles. Autour de sa tête, une écharpe roulée en couronne, sorte de tortil, serre la chevelure, qui s'étale dans le dos en nappe ondulée, d'après le beau goût de simplicité qui caractérise les hautes époques. Il y a encore bien peu de statuettes chaldéennes qui, dans ces dimensions, soient aussi complètes; le nez seul est épointé, mais laisse deviner une courbe légère. Malgré la forme massive de l'ensemble, on y sent un art très sérieux. La figure, assise sur une sorte de cube, tient à la fois par le fond et par le col un aryballe à panse ronde, semblable à ceux d'où l'on voit sortir le double courant des eaux jaillissantes. Pourtant, comme cette indication fait défaut, nous ne devons reconnaître ici qu'une adorante, présentant à la divinité, soit une boisson, soit une



Nº 89.

essence parfumée, prélude de la libation ou forme de l'offrande. L'action de tenir le vase des deux mains, loin de le faire supposer ouvert en dessous, donne à comprendre qu'il est plein.

Cette figure a été apportée de Bagdad et acquise par le Louvre en 1862; on n'a pas d'autres détails sur sa provenance exacte.

Albâtre, poli et comme doré par le temps.

Hauteur. 0m,19

Publié : A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. II; Perrot et Chipiez, vol. II, fig. 289; reproduction héliographique dans Léon Heuzey, *Origines orientales*, pl. V; cf. *Revue archéologique*, 3e série, vol. IX, 1887, pl. IX. Pour la coiffure en nappe, comparer les nos 28, 80, 191, et *Découvertes*, pl. 8 *bis*, fig. 4.

90. — FRAGMENT DU MÊME TYPE

Le type précédemment décrit, celui de la femme aux cheveux étalés et serrés autour de la tête par un rouleau d'étoffe, s'est retrouvé cependant à Tello, mais dans un fragment inachevé. Il ne reste que la tête et les épaules d'une grande statuette en diorite, dont la surface, simplement piquée à l'outil et laissée à l'état d'ébauche, ferait croire tout d'abord à des formes beaucoup plus massives; mais les cheveux qui passent derrière les oreilles et tombent en épaisse nappe dans le cou, le gros tore qui entoure la tête, en forme de couronne, sont des traits particuliers au costume des femmes chaldéennes; ils ne demandent qu'à être terminés par le ciseau,

affinés par le polissoir, pour reproduire exactement le type et la coiffure du n° 89. Morceau très intéressant pour la technique, formé de trois fragments recollés; la poitrine seule est restaurée en plâtre teinté.

Fouilles du palais de Tello.

Diorite vert foncé.

Hauteur. . . . . $0^m,21$

Publié : *Découvertes*, pl. 22, fig. 1, p. 157.

91. — PETIT TORSE A TUNIQUE STRIÉE

Le même vêtement à stries étagées se retrouve sur un petit buste de femme; mais la coiffure est différente. Les cheveux relevés en chignon sont comprimés au milieu par le bandeau qui entoure le front, d'après une mode que l'on retrouve sur les cylindres. Le travail est négligé.

Ancienne collection.

Calcaire jaunâtre, compact.

Hauteur. . . . . $0^m,06$

92. — PETITE STATUETTE DE FEMME ASSISE

Au type de la femme assise se rattache une très jolie statuette, trouvée à Tello, et décapitée sous les yeux mêmes de M. de Sarzec, par un malencontreux coup de

pioche. La tunique de kaunakès est toujours indiquée par des étages de stries ; seulement ces étages s'enlèvent l'un sur l'autre par une légère saillie, qui les a fait prendre pour des volants. Les mains sont jointes ; et une tablette remplace sur les genoux le vase à panse globuleuse. Travail fin.

Fouilles de Tello.

Pierre tendre bleuâtre (chlorite).

Hauteur. 0m,06

Publié : *Découvertes*, pl. 25, fig. 3, p. 158.

STATUETTES DE STYLE DÉVELOPPÉ

93. — TÊTE DE STATUETTE VIRILE

Nous passons à une suite de têtes rasées, qui montrent directement le beau développement du style dans la région de Tello. Tout d'abord, une tête de grande statuette virile, d'un modelé charmant, présente cette rareté d'avoir le nez à peu près intact ; une légère éraflure en dessous n'empêche pas d'en suivre la courbe fine, qui va se rapprochant de la ligne droite. Sans aucun doute, l'art en est arrivé de lui-même, par une série d'atténuations successives, à cette conception presque idéale du profil humain. Remarquer les yeux

grands aux paupières profondes, les sourcils en relief, dont la rencontre forme un bouton saillant, la bouche délicate et sérieuse, le menton petit, qui se dérobe en courbes un peu molles. Le travail n'est pas poussé cependant jusqu'au dernier fini; les oreilles restent inachevées. Il y a de la puissance dans le développement du crâne et de l'encolure, surtout de profil, tandis que de face l'ovale du visage s'allonge et tend à l'élégance. En l'absence de toute inscription, les caractères généraux de la facture et du style font penser à l'époque de Goudéa.

Fouilles de Tello.

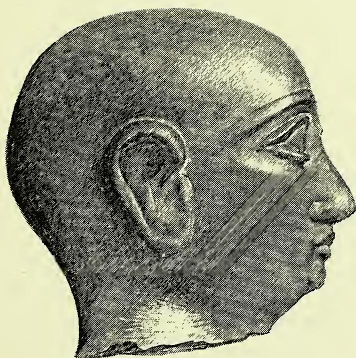
Diorite noir.

Hauteur	0m,10
Largeur.	0m,068
Longueur.	0m,095

Publié : *Découvertes*, pl. 22 *bis*, fig. 1 *a, b*.

94. — PETITE TÊTE VIRILE

Une tête de petite statuette, véritable bijou, appartient aussi au type de la tête rasée. La réduction, d'une extrême délicatesse jusque dans les moindres détails, reproduit plutôt les formes un peu pleines de la grande tête de statue que l'on croit détachée d'une figure de Goudéa, sauf que l'obliquité des yeux est ici très prononcée, ce qui paraît être l'indice d'un art un peu plus avancé. Le menton intact est piqué d'une fossette; la



N° 93.

forme du nez, arqué légèrement, reste appréciable, bien qu'il y manque la pointe. A voir la couleur, le poli, les marbrures de la pierre, on croirait à un ouvrage de diorite; mais il suffit d'une aiguille pour y marquer un sillon blanc, qui trahit une matière beaucoup plus tendre.

Stéatite verte.

Hauteur. 0m,04

Publié : *Découvertes*, pl. 25, fig. 1, p. 155; Perrot et Chipiez, vol. I, fig. 293.

95. — AUTRE TÊTE VIRILE

Non moins remarquable est une tête de moyenne statuette, où se retrouvent les mêmes traits principaux, mais dans une forme observée de plus près sur la nature. Les lignes de l'ossature sont partout sensibles sous le modelé; le crâne, plus que tout le reste, est d'un dessin superbe. Les plans du visage, les attaches du cou se dégagent de l'empâtement traditionnel, et le même caractère s'étend au dessin du menton, la seule partie qui ait quelque peu souffert. En revanche, pas une égratignure au nez, dont la courbe se prolonge sans exagération. Pour les yeux, leur relèvement presque insensible vers les tempes accompagne le vague sourire imprimé aux coins de la bouche. Il n'est pas jusqu'aux détails compliqués de l'oreille qui ne soient ciselés avec autant de précision que de fermeté, et l'on y sent la morsure de l'outil dans la pierre dure. De

tous ces traits résulte une expression d'ensemble singulièrement vivante, un type ethnographique assez accentué, sans être pour cela individuel. Le style marque une époque un peu plus avancée, semble-t-il, que celle de Goudéa. L'art chaldéen touche à l'élégance; il y parvient à force de vérité, en ne perdant rien de sa facture large et simple.

Fouilles de Tello.

Diorite noir.

Hauteur.	0m,058
Largeur.	0m,043
Longueur.	0m,055

96. — TÊTE DE STATUETTE A TURBAN

Il n'y a pas, dans la sculpture chaldéenne, de pièces uniques. Si rares que paraissent certains types au moment de la première découverte, on peut s'attendre à en retrouver, avec le temps, des reproductions ou des variantes. Déjà les éclats de diorite décrits sous le n° 61 nous avertissaient qu'il devait y avoir en Chaldée et même à Tello toute une classe de statues caractérisées par la coiffure en forme de turban. Voici qu'une acquisition récente nous en apporte un troisième spécimen, une véritable réplique, mais dans une matière beaucoup moins résistante, et dans les dimensions d'une grande statuette. Le turban rappelle par un détail le n° 56 : la tranche supérieure de la bande roulée autour du



Nº 95.

crâne, au lieu d'être lisse, porte des enroulements, figurant, comme sur le fond, les boucles d'une étoffe frisée. La construction carrée du visage, aux méplats très fermes, quoique juvéniles, présente une grande analogie avec les traits des têtes nos 55 et 56. L'exécution se distingue même par une précision encore plus délicate. On ne peut rien dire du nez qui est brisé; mais on remarque l'obliquité très prononcée des yeux relevés vers les tempes, sorte d'affectation qu'il faut se garder de prendre pour un caractère ethnographique, car les têtes précédentes nous ont montré ce parti pris s'introduisant peu à peu dans l'art chaldéen, à une époque relativement avancée, comme un trait d'expression et un élément de beauté inconnus aux premiers sculpteurs. Nous en signalions déjà quelque chose dans les deux grandes têtes, et c'était pour nous une raison de les rapprocher de l'époque de Dounghi et des rois d'Our; l'usage du turban ne nous semblait pas non plus sans relations avec cette époque. Les mêmes questions se posent à propos du nouvel exemple, qui généralise davantage nos observations.

Cette tête, venue par Bagdad, peut très bien, comme d'autres pièces, avoir été détournée de nos fouilles de Tello; mais il n'y a point d'indication précise à cet égard.

Calcaire blanc très fin.

Hauteur de la tête.	0^m,095
Largeur aux tempes.	0^m,07
Avec le turban.	0^m,025

Pour la question du turban, voir les nos 54, 55, 186 et p. 58. Sur l'obliquité des yeux, comparer les nos 56 et 94.

97. — STATUETTE D'HOMME DEBOUT

Un grand nombre de statuettes devaient reproduire, en petit et dans une matière plus commune, l'attitude consacrée des statues de Goudéa debout, les mains croisées, avec l'ajustement oblique du châle à franges formant une gaine plate et n'accusant presque nulle part le modelé du corps. Mentionnons, comme exemple bien caractérisé de cette classe, une petite figure décapitée, sans inscription. On y observe seulement, sur le côté gauche, une rainure verticale descendant jusqu'à la base. On ne saurait l'expliquer par le vêtement, qui ne comporte aucune ouverture en cet endroit; mais elle pouvait recevoir une plaquette d'ajustement, qui rattachait la petite figure à quelque autre chose.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanchâtre.

Hauteur. . . . . $0^{m},15$

98. — FRAGMENT D'UNE AUTRE TRÈS PETITE

Partie inférieure d'une autre petite figure d'homme debout, portant le châle à franges. Les bords du vêtement, soulevés par le passage du bras gauche, se recouvrent

l'un l'autre, suivant l'arrangement des statues de Goudéa, et produisent l'apparence d'une robe fermée.

Fouilles de Tello.

Stéatite verte.

Hauteur. 0m,06

Voir *Découvertes*, p. 156.

99. — PORTEUR DE CHEVREAU

Une autre statuette debout, du type habituel, tient contre sa poitrine une chèvre d'espèce particulière, aux larges oreilles rabattues, avec les cornes s'élevant en lignes brisées. Cette forme de l'offrande religieuse est celle que l'on trouve le plus communément figurée sur les cylindres. La tête manque.

Fouilles de Tello.

Pierre blanchâtre, portant la trace du feu.

Hauteur. 0m,15

100. — MÊME SUJET

Torse brisé d'une petite statuette, dont la tête devait être rajustée à l'aide d'un tenon. Nous voyons encore ici un adorant, tenant de la même manière contre sa

16

poitrine un chevreau, dont les cornes naissantes pointent droit sur le front et dont l'œil est troué pour recevoir une prunelle en matière de couleur. Le petit animal et la main ouverte qui le presse sont du relief le plus délicat. Dans le dos, cinq cases finement gravées contiennent une consécration : « Au dieu *Nin-doun*, — son roi — », par un patési dont le nom a été gratté avec intention, ainsi que celui de la ville, très probablement Sirpourla. Le fait s'accorde avec une observation à laquelle donnent lieu beaucoup de fragments de Tello, brisés juste à l'endroit où se lisait le nom du consécrateur. Ces anciennes dynasties étaient beaucoup moins pacifiques que ne le fait croire le ton religieux de leurs inscriptions; des mutilations aussi minutieuses trahissent au contraire de terribles rivalités.

Fouilles de Tello.

Albâtre finement grenu.

Hauteur. 0m,055

Publié : *Découvertes*, pl. 6 *bis*, fig. 3.

101. — FRAGMENT AU NOM DE DOUNGHI

Autre petit torse, très mutilé, d'un *porteur de chevreau*. Il se distingue par ses proportions élancées. Dans le dos et sur les flancs, restes d'une consécration, « — pour la prolongation de la vie — de Dounghi — « roi de la ville d'Our — ». Les cylindres gravés au nom

de ce prince sont remarquables, en effet, par l'élancement des figures.

Fouilles de Tello.

Stéatite verte.

Hauteur. . . . . $0^{m},09$

Voir *Découvertes*, p. 156.

102. — STATUETTE AU VASE JAILLISSANT

A une autre catégorie appartiennent deux débris d'une statuette barbue, de moyenne grandeur, tenant devant elle le mystérieux *vase jaillissant*. Il y a d'abord un débris de torse, vêtu de l'étoffe de kaunakès; on voit encore la barbe terminée carrément par un rang de frisures, l'épaule droite et la main qui tient le goulot d'où s'échappe le double jet ondulé. Sur le second fragment, la disposition des pieds et de la base semble indiquer une figure assise. On n'a aucun exemple certain de représentation divine parmi les statues et les statuettes en pierre; la question est de savoir si le symbole des fleuves sacrés, auquel nous avons attribué un sens plus général de rafraîchissement, de félicité paradisiaque, ne pouvait pas être placé aussi entre les mains des simples mortels, soit comme forme mystique de l'offrande, soit comme signe de bonheur dans cette vie ou dans l'autre.

Fouilles de Tello.

Diorite bleu noir.

Hauteur des deux fragments. 0m,09 et 0m,10

Principal fragment publié : *Découvertes*, pl. 8 *bis*, fig. 5, p. 156; Léon Heuzey, *Le symbole du Vase jaillissant*, dans *Un palais chaldéen*, p. 88, et dans *Origines orientales*, p. 162.

102 bis. — VESTIGES DU MÊME SYMBOLE

Un autre débris de statuette de même proportion montre une partie de vêtement, traversée par un large ruban, simplement gravé en deux traits ondulés, qui coupent la frange inférieure et passent par-dessus. Il faut y reconnaître un nouvel exemple de la précédente représentation, indiquée différemment; l'ondulation liquide est dessinée au trait sur le vêtement même.

Fouilles de Tello.

Diorite vert.

Hauteur. 0m,11

Publié : *Découvertes*, pl. 8 *bis*, fig. 6, p. 157; cf. les autres ouvrages cités plus haut.

103. — UNE CONTEMPORAINE DE GOUDÉA

Statuette féminine debout, aux mains jointes; la tête manque et le corps est en deux fragments recollés. Le costume rappelle le châle à franges incisées des statues d'hommes ; il laisse à nu le bras droit et couvre suffisamment la poitrine, pour une figure de femme. Le rec-

tangle d'étoffe est seulement drapé en sens inverse, de telle sorte que l'extrémité libre retombe en avant sur l'épaule gauche. Par une curieuse coïncidence, un ajustement analogue distingue souvent le manteau des femmes grecques. Ici, de plus, le mouvement du bras gauche, entr'ouvrant la draperie, laisse voir un vêtement de dessous, frangé pareillement; mais peut-être vaut-il mieux y reconnaître le premier tour du châle, roulé en jupon, comme dans certains costumes des femmes de l'Inde.

La statuette est datée par une inscription de dix-huit cases, dont plusieurs sont quelque peu endommagées. Il s'agit d'une princesse, dont ce devait être l'image et qui la consacrait à une déesse « pour la vie de Goudéa et pour la prolongation de sa propre vie ». Suit la formule : « Cette figure ...... tel est son nom », comprenant une courte invocation, qui était considérée en effet comme le nom mystique de la statue.

Fouilles de Tello.

La pierre, une sorte d'albâtre, a beaucoup souffert du feu.

Hauteur. 0m,17

Publié : *Découvertes*, pl. 22 *bis*, fig. 2 *a*, *b*.

104. — TÊTE COIFFÉE DE L'ÉCHARPE

Tête de femme reproduisant exactement, dans une matière plus tendre, la coiffure de la statuette suivante;

mais le nez est brisé. Supposez cette tête découverte ailleurs que dans un milieu tout chaldéen, jamais, ni sa face un peu plate, ni son menton un peu carré n'auraient suffi à la faire distinguer des types de l'antiquité classique.

Fouilles de Tello.

Calcaire gris.

Hauteur. . . . . $0^{m},06$

Publié : *Découvertes*, pl. 25, fig. 2, p. 158.

105. — FEMME COIFFÉE DE L'ÉCHARPE

Partie supérieure d'une statuette de femme de moyenne proportion. La tête et le torse, trouvés à part, se rajustent exactement, assemblage très rare et vraiment inappréciable au milieu des débris mutilés de la statuaire chaldéenne, si l'on considère le mérite d'art des deux morceaux ainsi réunis et la valeur qu'y ajoute pour la technique la dureté de la matière.

Cette petite tête, qui n'a pas une égratignure, est à elle seule une pièce hors ligne. Ses cheveux, ondulés sur les tempes et relevés en chignon, sont couverts par une écharpe, dont l'un des bouts, plié avec soin et maintenu par ses propres franges, couronne le front d'un étroit bandeau. C'est là encore un arrangement que les femmes de la Grèce antique retrouveront bien des siècles plus tard, sous le nom de *kékryphalos*. La grande surprise est de voir les traits réguliers du visage



N° 105
(Le profil reproduit au trait).

achever, jusqu'à un certain point, la ressemblance avec le type grec : grands yeux dessinés en amande, nez parfaitement droit, bouche au sourire délicat, menton ferme, cou bien dégagé dans le quintuple collier qui l'enserre. Nul doute que, dès cette époque, le seul progrès du goût n'ait amené la sculpture chaldéenne, par l'atténuation graduelle du type national, à une conception toute voisine du profil hellénique.

Le torse n'est pas moins remarquable. Des mains, qui étaient croisées sur la poitrine, il ne reste que le bout des doigts et les ongles, d'un travail minutieux. Les plis du vêtement sont marqués, seulement au-dessus des bras, par quelques rares sillons, comme dans les statues de Goudéa; mais les formes du modelé s'accusent partout sous l'étoffe. Dans le dos surtout, la cambrure est d'une souplesse et d'une vérité saisissantes. J'ai depuis longtemps rendu compte de l'ajustement, aussi simple qu'ingénieux, adopté à cette époque par les femmes de la Chaldée. C'est le châle chaldéo-assyrien, bordé de ses effilés dans le sens de la chaîne, et de plus orné, sur les côtés de la trame, d'une frange plus riche à boucles tortillées. Serré d'abord transversalement sur la poitrine et sous les bras, il est croisé dans le dos, et ses extrémités, ramenées sur les épaules, retombent par devant en deux pointes symétriques. Ajusté largement, ce costume tout d'une pièce est, sur la nature, de l'effet le plus riche et le plus original.

Il faut regretter d'avoir perdu, avec la moitié inférieure de la statuette, l'inscription, qui aurait daté cette œuvre d'art. D'après ses caractères généraux, je crois

pouvoir la placer vers l'époque de Goudéa, peut-être même un peu plus tard.

Fouilles de Tello.

La pierre, polie avec soin, est une sorte de diorite gris vert, d'une nuance peu commune.

Hauteur.	0^m,17
Largeur aux épaules.	0^m,09

Publié : *Découvertes*, pl. 24 *bis*, fig. 2 *a*, *b*, *c*, *d*. Cette statuette, reproduite par la phototypie, forme une planche hors texte en tête du présent Catalogue ; le profil, ici étudié au trait, d'après un excellent dessin de J. Deturk, est répété sur la couverture.

106. — TORSE DE FEMME AU CHALE CROISÉ

Torse féminin d'une très grande statuette, presque d'une petite statue. On y retrouve le costume précédemment décrit, avec cette seule différence que les franges de la trame sont remplacées par un bord crénelé, formé de petites houppes déchiquetées, assez semblables à celles dont les femmes turques bordent leurs robes de cérémonie. Malgré l'état fruste du morceau et le peu de consistance de la matière, le travail devait être très soigné, si l'on en juge surtout par la finesse du modelé dans le peu qui reste des mains croisées.

Fouilles de Tello.

Calcaire blanchâtre.

Hauteur.	0^m,24

Publié : *Découvertes*, pl. 22, fig. 3 *a*, *b*, p. 158.

107. — FEMME ASSISE SUR LE SOL

Voici un motif nouveau, qui a pu être reconstitué à l'aide de plusieurs fragments recollés. C'est une statuette de femme, non pas accroupie, mais assise sur le sol, avec les deux jambes repliées du même côté, dans une attitude que prennent volontiers les femmes persanes ou hindoues. La tête manque, ainsi que les pieds, qui, dans cette pose, devaient être dégagés et modelés avec soin. L'ajustement est toujours celui du châle croisé, dont la trame se termine par des déchiquetures triangulaires ou tout au moins par des houppettes aplaties; les deux angles ramenés par devant descendent seulement jusqu'à la taille et sont maintenus par les mains jointes. L'inscription montre que l'usage de ce costume remonte à l'époque de Goudéa. Par une exception remarquable, les premières cases gravées dans le dos vont de gauche à droite; les caractères sont retournés dans le même sens, puis se couchent pour entourer la plinthe quadrangulaire. La dédicace à la déesse *Nin-ê-gal* (la Souveraine-du-Palais) pour la vie du patési Goudéa, se terminait par une formule semblable à celle de la statuette debout, n° 103. Le nom de la donatrice, sans doute la femme ici représentée, se trouvait dans la partie illisible du texte. Travail simple, mais élégant.

Fouilles de Tello.

Calcaire gris, endommagé par des cassures.

Hauteur. 0m,13
Largeur. 0m,09
Profondeur. 0m,12

Publié : *Découvertes*, pl. 22 *bis*, fig. 3 *a*, *b*.

108. — TORSE AU BRACELET DE MÉTAL

De la même époque est certainement un petit torse, presque identique à la figure précédente. L'ajustement féminin ne présente aucune différence, sauf que la frange dentelée est remplacée par une bordure quadrillée. Il s'y joint un raffinement de technique très rare dans les sculptures en pierre : les poignets sont encore entourés par deux minces bracelets en cuivre plaqué d'or, ce qui ouvre toute une vue nouvelle sur les procédés de l'art chaldéen. La tête manque ; rien n'indique si la statuette était assise ou debout.

Ce fragment nous fournit, en réalité, la transition avec la série que nous décrivons plus loin sous le titre de *Sculptures à incrustations*.

Fouilles de Tello.

Calcaire gris.

Hauteur du fragment 0m,06

Pour le développement, très inattendu, de ce procédé dans la sculpture chaldéenne, voir plus loin le chapitre spécial que nous consacrons à la Sculpture à incrustations. pp. 275 288.

109. — FRAGMENT CONTEMPORAIN DE LOUKANI

Eclat provenant d'une figure de femme dont le costume présentait beaucoup d'analogie avec ceux que nous venons d'étudier. Le châle laissait retomber en avant, sous le bras droit, une seule de ses pointes, arrondie en dehors, non par une coupe particulière, mais par le mouvement naturel de l'étoffe, d'après une convention qui se continuera jusque dans les figures assyriennes. Sur l'autre flanc, on ne voit qu'un large retroussis du bord opposé, qui descendait en arrière du bras gauche. Le côté de la trame était simplement souligné à distance d'une double ganse tordue, tandis que les effilés de la chaîne, réunis trois à trois et noués en boule à leur extrémité, formaient une riche passementerie, dans le genre des *borlitas* ou franges à pompons de la *manta* espagnole. L'exécution est minutieuse et poussée aussi loin que possible dans le détail des ornements. Il y a là un miracle de technique; car la matière, très dure, n'est pas, comme nous le pensions d'abord, une pierre tendre, simulant la couleur noire et le poli des diorites. On y voit une découpure bizarre, accusant un défaut, qui avait dû être corrigé par une pièce rapportée.

L'intérêt du fragment est encore augmenté par une inscription historique d'une importance capitale. Les douze cases d'écriture, divisées en deux rangées dont la

première est brisée à moitié, m'ont laissé lire cependant la dédicace suivante :

« A [la déesse... (le nom est détruit) ..., fille de la « déesse] Baou, — à sa [dame, — pour la prolongation] « de la vie — de Dounghi, — héros puissant, — roi « de la ville d'Our, — roi de Soumir et d'Accad, — « Gala-lama, — fils de Loukani, — du patési de Sir- « pourla. »

La double postposition *ka-ghé*, qui termine le dernier mot, montre bien que le titre de patési appartient seulement au père. Ce synchronisme, confirmé par un autre exemple, nous a permis d'établir la relation entre la première dynastie d'Our et les princes de Sirpourla. Si, d'autre part, une relation semblable, un peu moins certaine, il est vrai, fait aussi du roi Dounghi le contemporain d'Our-Ninghirsou, propre fils de Goudéa, il en résulte que Loukani se placerait peu de temps après le célèbre patési. Cela explique du même coup le progrès de la technique et l'affinement du style dans les ouvrages de cette époque un peu plus avancée.

Fouilles de Tello.

Diorite noir.

Hauteur du fragment	0^{m},11
Largeur.	0^{m},12

Publié : *Découvertes*, pl. 21, fig. 4, pp. 159-161, et p. XXXIII de la *Partie épigraphique ;* Léon Heuzey, *Le roi Dounghi à Tello*, dans la *Revue archéologique*, 3e sér., vol. VII, 1886, pl. VII, fig. 1, p. 193, et dans *Origines orientales*, p. 107. Autre traduction dans Jensen, p. 71. Pour la question historique, voir notre Introduction, p. 54. Le second monument est un fragment où Loukani, sans l'intervention de son fils, fait un vœu pour la vie de Dounghi, *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 90.

110. — DÉBRIS DE MÊME ÉPOQUE

Deux tronçons d'une grande statuette, dont le vêtement porte aussi des traces de franges à pompons, mais d'un travail moins fin que dans la figure précédente.

Fouilles de Tello.

Diorite bleu noir.

Largeur. . . . . $0^{m},10$

STATUETTES GROUPÉES

111. — SUPPORT ENTOURÉ DE FIGURES

Nous devons ranger encore dans la classe des statuettes, mais dans une catégorie à part, un support circulaire auquel sont adossés sept petits personnages accroupis, demi-nus, tenant des tablettes sur leurs genoux. Une de ces minimes figures est si bien conservée et d'un travail si fin, qu'il est possible de la détailler comme une statue. Elle présente justement un exemple de ces modes viriles très recherchées que les fragments de statues nous faisaient soupçonner : barbe frisée et taillée en pointe, cheveux relevés par devant

en deux grosses tresses tordues et en bandeaux bouffants, qui forment au-dessus de la tête une coiffure large et plate. Il est à noter que la figure voisine avait au contraire les cheveux ras, en conservant la même barbe pointue. C'est toujours cette alternance des têtes chevelues et des têtes rasées qui a déjà plusieurs fois attiré notre attention. Ajoutez que, malgré l'exiguïté des figures et la minutie des détails, le style ne manque ni de naturel ni même de largeur; l'ensemble est d'une invention décorative remarquable et donne, comme en un petit modèle, l'idée magnifique d'un grand socle accosté de statues.

Fouilles de Tello.

Stéatite vert foncé.

Hauteur.................. 0m,09
Diamètre................ 0m,15

Publié : *Découvertes*, pl. 21, fig. 5, p. 161; Perrot et Chipiez, vol. II, fig. 294; Fr. Hommel, p. 242. Pour la coiffure, comparer surtout les nos 62, 120, 126, 183.

STATUETTES D'ANIMAUX

112. — TÊTE DE GÉNISSE

Parmi les statuettes d'animaux proprement dites, nous devons placer aussi quelques têtes détachées ou brisées, d'un caractère votif ou décoratif, et dont les



No 111.

dimensions sont visiblement au-dessous de la demi-nature.

Un fragment de tête de génisse que nous avions décrit tout d'abord comme provenant d'un *bas-relief découpé*, nous a paru, après un nouvel examen, appartenir plutôt à un ouvrage de ronde bosse, à une grande statuette ou peut-être à une tête sculptée à part, dans ces proportions. Ce débris est surtout intéressant par un détail de technique qui nous donne le secret des yeux rapportés, tels que nous les avons rencontrés dans les têtes d'hommes et de femmes. Le blanc de l'œil a été taillé après coup dans de la coquille, matière qui tenait lieu de l'ivoire à ces hautes époques; la pupille, formée d'une pastille de bitume durci, s'y enchâsse et produit l'impression d'un regard vivant. A la place de la corne et de l'oreille, on remarque des sections nettes; ces parties excédantes devaient être faites de pièces rajoutées, suivant un procédé que l'on retrouve dans les grandes têtes de taureaux surmontant les colonnes de Suse. C'est une raison de plus pour croire ici à une tête de ronde bosse, mais remontant à une date infiniment plus reculée que l'époque perse, si l'on en juge par l'antiquité des couches où notre fragment a été découvert.

Fouilles de Tello; trouvé non loin de la Construction d'Our-Nina, et même à un niveau inférieur.

Calcaire rosâtre.

Hauteur du fragment. 0m,085

Publié : *Découvertes*, pl. 1 *ter*, fig. 4, p. 232. Au sujet des yeux rapportés, comparer les nos 78, 79, 80, 126 et 228.

113. — TÊTE DE LION DÉCORATIVE AU NOM D'OUR-NINA

Parmi les œuvres d'art appartenant au règne d'Our-Nina, il n'y en a pas de plus certaine que cette tête de lion, coupée net à la naissance du cou, avec mortaise pour un tenon, et trou latéral de part en part pour la clavette d'ajustement. L'inscription : « Our-Nina, — roi de Sirpourla, — fils de Gounidou », gravée derrière les oreilles, ne laisse aucun doute sur la date de cet objet et de plusieurs autres têtes de lions du même genre, trouvées autour des constructions du vieux roi. L'une d'elles, plus grande et d'une matière plus belle (albâtre), porte la mention du pays de *Ma-al*, avec lequel on sait que ce roi était en relations. Le travail, comme celui de tous les ouvrages de ce règne, est large et sommaire. Le profil, dessiné par deux traits, dont l'angle forme une puissante saillie au niveau des sourcils, le sillon lacrymal prolongé et creusé avec énergie, la crinière simplement *massée* sans aucun détail, présentent une certaine ressemblance avec le type des lions égyptiens. La différence est surtout dans la disposition du mufle, taillé en cercle plat, où se dessinent des plis rayonnants, avec les dents qui grincent et qui laissent passer la langue. La grande difficulté est de savoir à quoi s'ajustaient ces têtes détachées. Était-ce à des corps de lions en ronde bosse ou en bas-relief, ou bien servaient-elles à décorer des meubles, trônes, lits de

pierre ou même de bois? M. de Sarzec n'a recueilli auprès d'elles aucun autre débris permettant de répondre à cette question.

Fouilles de Tello; trouvé près de la Construction d'Our-Nina.

Calcaire fin, à patine orangée.

Hauteur. 0m,09

Publié : *Découvertes*, pl. 25 *bis*, fig. 4, p. 227; de Sarzec et Heuzey, *Une villa royale chaldéenne*, fig. 10 *a;* cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 105.

114. — AVANT-CORPS DE LION AU NOM D'OUR-NINA

Protome ou avant-corps d'un petit lion couché, les pattes en avant, taillé dans une jolie matière, qui en fait un véritable bijou. Le travail est cependant archaïque et sommaire, et la tête reproduit exactement le type du nº 113. Nous avons en plus la crinière, dont les longues mèches pointues et légèrement recourbées sont gravées en traits symétriques, selon le système de la même époque. En effet, c'est bien aussi un ouvrage du règne d'Our-Nina, comme en témoigne la dédicace suivante, tracée sur le dos de l'animal :

« Au dieu Nin-Ghirsou, — [Our]-Nina, — [roi — de Sir]pourla, — fils de Gounidou. »

Bien que le nom et le titre du roi soient presque complètement enlevés par une cassure, l'attribution ne peut donner lieu à aucun doute.

On observera que le corps est percé en arrière d'un trou profond, préparé pour recevoir un tenon cylindrique. Il est très vraisemblable qu'un autre demi-lion, tourné en sens inverse, s'ajustait au premier, de manière à former un de ces motifs héraldiques chers aux anciens artistes chaldéens. Ce motif se retrouve justement dans l'emblème que tient en main la grande figure de la Stèle des Vautours : on y voit deux demi-lions couchés, aux pattes étendues, remplacer sous les serres de l'aigle léontocéphale (comme par une sorte d'abréviation du symbole) les deux lions passants qui figurent ordinairement dans ce que nous avons appelé les Armoiries de Sirpourla. A tout bien considérer, notre protome de lion peut avoir fait partie d'un groupe de ce genre, travaillé en ronde bosse et composé de trois pièces assemblées, dont la troisième serait l'oiseau léontocéphale, taillé dans la même sorte de pierre ou fabriqué avec une matière différente. L'arrachement qui a enlevé une partie de l'inscription indiquerait la place où posaient les serres de l'aigle.

Ce charmant spécimen du haut archaïsme chaldéen a été trouvé à 10 mètres au nord-est de la Construction d'Our-Nina; il était déposé dans la cavité en forme de cuvette d'une pierre de seuil au nom d'Entéména.

Onyx demi-translucide de couleur vert d'eau.

Hauteur.	0^{m},08
Longueur.	0^{m},10
Épaisseur.	0^{m},045

Comparer plus haut, p. 113; voir aussi le n° 119.

115. — TÊTE DE LION TRÈS MUTILÉE AU NOM D'AKOURGAL

Autre tête de lion, du même type que le n° 113, mais rendue presque méconnaissable par les cassures de la pierre. Ce qui en fait l'intérêt, c'est l'inscription, martelée elle-même, d'après laquelle l'objet paraît avoir été consacré par Akourgal, fils du roi Our-Nina; car il n'y a jusqu'ici aucun autre monument qui procède directement de ce prince.

Fouilles de M. de Sarzec dans le Tell des tablettes.

Albâtre.

Hauteur	0^{m},09
Longueur	0^{m},17

116. — TÊTE DE LION FANTASTIQUE

Autre tête de lion, ressemblant aux précédentes par sa gueule plate, par ses dents découvertes et sa langue tirée; mais le nez aquilin fortement arqué, les grands yeux en amande appartiennent à un type très différent et rappellent le profil humain, je dirai même le profil chaldéen archaïque dans toute son exagération. Le travail a beaucoup gagné aussi en précision; le détail de la crinière est indiqué par une collerette de longues

mèches arrondies et symétriques, comme dans l'étoffe de kaunakès; c'est la marque d'un archaïsme un peu plus avancé. Pour les traits du profil humain, nous croyons qu'ils appartiennent à une forme composite, comme celle de l'aigle léontocéphale, où l'on observe bien quelque chose de semblable, en l'examinant avec attention. Cette tête est toujours percée d'une mortaise, mais de forme carrée, avec trou pour la cheville d'ajustement; elle devait être employée au même usage que les autres.

Trouvé près de la Construction d'Our-Nina.

Calcaire fin.

Hauteur. 0m,07

Publié : *Découvertes*, pl. 25 *bis*, fig. 5, p. 228; autre aspect dans notre *Villa royale chaldéenne*, fig. 10 *c*; cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 105.

116 bis. — DÉBRIS DU MÊME TYPE

Un petit éclat, comprenant une oreille et une partie de la crinière, montre que ce type était aussi en nombre, tout au moins par paires, bien que la seconde tête fût ici d'une pierre différente.

Fouilles de Tello.

Albâtre.

Largeur. 0m,075

117. — MASSE D'ARMES DE GOUDÉA

Pour montrer avec quelle sobre vigueur le profil du lion était modelé à l'époque de Goudéa, je crois devoir ici détacher de la série des armes de pierre la masse d'armes votive de ce prince, formée de trois têtes de lions adossées. Les plans larges et simples, le nez à peine aquilin, les yeux renfoncés sous la saillie des sourcils sont d'une vérité et d'une fierté singulières. Sur le mufle rétractile, des stries caractéristiques, gravées au trait, dessinent une sorte de palmette; c'est une disposition décorative, qui répond cependant à la nature et qui se perpétuera, en se systématisant de plus en plus, jusque dans les grands lions en briques émaillées du palais de Suse.

Une inscription très fine, divisée en trois cartouches, dit que cette arme a été fabriquée pour le dieu Nin-Ghirsou, par l'ordre de Goudéa, avec une pierre nommée *sirgal*, tirée des montagnes de la ville d'*Az*, près de la mer Supérieure (Méditerranée). Ce type est même appelé « l'arme des trois *our-sag* », c'est-à-dire « des trois guerriers ou mieux des trois lions »; et cela explique une autre inscription de Goudéa, où l'on voit que des masses d'armes du même nom, en or ou enrichies d'or, faisaient partie des offrandes consacrées par le patési dans le sanctuaire du dieu de Sirpourla.

Fouilles de Tello.

Sorte de brèche dolomitique, tachetée de violet.

Hauteur. . . . . $0^{m},09$
Largeur. . . . . $0^{m},14$

Publié : *Découvertes*, pl. 25 *bis*, fig. 1 *a*, *b*, p. 229; cf. Léon Heuzey, *La masse d'armes de Goudéa*, dans *Revue archéologique*, 3ᵉ série, vol. XVII, 1891, p. 150.

118. — FRAGMENT D'UNE AUTRE

Ces armes sacrées devaient se trouver en nombre dans les sanctuaires chaldéens de Sirpourla. Nous le voyons par un autre petit fragment de mufle de lion, portant l'un des trois cartouches de l'inscription précédente de Goudéa, celui qui contient la consécration au dieu Nin-Ghirsou. On remarque aussi les traces d'un trou d'emmanchement. Seulement, la matière est plus commune et les proportions paraissent un peu plus fortes. Le peu qui reste du modelé est d'un travail très fin et très expressif.

Fouilles de Tello.

Calcaire compact.

Hauteur. . . . . $0^{m},10$

Publié : *Découvertes*, pl. 26, fig. 8, p. 230.

119. — AUTRE PROTOME DE LION

Avant-corps d'un lion couché, les pattes étendues en avant; il se termine par un tenon carré, permettant de

l'ajuster à un autre objet ou de le faire entrer dans un ensemble; voir à ce sujet ce que nous disons du n° 114. La partie sculptée garde quelque chose de la disposition quadrangulaire. Le travail simple et presque géométrique rappelle beaucoup celui d'une figure de lion couché, en bas-relief, que nous avons décrite sous le n° 40, comme décorant un bassin de pierre.

Acquisition récente.

Stéatite noire.

Hauteur.	$0^{m},05$
Longueur.	$0^{m},09$

120. — TAUREAU CHALDÉEN A TÊTE HUMAINE

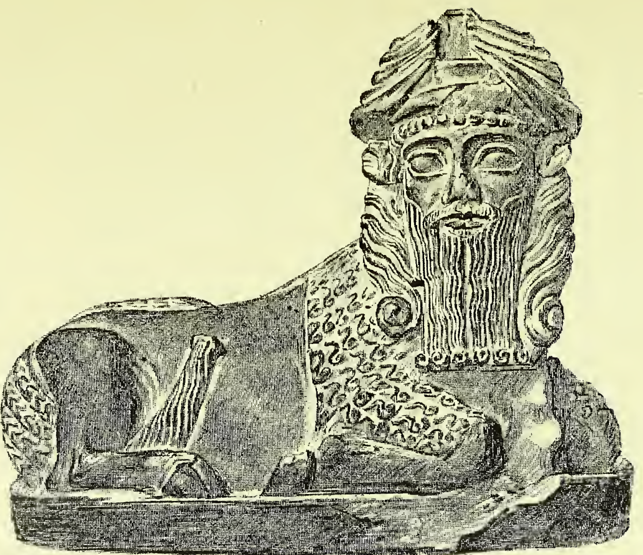
Statuette de taureau à face humaine, dont la tête, tournée de côté, est surmontée du bonnet plat à quatre paires de cornes, coiffure réservée ordinairement aux dieux de la Chaldée. Une cavité, pratiquée au milieu dudos, devait servir à enchâsser la base d'une autre figure ou de quelque symbole, dont l'animal couché était comme le support.

Le prototype chaldéen des grands taureaux placés aux portes des palais assyriens, à la fois pour en soutenir les voûtes et pour en protéger l'accès, ne nous était que très imparfaitement connu jusqu'ici par les petites figures des cylindres. Cet être fantastique y est représenté en action, comme l'un des adversaires les plus redoutables suscités par les dieux contre le héros

Isdoubar; celui-ci ne parvient même à lui résister que grâce au secours qu'il reçoit d'un autre monstre divin, l'aigle à tête de lion.

Dans ces premières représentations, le taureau androcéphale n'a que deux cornes au-dessus des tempes; il ne porte jamais la coiffure multicorne des dieux. C'est seulement sur un cylindre d'une époque plus avancée que je l'ai rencontré avec cette coiffure divine, couché dans la même pose que notre statuette, et servant d'appui au pied d'un dieu supérieur. Une fois subjugué, il prend rang parmi les puissances surnaturelles, comme un génie favorable, agent de protection et de force.

Nous pouvons aujourd'hui étudier ce type dans une statuette dont tous les traits appartiennent à l'art purement chaldéen. Remarquer les yeux très grands, auxquels manquent seulement les sourcils croisés des statues archaïques, la face énergique et d'un modelé ressenti, la bouche plutôt bienveillante, les joues séparées par un plan net de la longue barbe carrée, dont les six ondulations, opposées trois à trois, sont frisées au bout; noter enfin les deux torsades largement enroulées, qui encadrent la tête avec une majesté vraiment royale et divine. Le nez et les oreilles sont les seules parties quelque peu endommagées. Le corps du taureau couché reste enfermé dans un contour absolument traditionnel; le modèle s'en retrouve trait pour trait dans le taureau de cuivre de Dounghi et déjà en grande partie dans les génisses couchées du vase d'Enteména. Il faut admirer la ligne puissante du dos, l'ampleur du poitrail, sur lequel ondule un fanon plantureux, la croupe qui s'aplatit de tout son poids sur le sol, la



Nº 120.

queue passant sous la cuisse droite pour se relever en cercle sur le flanc de la bête, la souple courbure des genoux et des sabots arrondis. Comme il s'agit d'une espèce sauvage et fabuleuse, l'artiste l'a pourvue d'une crinière qui couvre le cou, descend sur l'échine en une large bande et prolonge jusque sur l'arrière-train ses rangées de frisons symétriquement tortillés.

Deux fragments d'une statuette de terre cuite vernissée, découverts à Tello par M. de Sarzec et décrits plus loin sous le nº 190, présentaient déjà des détails identiques à ceux que je viens de faire connaître ; elle m'avait fait depuis longtemps pressentir que ce type existait à Sirpourla dès la haute époque. Cependant, la plinthe ovale qui sert de base au petit taureau de pierre ne portant aucune inscription et le lieu exact de la découverte étant inconnu, il reste difficile de fixer la date d'un pareil monument. Il n'y aurait aucune invraisemblance à le faire remonter jusqu'à l'époque de Dounghi ou même au delà. Toujours est-il que, s'il appartient à l'une des renaissances plus tardives qui ont dû se produire à Babylone, il a fidèlement conservé tous les traits caractéristiques de l'ancienne sculpture chaldéenne.

Plus tard, les Assyriens n'ont fait que compliquer ce type en y ajoutant des ailes, et c'est sous cette forme plus complexe qu'il s'est transmis aux Phéniciens et aux Hébreux, dans les fameux *khéroubim* ou taureaux ailés du temple de Jérusalem. Les Grecs, au contraire, qui ont tiré de la même origine leur *Akhélôos*, pour en faire l'image de l'impétuosité des eaux, ont connu surtout et imité la forme aptère du prototype chaldéen.

Acquis en 1898; trouvé en Mésopotamie.

Stéatite noire à reflets bleuâtres.

Hauteur.	0m,10
Longueur.	0m,14
Épaisseur.	0m,08

Publié avec notre article : *Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés*, dans les *Monuments et Mémoires* de la fondation Piot, t. VI, pl. XI, pp. 115-133. Cf. plus loin les nos 126 et 190 du présent Catalogue.

IV

SCULPTURES A INCRUSTATIONS

SCULPTURES A INCRUSTATIONS

On me permettra de consacrer un chapitre spécial à quelques objets, dont plusieurs ne sont même que des fragments; mais ces exemples, si peu nombreux qu'ils soient, représentent un genre de technique qui n'avait pas encore été signalé dans la sculpture en pierre de ces hautes époques. Il s'agit de figures en ronde bosse ou en bas-relief, incrustées de matières différentes, qui produisaient une polychromie d'un goût recherché. Nous avons noté, dès l'origine, le procédé qui consistait à rapporter en couleur les yeux des statuettes chaldéennes et à leur donner ainsi l'apparence de la vie. On aura remarqué aussi dans les pages précédentes cette petite figure de femme de l'époque de Goudéa, portant à ses poignets des bracelets en cuivre plaqué d'or. Les mêmes procédés, étendus par les artistes chaldéens à d'autres parties de leurs figures, constituèrent une catégorie de *sculptures à incrustations*.

Ce raffinement méritait d'attirer l'attention des archéologues; appliqué à des statues ou à de grands ouvrages de décoration, il devait produire des résultats d'un effet brillant et très inattendu. Sans aucun

doute, les artistes chaldéens qui travaillaient le métal suivirent aussi la même voie. Pour en trouver une preuve remarquable, il suffira d'examiner plus loin le petit taureau de bronze incrusté d'argent qui porte le n° 168; la matière dont il est fait nous a seule empêché de le classer dans le présent chapitre. Ces quelques exemples laissent entrevoir un ensemble de procédés, toute une forme d'art, dont la tradition n'a pas été certainement sans influence sur les origines de la sculpture chryséléphantine dans la Grèce antique.

SCULPTURES A INCRUSTATIONS

121. — STATUETTE A COLLIER INCRUSTÉ

Partie du cou et des épaules d'une statuette, portant le châle croisé des femmes chaldéennes. Dans la pierre, blanche et fine, l'artiste a creusé une série de trous, pour y enchâsser autant de grains aplatis de cornaline, de turquoise et de cuivre doré, la plupart de ces derniers verdis par l'oxydation. L'ensemble, à peu près conservé, forme un collier multicolore, aux tons alternants, opposés avec une symétrie minutieuse. Par devant, vers la naissance du cou, au-dessous d'un médaillon central, qui a perdu sa pierre, passe une seconde chaînette, composée de petites olives en cornaline entre des turquoises. En arrière, dans le décolleté triangulaire produit par le croisement du châle, un autre médaillon, celui-là en pierre verte et surmontant un grain doré, pend un peu bas, en manière de contrepoids. L'ajustement du châle croisé, si peu qu'il en reste, indique une époque voisine de celle de Goudéa. Les bords sont décorés de petits triangles en relief et en creux, comme si d'autres incrustations avaient enrichi cette frange crénelée, particulière au costume du même

temps. C'est grand dommage de ne pouvoir contempler intact un si joli objet.

Fouilles de Tello.

Albâtre finement grenu.

Hauteur du fragment. . . . . $0^{m},25$

Publié par nous dans *Monuments et mémoires de la Fondation Piot*, t. VII, p. 10, fig. 1. Voir surtout dans *Strena Helbigiana*, p. 133, l'article où nous avons déjà traité toute cette question : *La sculpture à incrustations dans l'antiquité chaldéenne.*

122. — PETIT TAUREAU TACHETÉ

Deux fragments d'un petit taureau en pierre verte, finement travaillé. C'est d'abord l'une des pattes antérieures, posée en avant sur un débris de plinthe ovale. Au-dessus du sabot fourchu, la patte porte une échancrure en croissant, dans laquelle est incrustée une lamelle de coquille blanche ayant la même forme; sur le côté, autre entaille de forme trilobée, dont l'incrustation a disparu. Un éclat de la même pierre verte, appartenant au flanc de l'animal, est également semé de nombreux évidements trilobés, sans leurs incrustations. Les proportions se rapportent parfaitement à la même figurine.

Fouilles de Tello.

Stéatite verte.

Longueur . . . . $0^{m},06$

Publié dans *Monuments Piot*, t. VII, p. 10, fig. 2.

123. — SERPENT A MOUCHETURES

Moitié antérieure d'une figure de serpent, dont les bords sont découpés dans la pierre, avec le dessous taillé à plat, comme pour être appliqué sur un fond. La tête triangulaire est munie de deux oreillettes et porte un fil de cuivre en guise de dard. Sur le corps ondulé du reptile, de nombreux trous, pratiqués à la bouterolle, devaient être incrustés d'une matière différente, de façon à simuler des mouchetures. Le travail paraît archaïque.

Fouilles de Tello.

Sorte de grès rosâtre.

Longueur. 0m,08
Largeur. 0m,02

Voir *Découvertes*, p. 236.

124. — PIED D'UN VASE SCULPTÉ ET INCRUSTÉ

Pied d'un vase en pierre, de la même forme que le vase suivant. Sur ce pied, qui est taillé à part pour être rapporté, on voit la partie inférieure de deux animaux fantastiques affrontés. Leurs pattes de devant sont d'un aigle, celles de derrière d'un carnassier. L'une des pattes d'aigle porte encore incrustée une petite rondelle de

coquille blanche avec point central; les autres n'ont plus que les trous circulaires destinés à recevoir la même décoration. Quant aux pattes de carnassier, elles sont tout ocellées de trous plus petits et plus rapprochés, comme pour imiter, par des incrustations analogues, les taches du léopard. Entre les animaux, on remarque la base d'un symbole, impossible à déterminer, qui devait se dresser au milieu d'eux.

Fouilles de Tello.

Stéatite vert clair.

Hauteur.	0^m,02
Diamètre	0^m,06

Mêmes références que le n° 121. Pour ces animaux mouchetés, comparer John P. Peters, *Some results of excavations at Nippur*, dans *Journal of Archæology*, vol. X, pl. V, fig. 1.

125. — VASE SCULPTÉ DE GOUDÉA

En raison des exemples ci-dessus, il ne faut pas hésiter à placer dans la catégorie des objets incrustés un remarquable vase sculpté, qui porte une inscription au nom de Goudéa. C'est un cornet en stéatite vert sombre, posant sur un étroit pied circulaire. Il est muni dans toute sa hauteur d'une saillie formant un bec très court, dont la rainure ne pouvait laisser couler qu'un mince filet, comme il convient pour un vase à libation. Le long de l'arête saillante s'enlacent deux serpents d'un fort relief; leurs langues affleurent le point même d'où



N° 125
(Développement de la décoration

s'échappait le liquide, et leurs replis écailleux s'entre-croisent autour d'une longue hampe, prototype oriental du caducée classique. Cet emblème est de plus accosté de deux gardiens fantastiques, dressés en face l'un de l'autre, démons ailés à tête et à corps de serpent, armés de serres et de griffes, et dont la queue se termine en dard de scorpion. Ils tiennent chacun une sorte de haste, garnie au bout d'une boucle latérale. Leur coiffure divine à double corne et les deux torsades qui tombent de leur chevelure indiquent des êtres supérieurs.

Pour la question de technique, il importe d'observer surtout la façon dont le corps de ces animaux est zébré d'entailles profondes, simulant les marbrures du reptile; mais l'effet de ces taches devait être encore plus décoratif, si l'on reconnaît qu'elles étaient accentuées, comme dans les exemples précédents, par une matière de couleur différente, sans doute aussi par des lamelles de coquille. La supposition se trouve absolument confirmée par le fragment de vase du même genre, que nous avons décrit tout à l'heure sous le n° 124.

L'inscription suivante, gravée dans les intervalles des figures, augmente encore de beaucoup l'importance historique et archéologique du monument :

« Au dieu Nin-ghis-zi-da, — son dieu, — Goudéa,
« — patési — de Sirpourla, — pour la prolongation de
« sa vie, — a consacré (ceci). »

Nous ne possédons que peu d'informations sur ce dieu; mais nous savons par d'autres textes qu'il était le patron de Goudéa. Le caractère de l'invocation donne à penser que les monstres, si bizarres et si terrifiant

en apparence, qu'elle accompagne, avaient plutôt un rôle de protection et de bon augure. Il est vrai que des démons presque semblables, qui portent aussi parfois la haste bouclée, se rencontrent sur les cylindres. Ils y sont ordinairement considérés comme des génies malfaisants ; mais, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à propos du taureau androcéphale, la religion chaldéenne tend progressivement à élever ces êtres composites dans la hiérarchie sacrée et à leur conférer les insignes de la divinité. Vainement jusqu'ici j'ai cherché à déterminer l'engin dont ils sont armés; M. de Sarzec en a retrouvé un spécimen en nature, sous la forme d'un grand pieu, plaqué de feuilles de cuivre; ce que l'on peut dire, c'est que le même attribut se trouve assez souvent dans les mains du héros Isdoubar et des génies qui montent la garde autour des grands dieux. Ajoutons que, dans les idées des anciens, certaines espèces de serpents, par exemple l'*uræus*, le serpent ailé des Égyptiens, étaient classées parmi les êtres favorables. La comparaison avec les serpents d'Esculape et d'Hygie n'est pas non plus hors de propos, quand il s'agit d'un vase à libation consacré pour la santé du chef de Sirpourla.

Fouilles de Tello.

Stéatite vert sombre, marbrée de taches plus foncées.

Hauteur.	0m,23
Diamètre supérieur..	0m,08
Largeur avec le bec.	0m,12

Publié : *Découvertes*, pl. 43, fig. 2 *a b c*, p. 234; cf. dans *Strena Helbigiana* l'article déjà cité. — Poteaux de porte d'une

cabane rustique, très semblables à ces hampes bouclées, dans Menant, *Cylindres de Chaldée*, fig. 137. Au sujet du même attribut, voir plus loin le n° 232, et *Villa royale chaldéenne*, p. 26

126. — TAUREAU ANDROCÉPHALE A INCRUSTATIONS

Statuette d'un taureau chaldéen à tête humaine, où l'on croirait voir, au premier abord, une réplique de la remarquable figure décrite sous le n° 120. Étroite ressemblance dans la matière, dans la pose couchée, dans les attributs, dans la composition du motif ; les dimensions diffèrent à peine par un peu plus d'allongement. Une cavité, pratiquée au milieu du dos, accuse aussi le même usage de support. L'examen du style ne permet cependant aucune confusion entre ces deux variantes d'un type unique. Le second exemple est assurément d'un dessin moins large et moins ferme que le premier ; il n'en reproduit pas la grande tournure et s'écarte déjà du beau caractère de la haute époque chaldéenne. Cette inégalité s'explique par le fait que les deux objets, acquis peu de temps l'un après l'autre, doivent provenir d'un même sanctuaire antique, où certains types d'offrandes, répétés d'époque en époque, se trouvaient groupés ensemble dans les dépôts sacrés.

Le principal mérite de la nouvelle figure est qu'elle nous montre l'application du procédé de l'incrustation dans une statuette de ronde bosse parfaitement conservée ; elle est venue fort à propos confirmer absolument nos prévisions à ce sujet. Tout le corps du taureau est

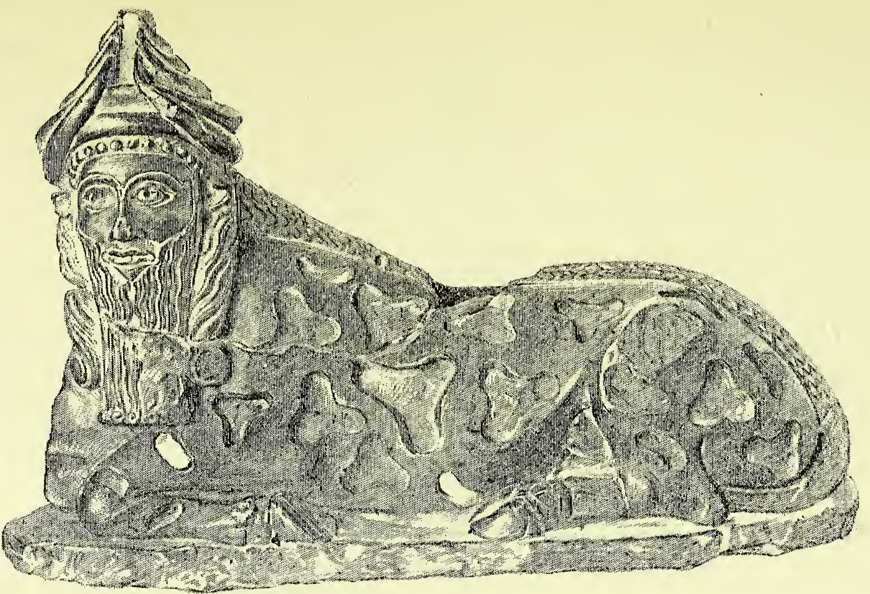
parsemé d'entailles trilobées, disposées avec alternance. On reconnaît un véritable travail de champlevé, destiné à enchâsser dans la pierre des taches d'une autre couleur. Sur les parties les plus étroites, aux pattes par exemple, les entailles se réduisent à des croissants, à de simples zébrures, dans le creux desquelles on retrouve, par bonheur, quelques restes des incrustations. La matière, que l'on prendrait pour de l'ivoire jauni, est de la coquille. Elle formait une sorte de marqueterie sur fond de pierre noire et servait de plus à remplir les yeux, dont l'un est resté ainsi incrusté avec trou au centre pour l'insertion d'une prunelle de couleur. Le goût pittoresque de cette polychromie par les matériaux s'accorde bien avec le caractère moins sculptural de la présente statuette. Toutefois, il ne faut pas oublier que, d'après quelques-uns des fragments étudiés ci-dessus, ce raffinement de la technique avait commencé à être en vogue dès le temps de Goudéa.

Acquis par le Musée en 1899, des mêmes intermédiaires que le n° 120, et venu toujours de Mésopotamie, sans que le lieu exact de la découverte soit autrement connu.

Stéatite d'un noir bleuâtre.

Hauteur.	0m,12
Longueur.	0m,19
Épaisseur.	0m,02

Publié : Léon Heuzey, *Le taureau chaldéen androcéphale et la sculpture à incrustations,* dans *Monuments Piot*, t. VII, pl. I, fig. 2, pp. 7-11.



N° 126.

V

FIGURES DE MÉTAL

FIGURES DE MÉTAL

Les Chaldéens ont su de bonne heure assouplir le métal, particulièrement le cuivre, et l'employer à la représentation des êtres animés. Nous sommes ici, pour la Chaldée, à une époque antérieure à l'âge du bronze. Les expériences décisives de M. Berthelot ont montré que, même au temps de Goudéa et de Dounghi, les figurines et, ce qui est plus grave encore, les instruments de cuivre ne contenaient aucun alliage d'étain, mais seulement une proportion à peine appréciable d'éléments hétérogènes, dus à l'imperfection des procédés métallurgiques.

Pour les figures de grande proportion, dont M. de Sarzec n'a trouvé, du reste, qu'un seul débris, on les façonnait en lames minces, battues au marteau. Celles de moyenne grandeur étaient coulées en creux dans des moules, et les figurines plus petites étaient fondues en plein, les unes et les autres, semble-t-il, à creux perdu : car les exemplaires du même type ne sont presque jamais de forme identique ni de dimensions exactement pareilles.

Il y a là de fait trois séries différentes, qu'il convient de séparer.

Je signalerai tout particulièrement à l'attention des savants la troisième série, formée par les petites figures pleines, que les Chaldéens enfouissaient autour de leurs édifices, comme symboles de fondation et de consécration. Les plus anciennes se retrouvent d'ordinaire piquées simplement dans les soubassements de briques crues les plus récentes, enfermées dans des logettes de briques cuites. De bonne heure, elles sont accompagnées de tablettes de pierre, qui développent ou reproduisent les inscriptions gravées sur le métal même. On possède ainsi une suite historique des plus incontestables, permettant d'étudier la succession des époques, le progrès de la technique et la marche de l'art dans la première civilisation chaldéenne.

Une série complémentaire comprend quelques petits bronzes, qui conservent certains caractères de l'ancienne école chaldéenne, sans qu'il soit facile de les classer à une époque déterminée; ils sont, de toute manière, sensiblement plus récents que les figurines de cuivre pur.

TRAVAIL AU MARTEAU

127. — CORNE DE GRANDEUR NATURELLE

L'unique fragment d'une figure en métal de grande proportion est une corne de taureau, dont la courbe à la fois puissante et fine suffit pour donner l'idée d'un excellent travail. La feuille de cuivre a été appliquée sur une forme en bois, aujourd'hui carbonisée, mais qui conserve toute l'élégance de son galbe. Sur cette forme, les bords du métal sont assemblés par une série de petits clous ou rivets, suivant une méthode analogue à celle des premiers ouvrages grecs appelés *sphyrélata*, antérieurs à l'invention de la soudure. Ce débris provient sans doute d'une grande tête votive, analogue au modèle plus petit, placé sous le numéro 165.

Fouilles de Tello ; trouvé dans le tell H, sans aucun autre vestige pouvant se rapporter au même objet.

Cuivre.

Hauteur . . . . $0^m,20$

Publié : *Découvertes*, pl. 45, fig. 1, p. 237.

FONTE EN PLEIN

128-130. — PETITS ANIMAUX PRIMITIFS

Très petites figures d'animaux couchés, qui paraissent appartenir au bétail domestique, bœufs, moutons, chevreaux; mais les boursouflures produites par l'oxydation en ont fait de véritables boules de vert-de-gris, et il est souvent difficile de préciser l'espèce. Ce sont les derniers objets de ce genre que M. de Sarzec ait rencontrés autour des édifices les plus anciens et dans les couches les plus profondes du sol. Ils ne se terminent pas encore, comme les autres, en forme de pointe; il faut y reconnaître sans doute des offrandes, des équivalents substitués aux victimes réelles.

Fouilles de Tello, région du tell K.

Cuivre.

Longueur. 0m,04

Voir *Découvertes*, p. 239.

131-141. — FIGURINES A COIFFURE STRIÉE

ÉPOQUE ANTÉRIEURE A OUR-NINA

Série de figurines de dimensions très inégales, mais de forme identique. Terminées en pointe de clou, pour



Nº 131.



Nº 142.

être plantées dans le sol, elles représentent invariablement un buste de femme, les mains jointes sur la poitrine, les cheveux tombant autour du cou en une perruque épaisse, ondulée de stries horizontales, suivant une mode que de très anciens fragments de bas-reliefs nous ont déjà permis de faire remonter avant le règne d'Our-Nina. Malgré l'accentuation du profil et l'angle brusque du nez, l'exécution ne manque pas d'une certaine finesse. Les yeux en boulettes aplaties, comme ceux des terres cuites primitives, prouvent que des maquettes d'argile ont servi de modèles pour fabriquer les moules à couler le métal. Ces petites images de la première époque, recueillies en grand nombre, mais sans tablettes qui les accompagnent, sans aucune trace d'inscriptions, avaient leur signification et leur vertu en elles-mêmes. Il y a là une combinaison de la figurine de femme avec le clou magique, dont la pointe enfoncée dans le sol devait être une menace pour les démons souterrains. M. de Sarzec a signalé deux véritables rassemblements de ces figures protectrices, piquées en cercles concentriques dans les fondations de l'édifice découvert par lui au-dessous de celui d'Our-Nina, les unes sous l'angle ouest, les autres sous le pavage de la chambre principale. D'autres, amalgamées par l'oxydation, conservaient la forme du vase qui les avait contenues. Parmi celles du Louvre, plusieurs se trouvent encore soudées deux à deux par l'effet du temps.

Fouilles de Tello, région du tell K.

Cuivre.

Hauteur.......... de 0m,07 à 0m,17

Spécimens publiés : *Découvertes*, pl. 1 *bis*, figures 3 à 7, p. 239; *Une villa royale chaldéenne*, p. 56, fig. 40; cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. V, p. 44. — Sur le cuivre de ces figurines, industriellement pur et sans traces d'étain, consulter Berthelot, *La chimie au moyen âge*, vol. I, pp. 391-393. — Au sujet du style, comparer le n° 5 de notre Catalogue.

142-144. — FIGURINES VOTIVES D'OUR-NINA

Les statuettes votives du roi Our-Nina sont aussi des bustes de femmes terminés en broche pour être plantés dans la brique crue. Elles se distinguent par leur chevelure qui tombe dans le dos, sillonnée verticalement par de vigoureux traits de pointe. Le nez aquilin est accentué comme dans les sculptures du même règne. La grande innovation est le rôle de *porteuses* qui est donné aux figurines de cuivre, par l'adjonction des tablettes de pierre, posées en équilibre sur leur tête. A cet effet, on employait un appareil spécial, sorte d'anneau plat dans lequel chaque figure était comme forcée; cet anneau, passé obliquement, se terminait par un appendice en queue d'oiseau, formant avec la tête de femme un triple point d'appui. L'époque est d'autant plus certaine que sur plusieurs exemplaires on parvient encore à lire le nom et le titre du roi, tandis que l'anneau porte le nom de son père et la mention de l'édifice appelé *Ab-Ghirsou* (sans doute la Construction même d'Our-Nina, autour de laquelle les petites figures étaient placées à des distances variables). Le Louvre possède trois spécimens de ce type, avec leurs épaisses tablettes

en calcaire gris, bombées en dessus, comme les briques primitives. Ces tablettes nomment le père et le grand-père du roi Our-Nina, sans leur attribuer aucun titre, puis elles donnent une liste, très variable, des constructions royales. Sur la pierre, on observe des taches de vert-de-gris, qui attestent le contact avec le support métallique.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur. 0m,15

Publié : *Découvertes*, pl. 2 *ter*, fig. 2, p. 240; *Villa chaldéenne*, fig. 20, 21, 22 et pp. 27-29; cf. *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, pp. 113-115. Pour le transport de la brique de fondation sur la tête, il faut comparer les nos 8, 145, 156, 161, 163, 164.

145. — FIGURINE VOTIVE D'ENTÉMÉNA

Les mêmes rites pour la fondation des édifices et pour la limitation de leurs enceintes sont observés par le grand-patési Entéména, arrière-petit-fils et quatrième successeur du roi Our-Nina. Seulement, l'appareil quelque peu enfantin de l'époque antérieure a été laissé de côté; on se contente de percer les belles tablettes d'albâtre, alors en usage, d'un trou profond, dans lequel la tête de la porteuse est engagée. L'exemplaire unique du Louvre reste ainsi étroitement soudé à sa tablette, dont l'inscription, comme toutes les autres semblables, est importante par les détails généalogiques qu'elle

contient. Pour le type de la figure de femme, on peut s'en faire une idée par un moulage exécuté sur l'un des exemplaires conservés au Musée de Constantinople. La chevelure féminine tombe dans le dos en ondulations plus soignées; le nez, proéminent, se distingue par un angle brisé très caractéristique. Noter surtout que le sens religieux de la représentation se manifeste par l'addition de deux cornes, bien visibles sur les tempes. Suivant une progression que nous avons déjà fait remarquer, la superstition chaldéenne est portée à voir dans ces figures protectrices des êtres mythologiques, déesses ou génies féminins. Les dimensions vont aussi en augmentant, et la longueur de la pointe accuse de plus en plus la fonction magique de ces bustes terminés en broche.

Fouilles de Tello. Les figures de ce type se rencontrent dans le tell K, particulièrement autour d'une plate-forme en briques ajoutée par Entéména.

Cuivre.

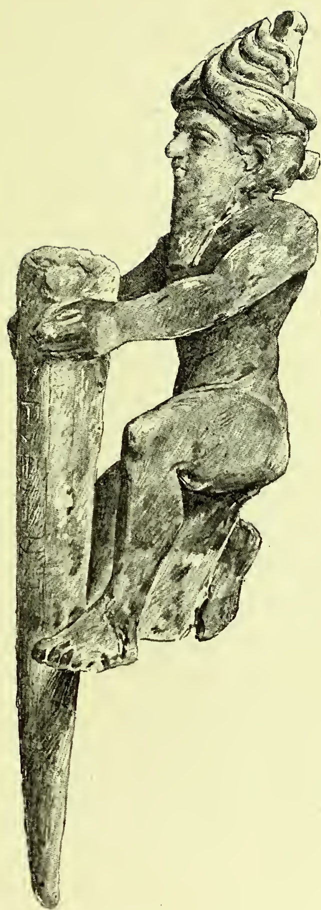
Hauteur. 0m,24

Publié : *Découvertes*, pl. 5 *bis*, fig. 1 *a*, *b*, *c*, p. 240; *Villa chaldéenne*, fig. 56, p. 86.

146. — LE DIEU AGENOUILLÉ

ÉPOQUE D'OUR-BAOU

Figurine votive, fondue en plein, appartenant à la catégorie de celles que M. de Sarzec a rencontrées en



Nº 146

relation avec les édifices de la belle époque chaldéenne. Celle-ci, plus grande que les suivantes et d'un art plus vigoureux, a été trouvée sous l'angle de la terrasse d'Our-Baou, et porte le nom de ce patési avec une invocation au dieu Nin-Ghirsou, à propos de la construction du temple Ê-Ninnou. Elle était enfermée dans un vase de terre cuite, percé au fond de trois trous, et accompagnée d'une grande et belle tablette en marbre blanc, qui reproduit en l'écourtant le texte gravé sur la statue du même patési. On voit apparaître pour la première fois un type qui deviendra commun par la suite, celui du *dieu agenouillé*, coiffé du bonnet à quatre paires de cornes, le torse nu jusqu'à la ceinture, un genou posé en terre et les mains tenant, comme pour l'enfoncer dans le sol, un gros pieu taillé en pointe, sorte de borne ou de pilotis. C'est toujours l'action magique de la pointe, opposée aux démons souterrains; mais peut-être s'y joint-il une idée de stabilité, de consolidation ou même de limite invariable, comme dans la conception du *Terminus* romain. On ne peut douter que l'engin protecteur ne soit ici manœuvré par un dieu, probablement par Nin-Ghirsou lui-même. La complexité du motif, la vérité de l'attitude, la beauté des formes, un peu trapues, mais d'un modelé puissant, accusent, en comparaison des figures d'Entéména, un progrès considérable, qui n'a pu être produit que par une période d'efforts successifs. La statue en pierre d'Our-Baou n'aurait jamais pu nous faire supposer un style rappelant à ce point les robustes figures gravées sur les cylindres de Sargani et de Naram-Sin. D'autre part, la comparaison avec les figurines semblables de

Goudéa va nous montrer une infériorité assez marquée pour l'époque suivante.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur. 0m,28

Publié : *Découvertes*, pl. 8 *bis*, fig. 1 ; cf. 2 et 3, p. 241.

147 155. — LE DIEU AGENOUILLÉ

ÉPOQUE DE GOUDÉA

Neuf autres figurines du même type, un peu plus petites que la précédente et portant l'inscription votive du patési Goudéa, en l'honneur, soit de Nin-Ghirsou, soit de l'un des deux fils de ce dieu, Dounsagana ou Galalim, pour la construction de leurs sanctuaires respectifs. Ces statuettes, comme les suivantes, étaient renfermées dans autant de logettes de briques en forme de cubes, avec un duplicata de l'inscription gravé sur une tablette de pierre noire ou blanche; une plaquette de talc demi-translucide supportait le tout, et, par surcroît de précaution, il semble que les figurines aient été enveloppées dans un linge, dont l'empreinte est restée parfois sur la croûte oxydée. Sorties de plusieurs moules, les statuettes de Goudéa sont d'un travail inégal, quelques-unes un peu lourdes de forme, autant que l'empâtement produit par l'oxydation permet d'en juger. Dans le nombre il s'en trouve cepen-

dant d'excellentes; une surtout, le n° 147, est remarquable par ses proportions élancées et par son profil accentué.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur variant de. . . . . $0^{m},20$ à $0^{m},21$

Publié : *Découvertes*, pl. 28, fig. 3, 4, p. 242; Analyse du métal : Berthelot, *Introduction à la chimie des anciens*, p. 226.

156-158. — LE PORTEUR DE CORBEILLE

ÉPOQUE DE GOUDÉA

Trois figurines d'un autre type représentent des hommes demi-nus, vêtus d'un simple pagne. Ils soutiennent des deux mains sur leurs têtes rasées des corbeilles pleines. On pourrait songer à des porteurs d'offrandes; mais M. de Sarzec y reconnaît l'attitude exacte des ouvriers orientaux, convoyant dans leurs *couffes* la terre de ses fouilles. Il serait donc préférable de voir dans ces petites figures comme des aides magiques, symbolisant la construction du temple. On pourrait même les considérer comme les représentants du patési en personne, accomplissant, dans cet humble attirail, à l'exemple du vieux roi Our-Nina (cf. n° 8), la très antique cérémonie du transport de l'argile et de la brique de fondation à l'aide de la corbeille sacrée; telles étaient, en effet, les instructions formelles de Nin-

Ghirsou, dans le fameux *Songe de Goudéa*. Nous avons des exemples de la perpétuité de ce rite chaldéen jusqu'à l'époque d'Assour-bani-habal, roi de Ninive, et de son frère *Samas-soum-oukin*, roi de Babylone; mais alors les rois conservaient leur costume d'apparat.

Quant à l'office de la pointe protectrice, il reste marqué par la base conique et instable qui termine chaque statuette. La meilleure de ces figures, celle dont le vêtement dessine la jambe (n° 158), porte la dédicace de Goudéa en l'honneur du dieu Nin-Ghirsou. Une autre avait près d'elle une tablette du même patési, avec consécration au dieu Galalim. Pour la troisième, toute indication manque; mais le style est identique.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur. 0m,24

Publié : *Découvertes*, pl. 28, fig. 2, p. 244. Le *Songe de Goudéa*, sur le *cylindre A* de ce patési, a été signalé d'abord par Zimmern; mais les détails sur le rite de la corbeille sont tirés de la traduction intégrale de Fr. Thureau Dangin, dans *Académie des Inscriptions*, 1901, p. 112 et suiv. A ce sujet, comparer les nos 8, 45, 142, 145, 161, 163, 164 de notre Catalogue et les curieuses planches de Lehmann, dans son *Samas-sum-ukin*.

159-160. — LE TAUREAU COUCHÉ

ÉPOQUE DE GOUDÉA

Parmi les figurines au nom de Goudéa, nous avons encore deux exemplaires d'un troisième type, représen-



N° 158.

tant un *taureau couché;* il a pour base une plinthe oblongue, qui sert de tête à un énorme clou. Le symbolisme des petits animaux votifs de l'école primitive, images de l'offrande et du sacrifice, reparaît ici et se combine avec la vertu talismanique de la pointe. La bête est bien posée, le mufle de face, les cornes en croissant; mais le travail est assez sommaire et négligé dans le rendu des formes. Le revers plat montre que les figures ont été coulées dans un moule à une seule pièce; elles semblent même être sorties du même creux. M. de Sarzec les a trouvées dans deux logettes parallèles, sur le tell N, vers le sud des ruines. Elles portent, ainsi que les tablettes de calcaire blanc qui les accompagnaient, la même dédicace en l'honneur de Ninni ou Istar (la Vénus chaldéo-assyrienne), pour la construction de l'Ê-Anna, le temple du Ciel (*Anou*), dont cette déesse était fille.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur.	0^{m},22
Largeur.	0^{m},10

Publié : *Découvertes*, pl. 28, fig. 5, p. 245.

161. — LA PORTEUSE DE CORBEILLE

ÉPOQUE DE DOUNGHI

Les figurines votives de Dounghi, roi de la ville d'Our, dont la suzeraineté sur la région de Sirpourla

se produit quelques générations après Goudéa, sont rares, relativement à celles du célèbre patési : trois ou quatre, contre plus d'une quinzaine. Elles se rencontrent dans des logettes voisines des siennes, et elles affichent par leurs dédicaces sa prétention au titre de constructeur des mêmes sanctuaires. Les types diffèrent peu des précédents. Voici une *porteuse de corbeille*, aux cheveux rasés, au buste nu, variante féminine des *porteurs* ci-dessus décrits et, de plus, dérivation directe des *porteuses* de l'époque archaïque. Figurine et tablette noire mentionnent le dieu Nin-Ghirsou et son temple Ê-Ninnou. Si les traits féminins, le nez droit, les yeux aux paupières profondes et aux sourcils arqués visent à la grâce, l'ensemble est pauvre et assez mal venu dans un moule à deux pièces. Base pointue, sans pieds.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur. 0m,24

Publié : *Découvertes,* pl. 28, fig. 1, pl. 246 ; Hommel, p. 335. Comparer ce que nous disons à propos des nos 156-158, 163, 164; voir surtout le no 164 pour l'explication du symbolisme.

162. — LE TAUREAU COUCHÉ

ÉPOQUE DE DOUNGHI

Les fondeurs du roi Dounghi, en reprenant la figure du *taureau couché*, avec un léger changement d'attitude, mais aussi dans une forme plus serrée et dans un



N° 162.

sentiment plus puissant de la nature, ont produit, au contraire, un véritable chef-d'œuvre. Ici la tête aux cornes courtes, avec sa robuste encolure et son fanon tendu, se dresse comme mugissante. Le taureau a été coulé très habilement d'un seul jet avec le long clou qui le termine, dans un moule à deux pièces. C'est un des meilleurs ouvrages de cette série de fontes chaldéennes. En martelant le métal oxydé, j'ai retrouvé l'inscription, gravée à cheval sur le dos de la bête.

Découvert sur le tell M, voisin de celui qui contenait les deux taureaux de Goudéa, le taureau de Dounghi était consacré comme eux à une divinité féminine, qui est ici la déesse Nina, pour la construction de son temple préféré.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur	0^{m},26
Longueur	0^{m},10

Publié : *Découvertes*, pl. 28, fig. 6, p. 247; Hommel, p. 335.

163. — AUTRE PORTEUSE DE CORBEILLE

Le type de cette sorte de canéphore que nous avons appelée la *porteuse de corbeille* se perpétue pendant de longs siècles. Le Louvre en possède un autre exemplaire au nom de Bour-Sin, du deuxième groupe royal d'Our. La figurine aurait accompagné une longue tablette en stéatite noire, qui porte le nom du roi, en

le faisant suivre de tous ses titres, avec consécration au dieu Nannar, autre forme du grand dieu lunaire En-zou, le Sin des Sémites. Le visage au nez un peu fort est modelé avec un sentiment plus réaliste que dans la statuette contemporaine de Dounghi (n° 161).

Objet venu par voie de Bagdad.

Cuivre, avec alliage de plomb.

Hauteur. 0m,22

Le mélange du plomb, en proportion très forte (18 pour 100), s'il ne trahit pas un surmoulage, semblerait une transition pour arriver au bronze; il n'y a aucune trace d'étain : analyse de de M. Berthelot, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, vol. CXXXIV, pp. 143, 144.

164. — LA PORTEUSE DE CORBEILLE

ÉPOQUE DES ROIS ÉLAMITES

Depuis longtemps, le Musée du Louvre possède la plus anciennement connue de ces porteuses; elle est d'une époque encore moins reculée que les précédentes statuettes. On y lit les noms royaux de Kourdour-Mapouk et de son fils Rim-Sin (le dernier nom lu aussi *Erivakou*); ces rois appartiennent à l'époque de la domination des Élamites en Chaldée. L'inscription, commençant par une invocation à Ninni, « dame des montagnes (*nin-harsag*) et fille de Sin », est gravée sur la robe ou plutôt sur le jupon, qui part seulement de la taille et qui se termine toujours en pointe



No 164.

instable, laissant à la partie inférieure de la figure la forme ellipsoïde d'un lingot. Le modelé de la partie supérieure reste assez sommaire, avec des proportions plus fortes et une forme générale plus robuste que dans les statuettes de Dounghi. C'est un curieux exemple de la persistance des usages et des types religieux dans l'art chaldéo-babylonien. Il existe, à ma connaissance, une réplique exacte de cette figure, sortie du même moule et portant les mêmes noms royaux, mais consacrée à une autre divinité.

Dans l'interprétation, assez difficile, du motif pris en lui-même et du symbolisme qui s'y rattache, on doit nécessairement tenir compte des *porteurs* précédemment décrits et surtout des *porteuses* dont les premiers exemples remontent à l'époque archaïque. La robe, terminée en pointe, sans apparence de pieds, rappelle encore le clou primitif; mais le torse nu, la chevelure complètement rasée, contrairement à l'usage des femmes chaldéennes, sont d'une esclave, d'une captive condamnée au dur travail des constructions sacrées. Toutefois, il faut réserver le cas où les femmes des rois et des patésis se seraient associées, sinon en réalité, du moins en image, par la substitution de ces humbles figurines, à la fondation des sanctuaires.

La statuette du Louvre, acquise en 1859, proviendrait d'un lieu nommé *Afadj*, non loin de Bagdad.

Cuivre.

Hauteur. . . . . $0^{m},26$

Publié : A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. I, n° 1;

pour l'inscription, voir Fr. Lenormant, *Choix de textes*, n° 70; Hommel, p. 358; Jensen, *Keilinschriftl. Bibliothek*, pp. 98-99. — Analyse du métal : Berthelot, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, vol. CXXXII, p. 1285. — La pointe inférieure des deux statuettes 163 et 164, brisée ou imparfaitement venue au moule, ne portait aucun trou d'ajustement; le forage, tout moderne, a été utilisé pour obtenir la poudre métallique nécessaire aux analyses.

FONTE EN CREUX

165. — TÊTE DE TAUREAU

Cette remarquable tête, de grandeur moyenne, au mufle court, aux longues cornes arquées en lyre, aux oreilles bien détachées, aux larges naseaux, découpés en dessous par une courbe accentuée, est une œuvre d'un art simple, très sobre de forme, mais déjà puissant. Les yeux, incrustés de nacre, avec prunelles de lapis, lui donnent une vie singulière. C'est un objet complet en soi, un masque d'animal, décoratif et surtout votif, comme l'antiquité en fournit de nombreux exemples; la partie prise pour le tout symbolise le sacrifice de la victime entière.

Noter que cette pièce, malgré son revers creux, n'accuse pas un travail de repoussé, ainsi que je l'ai cru d'abord. Les parois épaisses, avec les cornes qui restent



N° 165.

pleines, sont d'une fonte à creux perdu. Une seconde tête semblable, mais un peu plus petite, recueillie à côté, prouve bien que le même moule n'a pas servi deux fois, mais qu'on l'a brisé pour en dégager cette épreuve déjà compliquée. La fonte, ainsi mise en œuvre, n'est à vrai dire que du modelage, transporté dans le métal par un procédé mécanique. Par là, elle conserve facilement, en comparaison des ouvrages en pierre, une souplesse et une liberté qui pourraient tromper sur la haute antiquité du travail.

Le niveau où ces deux têtes furent trouvées, avec un vase en cuivre de forme archaïque et bizarre, est à peine supérieur à l'ancien sol du roi Our-Nina. Il est difficile en conséquence de les placer à une époque moins reculée que les derniers descendants de ce roi, comme Entéména, par exemple, dont les monuments montrent déjà le type de la génisse si bien observé sur le vif. Pour l'antiquité, comparer aussi plus haut (nº 112) le beau fragment archaïque de tête de génisse à l'œil incrusté de coquille et de bitume.

Fouilles de Tello; point exact de la découverte, à 16 mètres du petit côté sud-est de la Construction d'Our-Nina et à 0m,22 au-dessus de la base de cet édifice. — Don de S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid, 1896.

Cuivre.

Hauteur avec les cornes. 0m,19

Publié : *Découvertes*, pl. 5 *ter*, fig. 2 *a*, *b*, et p. 238, avec la correction de la page 247, note 1 ; cf. *Une villa royale chaldéenne*, fig. 23, p. 37, et *Revue d'Assyriologie*, vol. V, pl. II, p. 26. — De chaque côté, remarquer un trou de suspension ou d'attache.

166. — PIED DÉTACHÉ

Pied humain, fondu en creux, avec le bas de la jambe. Sans doute, ce pouvait être un pied votif; mais, dans ces proportions réduites, il est infiniment plus probable qu'il se rattachait à quelque grande statuette, par un procédé de soudure ou d'ajustage.

Fouilles de Tello.

Cuivre.

Hauteur	0^m,09
Longueur.	0^m,06

ÉPOQUE DU BRONZE

167. — DIEU DE STYLE ARCHAÏQUE

Petit dieu debout, le bras droit levé pour frapper, le gauche plié horizontalement, les deux mains perforées pour des armes ou des attributs. Noter la tiare conique aux deux cornes latérales, la figurine coulée sur un modèle dont les yeux étaient encore façonnés en boulettes, le nez formant avec le front une même courbe accentuée, la longue barbe en collier tombant carrément, enfin le jupon court rayé de languettes verti-

cales, comme dans la manière la plus ancienne de représenter l'étoffe à longues mèches. Ce sont autant de traits qui procèdent par tradition du premier archaïsme chaldéen. Les deux pieds sont soutenus par un seul jet de fonte.

Objet acquis, venu par Bagdad.

Aspect de bronze, patine brune.

Hauteur. . . . . 0^{m},08

168. — DIEU PORTANT UN BOUQUETIN

Dieu barbu, suffisamment caractérisé par la tiare chaldéenne à cornes étagées; il porte une longue robe de kaunakès, et, sur sa poitrine, on voit se dessiner un bouquetin qu'il était censé tenir de ses deux mains, aujourd'hui brisées. Sur les bas-reliefs assyriens, ce ne sont pas des adorants, comme on l'a pensé à tort, mais bien des dieux ou des génies d'ordre supérieur, souvent caractérisés par la tiare cornue, qui portent des animaux de ce genre. Malgré la tradition du costume chaldéen, la barbe couvrant seulement les deux joues suffirait à indiquer un travail babylonien plus récent.

Trouvé à Hillah, sur l'emplacement de Babylone, et donné au Louvre en 1851 par M. Fonfrède.

Bronze.

Hauteur . . . . 0^{m},13

Publié : A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. I, n° 2; l'auteur y voit un prêtre, contrairement aux faits établis dans nos *Origines orientales*, pp. 73-80. — Proportion très faible d'étain (1 1/4 pour 100), d'après M. Berthelot, *Académie des Sciences*, CXXXIV, p. 144.

169-172. — PETITES IDOLES FÉMININES

Quatre petites figures détachées, représentant une divinité du même style que la précédente, portant aussi la tiare chaldéenne et la robe à mèches floconneuses; mais le visage imberbe convient à une divinité féminine. Les deux mains sont relevées parallèlement devant la poitrine, sans que l'on puisse bien voir si c'est déjà le geste des déesses nourrices, tel que nous le trouverons dans les figurines de terre cuite d'une époque plus récente, ou plutôt le geste de l'intercession, que les cylindres prêtent souvent aux déesses en face des grands dieux. Travail chaldéo-babylonien.

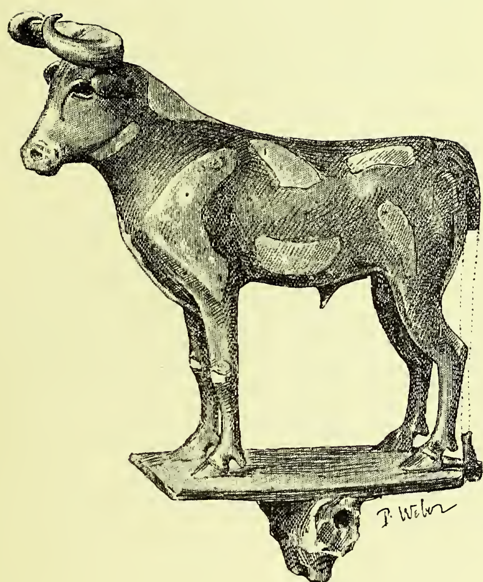
Ancienne collection.

Bronze.

Hauteur. . . . . de $0^{m},62$ à $0^{m},65$

173. — TAUREAU INCRUSTÉ D'ARGENT

Petit taureau de bronze, debout sur une plinthe étroite, qui conserve en dessous l'amorce d'une tige



N° 173.

exactement placée comme le clou des figurines de taureaux couchés, mais ayant pu servir aussi de tenon d'ajustement pour former un motif terminal. Le bronze, couvert d'une patine brune et luisante, porte des entailles de grandeur diverse, dans la plupart desquelles sont encore incrustées de minces lames d'argent, figurant sur les flancs, sur les épaules et sur la croupe de l'animal, les larges taches communes à certaines variétés de l'espèce. Si les yeux, si le front, qui porte une petite entaille triangulaire, ont perdu leurs incrustations, les cornes arquées, le mufle, le fanon pendant sur la poitrine sont encore finement plaqués d'argent, et le balai de la queue, en partie brisée, garde aussi des traces d'argenture. Vu l'immense durée de l'ancien art oriental et ses nombreuses renaissances, il est difficile de dater avec certitude ce charmant objet; mais il n'a rien de la dureté assyrienne, et il reproduit dans une forme élégante tous les caractères du style chaldéo-babylonien. C'est un exemple remarquable d'incrustation sur métal, complétant ce que nous avons dit de ce genre de technique appliqué aux statuettes de pierre.

Acquis avec un lot d'antiquités réunies à Mossoul, mais provenant de diverses parties de la Mésopotamie.

Bronze, incrusté d'argent.

Hauteur. 0m,13
Longueur. 0m,12

Publié : dans *Monuments Piot*, t. VII, pl. I, fig. 1; cf. *Strena Helbigiana*, p. 135. Au sujet de l'incrustation cf. plus haut le

chapitre IV. — Il était difficile d'entamer un objet aussi délicat pour analyser le métal; mais la tige de support a donné du bronze, contenant 12 pour 100 d'étain et 4 pour 100 de fer : Berthelot, *Académie des Sciences*, CXXXIV, p. 144.

VI

FIGURINES DE TERRE CUITE

FIGURINES DE TERRE CUITE

Dans le *Catalogue des figurines antiques de terre cuite au Musée du Louvre*, j'ai déjà consacré un chapitre à part à la description détaillée des figurines chaldéo-babyloniennes. Il est impossible de ne pas leur faire aussi une place dans le présent Catalogue, le modelage de l'argile étant le point de départ et l'école de la sculpture sur pierre ou sur métal. Cela est d'autant plus nécessaire que, lors de la première description, les découvertes de Tello venaient seulement de commencer, et nous ne possédions encore ces petites images qu'en nombre très restreint. Le nouveau chapitre ne fera donc pas double emploi avec le Catalogue spécial des terres cuites, et l'on y trouvera la description de quelques types nouveaux, dont plusieurs nous sont venus par des acquisitions.

Quant aux caractères généraux de cette classe de petits monuments chaldéens, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici nos précédentes observations. Les procédés de fabrication sont encore très simples ; la terre est estampée en plein, dans un moule à une seule pièce, avec le revers dressé à la main, par-

fois très inégalement. Souvent l'épaisseur du moule a produit une bordure que l'ouvrier n'a pas pris le temps de faire disparaître et sur laquelle le contour s'enlève à plat, comme sur un fond de bas-relief. En revanche, l'argile fine et serrée est d'une qualité exceptionnelle : sa teinte, ordinairement pâle, d'un jaune clair ou d'un gris mastic, n'empêche pas que la terre ne soit très cuite et souvent d'une telle dureté qu'elle se laisse rayer difficilement, même par une pointe de métal. Les bases sont presque toujours instables ; on voit que les figurines n'étaient pas faites pour se tenir debout. Les voyageurs en ont recueilli un certain nombre sur l'emplacement des nécropoles chaldéennes ; mais celles de Tello proviennent des fouilles de la ville et du palais, ce qui prouve un usage votif plus général.

Ce sont là, du moins à peu d'exceptions près, les caractères sous lesquels se présentent les terres cuites qui relèvent de l'ancienne fabrique chaldéenne ; celles qui ne rentrent pas dans cette définition appartiennent pour la plupart à une époque moins reculée.

TRAVAIL PRIMITIF

174. — PLAQUETTE RUDIMENTAIRE

Rien ne saurait être plus primitif d'aspect qu'une petite tablette oblongue, figurant vaguement un torse de femme nue. Les deux angles supérieurs sont à peine étirés en moignons. Trois rangs de hachures dessinent un collier; un point central marque le nombril; enfin le sexe est indiqué au-dessous par un triangle que surmonte un travail de pointillé.

Fouilles de Tello.

Terre brune.

Hauteur. . . . . $0^m,05$

Cf. *Découvertes*, p. 249.

175-176. — MAQUETTES PLATES

Plusieurs très petites maquettes plates, dont les yeux sont formés par des boulettes aplaties, nous font toucher aux lointaines origines de la fabrique ou tout au moins en perpétuent les procédés enfantins.

L'une d'elles a le corps simplement élargi en base de triangle.

Fouilles de Tello.

Terre jaunâtre.

Hauteur.................. $0^m,045$

Publié : *Découvertes*, pl. 39, fig. 1, p. 249; cf. *Catalogue des figurines*, p. 29, n° 26.

177. — AUTRE MAQUETTE PRIMITIVE

Une autre maquette, un peu moins élémentaire, mais toujours pétrie à la main, est encapuchonnée d'une sorte de coiffe, qui pourrait être simplement sa chevelure. Elle tient un objet si indistinct que l'on hésite entre un enfant et un instrument de musique. On remarque sur l'argile quelques traits égratignés avec une pointe fine, comme serait celle d'une aiguille.

Fouilles de Tello.

Terre jaunâtre.

Hauteur du fragment........ $0^m,04$

Publié : *Découvertes*, pl. 39, fig. 2, p. 249; cf. *Catalogue des figurines*, p. 29, n° 27.

178. — FRAGMENT DE FIGURINE PLATE

Le même travail de pointe fine indique les franges du long vêtement ou châle chaldéen sur le corps d'une

figurine découpée, aplatie en galette, tenant aussi un objet difficile à déterminer (sceptre? masse d'armes?). La tête manque.

Fouilles de Tello.

Même terre.

Hauteur . . . . $0^m,08$

Cf. *Découvertes*, p. 249.

179. — AUTRE FRAGMENT ANALOGUE

On a encore en ce genre la partie inférieure d'une rude figurine plate, représentant une femme couverte du vêtement frangé, ce qui n'empêche pas que le sexe ne soit accentué sous l'étoffe même, par un tracé à la pointe.

Fouilles de Tello.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur . . . . $0^m,05$

Cf. *Découvertes*, p. 249.

180. — MAQUETTE DE RONDE BOSSE

Une grossière maquette en ronde bosse figure un dieu coiffé de la tiare à deux cornes; les yeux sont toujours faits de deux boulettes aplaties.

Fouilles de Tello.

Terre jaunâtre.

Hauteur. 0m,10

Cf. *Découvertes*, p. 250.

181-182. — PREMIERS ESSAIS D'ESTAMPAGE

Comme premiers spécimens des terres cuites estampées à plat, nous avons deux petites têtes brisées d'un type très archaïque. La première, imberbe et probablement féminine, reproduit exactement la chevelure striée et les traits des figurines de cuivre antérieures à Our-Nina.

Le second fragment montre, également de face, la tête d'une figure virile, dont les cheveux tombent sur les épaules en deux masses arrondies et dont la barbe est disposée en collier, suivant une mode que l'on retrouve sur la Stèle des Vautours, à l'époque du roi Êannadou, mais qui remontait certainement plus haut. Ce débris et le précédent nous servent de transition pour arriver à la période de l'art développé, où la même technique devient dominante et multiplie, par l'usage facile et rapide du moule à une seule pièce, les petites images de terre cuite dans une forme plus étudiée.

Fouilles de Tello.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur. 0m,04

Cf. *Découvertes*, p. 250.

STYLE CHALDÉEN DÉVELOPPÉ

183. — DIEU CHALDÉEN

Aucune terre cuite ne répond mieux à l'époque de Goudéa qu'une figurine en bas-relief sur fond débordant, représentant de face un dieu à longue barbe carrée, coiffé du bonnet à quatre paires de cornes, le torse nu jusqu'à la taille, la main appuyée sur un bâton ou sur une arme passée dans la ceinture. C'est exactement le type des statuettes de métal consacrées au dieu Nin-Ghirsou et à ses deux fils, sauf que la tiare symbolique est ici complétée par des oreilles de taureau et que les cheveux tombent sur la poitrine en deux longues torsades, enroulées à leur extrémité, suivant une mode luxueuse qui remonte à une haute époque. La partie inférieure est brisée.

Fouilles de Tello.

Terre jaunâtre.

Hauteur. 0m,07

Publié : *Découvertes*, pl. 39, fig. 3, p. 250; cf. *Catalogue des figurines*, p. 29, n° 28. Figurine presque semblable aux oreilles de taureau, tenant un étendard : Hilprecht, *Babylonian Expedition*, vol. IX, pl. III, fig. 26. Pour la coiffure à torsades, comparer plus bas, nos 184, 190, et précédemment nos 120, 125, 126.

184. — VARIANTE DU MÊME TYPE

La similitude du sujet nous oblige à décrire ensuite une autre figurine pleine à revers plat, d'un relief beaucoup plus accentué que le n° 183. Elle représente le même dieu aux oreilles de taureau, à la barbe carrée, aux deux longues torsades qui tombent de la chevelure; mais l'image est surchargée de symboles dont la complication trahit une époque assez avancée. Le bonnet à cornes des divinités chaldéennes a fait place à la tiare entourée d'un turban. Le corps porte une longue robe, que deux ou trois larges bandelettes espacées serraient autour des jambes; on n'en compte plus que deux, le bas de la figure étant brisé. Dans la première de ces ceintures se trouvent engagés par leur extrémité inférieure trois attributs, qui forment sur la poitrine un motif symétrique. C'est d'abord, tenu par la main droite du dieu, un sceptre à trois branches, terminées par autant de têtes de lions; cet objet, souvent figuré sur les cylindres, est accosté de deux sceptres courbes, sortes de crosses, qui finissent aussi en têtes d'animaux. Des tiges végétales, avec de gros fruits comme des grenades ou des têtes de pavots, composent toute la décoration de l'autre zone. Ces divisions devaient donner à la tunique, quand elle était complète, l'aspect d'une gaine à compartiments, analogue à celle qui caractérise les figures de la Diane d'Éphèse et celles du Baal syrien d'Héliopolis. Le symbolisme de la haute époque



N° 183.



N° 185.

chaldéenne ne connaît pas ces arrangements par trop compassés.

Acquisition récente; Mésopotamie.

Terre rosâtre.

Hauteur.	0m,15
Largeur.	0m,065

185. — LE HÉROS ISDOUBAR

Nous revenons au faible relief et au style accentué de l'ancienne fabrique chaldéenne avec un remarquable fragment, très fin et très ferme d'empreinte; il nous donne la tête de face et le torse nu du héros Isdoubar, tenant le vase d'où jaillit le double flot. La partie inférieure manque.

Fouilles de Tello.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur.	0m,05

Cf. *Découvertes*, p. 251.

186. — PORTEUR DE CHEVREAU

On représentait aussi dans les mêmes conditions, estampés de face sur fond plat, de simples adorants. Deux fragments permettent de reconstituer presque

entièrement la figure caractéristique d'un personnage barbu, à turban, vêtu du châle à franges des statues de Goudéa, avec cette différence que l'un des angles du vêtement couvre également l'épaule droite. Les mains tiennent un chevreau, symbole de l'offrande.

Fouilles de Tello.

Terre jaune ou verdâtre.

Hauteur probable de la figurine. . 0m,14

Cf. *Découvertes*, p. 251.

187. — AUTRE FIGURINE VIRILE

La partie supérieure d'une figurine à très longue barbe, se détachant aussi sur un fond et vêtue d'une riche étoffe de kaunakès, tient de la main gauche un sceptre ou une masse d'armes. L'épreuve, peu distincte, paraît avoir été couverte d'un vernis blanchâtre.

Fouilles de Tello.

Terre grise.

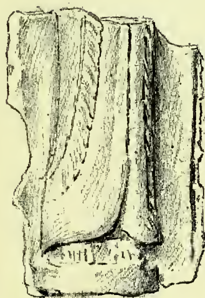
Hauteur du fragment 0m,07

Cf. *Découvertes*, p. 251.

188. — PETITE FIGURE D'HOMME

A côté des terres cuites qui appartiennent spécialement à la fabrique de Sirpourla, le Louvre possède





Nº 186.

d'ancienne date une série de petites figures qui représentent le style courant de la fabrique chaldéo-babylonienne. Telle est une figurine d'homme debout, en robe longue, la barbe taillée carrément, les deux mains jointes sur la poitrine. Le costume est traité aussi simplement que possible.

Cet objet et le suivant, entrés au Louvre longtemps avant les découvertes de M. de Sarzec, peuvent avoir fait partie de l'ancienne collection P. Delaporte et provenir de Hillah. Les voyageurs en ont rencontré d'analogues sur différents points de la Chaldée.

Terre cuite grise.

Hauteur. 0m,12

Publié : Léon Heuzey, *Figurines antiques*, pl. 2, fig. 1; *Origines orientales*, p. 3, fig. 1 et dans *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XXXIX, 1880, pl. I, fig. 1; cf. *Catalogue des figurines*, p. 27, nº 17. A la même fabrique appartiennent les nos 189, 194, 195, 199 et même le remarquable type féminin des nos 205 et 206.

189. — BUSTE DU MÊME STYLE

Partie supérieure d'une autre figurine semblable à la précédente, sauf que les deux mains superposées s'appuyaient sur un bâton.

Ancienne collection.

Terre cuite grise.

Hauteur du fragment. 0m,05

190. — TAUREAU A TÊTE HUMAINE

Après la série des figurines d'hommes, je placerai ici deux petits fragments d'une figure moulée en ronde bosse, qui nous fait entrevoir le type chaldéen du taureau à face humaine. On y observe, comme sur le n° 187, des traces de vernis, mais d'une couleur bleuâtre bien reconnaissable. De la tête il ne reste que les yeux, très grands, la barbe tombant carrément à la manière chaldéenne, l'indication sur le cou d'une crinière aux mèches tortillées, et, des deux côtés de la face, les deux longues torsades que nous avons déjà remarquées dans la figurine n° 183, comme appartenant aux modes de coiffure de la belle époque en Chaldée. Le second fragment ne donne que l'une des pattes antérieures de l'animal couché. L'idée que nous nous étions faite de la figurine entière s'est trouvée pleinement confirmée par l'acquisition toute récente de la statuette de pierre n° 120, qui représente de tous points le même type et nous le montre au complet, comme une remarquable création de la sculpture chaldéenne. La similitude est si absolue que, malgré la différence de la matière, les deux petits monuments procèdent assurément d'un modèle unique.

Fouilles de Tello.

Terre grise vernissée.

Hauteur des deux fragments.. $0^{m},05$ et $0^{m},04$

Publié : *Découvertes*, pl. 39, fig. 7 *a*, *b*, p. 251 ; cf. dans *Monuments Piot*, vol. VI, p. 115, notre article *Le taureau chaldéen à face humaine*, et les autres références citées à propos du n° 120.

191. — FEMME VÊTUE

Dans la série des types féminins, nous revenons aux figurines plates, estampées sur fond débordant, avec une petite figure de femme debout, portant le long vêtement de kaunakès. Le visage aux yeux allongés a de la grâce et rappelle le type des statuettes féminines en cuivre, à l'époque du roi Dounghi.

Fouilles de Tello.

Terre d'un jaune pâle.

Hauteur. 0m,11

Publié : *Découvertes,* pl. 39, fig. 4, p. 252 ; cf. *Catalogue des figurines*, p. 29, n° 29.

192. — FEMME VÊTUE AGENOUILLÉE

Un corps de femme, toujours modelé à plat et portant le même vêtement strié, présente au contraire un contour découpé, avec une pose agenouillée; deux tenons de terre cuite, formant chevalet en arrière, servaient à la tenir d'aplomb. La tête manque.

Fouilles de Tello.

Même terre.

Hauteur. . . . . 0^{m},08

Publié : *Découvertes*, p. 252.

193. — FEMME DE PROFIL, EN BAS-RELIEF

La haute époque chaldéenne a produit aussi de véritables bas-reliefs de terre cuite, composés de plusieurs figures d'assez grande proportion. M. de Sarzec en a découvert un remarquable fragment; c'est une figure de femme debout, les deux mains levées, dans l'attitude de la supplication, comme on le voit sur les cylindres, dans les scènes d'offrande, où la femme est représentée à la suite de son mari. La chevelure ondulée, couronnée d'un étroit bandeau d'étoffe, tombe derrière les épaules en masse épaisse; j'y retrouve exactement le style de la statuette n° 89. La saillie du relief est vigoureuse, tandis que le modelé reste à l'état d'ébauche. On sent une main rapide et sûre, qui arrive à la vérité simplement, fortement, sans affectation d'élégance. Le travail sommaire de l'argile ne fait que mieux ressortir le beau caractère de la haute époque chaldéenne.

Fouilles de Tello.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur. . . . . 0^{m},12

Cf. *Découvertes*, p. 252.



Nº 193.



Nº 208.



Nº 213.

194-195. — AUTRE TYPE DE FEMME VÊTUE

A une autre fabrique, dont les ouvrages, très simples, se rencontrent couramment sur différents points de la contrée, se rapporte la partie supérieure d'une petite figure de femme, les cheveux tombants, vêtue d'une tunique serrée qui dessine ses formes quelque peu replètes. Les mains sont croisées sur le devant du corps, exactement comme dans la petite figure virile n° 188, avec laquelle celle-ci forme une série à part. Les jambes manquent. Nous possédons deux exemplaires du même type appartenant à l'ancienne collection et ne provenant pas des fouilles de Tello.

Terre cuite brunâtre.

Hauteur des fragments . 0^{m},02 et 0^{m},05

Cf. *Catalogue des figurines*, p. 27, n°s 19 et 20.

196-197. — PORTEUSES DE VASES

Motif symbolique et traditionnel, qui se retrouve assez fréquemment parmi les figurines de femmes, sous la forme d'une petite statuette de ronde bosse, vêtue d'une robe garnie de plusieurs rangs de franges et tenant devant elle, par le goulot et par le fond, un vase

à panse arrondie, comme prélude de la libation et de l'offrande. Le Musée du Louvre en possédait déjà un exemplaire complet, posant les pieds sur une base ornée d'espèces de denticules; on savait que cette figurine était de provenance babylonienne, mais sans aucune autre indication plus précise, lorsque M. de Sarzec recueillit lui-même un fragment du même type.

Fouilles de Tello.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur de la figurine entière.. . $0^{m},115$

Publié : Léon Heuzey, *Figurines antiques*, pl. 2, fig. 2 ; *Origines orientales*, p. 4, fig. 2 ; cf. *Catalogue des figurines*, p. 28, n°s 23 et 24; *Découvertes*, p. 253.

198. — DÉESSE VÊTUE TENANT DEUX VASES

Le caractère mythologique de la représentation se montre nettement dans une variante où la porteuse, vêtue de la robe striée, comme les n°s 191 et 192, a de plus sur la tête une haute coiffure tourrelée et tient un flacon de chaque main. Le contour se détache à plat sur un fond orné de six fleurettes octopétales; ce détail et aussi la coiffure feraient penser à une époque beaucoup plus avancée; cependant la technique et le style restent conformes à la tradition de l'antiquité chaldéenne.

Fouilles de Tello.

Terre jaune.

Hauteur. . . . . $0^{m},07$

Publié : *Découvertes*, pl. 39, fig. 6, p. 253; cf. *Catalogue des figurines*, p. 28, n° 25.

199. — NOURRICE ACCROUPIE

Une figure de femme de la même fabrique et du même style que les n°s 188, 194 et 195, offre un sujet différent. Elle est accroupie et tient sur son bras gauche un enfant qui lui presse le sein. Sa chevelure, rejetée en deux masses derrière les oreilles, est marquée de lignes quadrillées; on voit passer sur l'épaule droite l'angle d'une étoffe frangée, comme le châle chaldéen.

Ancienne collection; même indication de provenance que pour les numéros précités.

Terre brunâtre.

Hauteur. . . . . 0^{m},075

Cf. *Catalogue des figurines*, p. 28, n° 22.

200-201. — DÉESSE NOURRICE

On attribue généralement une origine orientale au geste éhonté de certaines figures, le plus souvent nues, qui se tiennent la poitrine comme pour en faire jaillir le lait. Ces déesses nourrices, ainsi que l'on a cru pouvoir les dénommer, sont loin d'être aussi communes dans la haute antiquité chaldéenne que dans d'autres

pays asiatiques, tels que la Susiane, la Phénicie, Chypre, l'Asie Mineure et aussi la Grèce primitive. En voici un exemple qui a été ramassé par M. de Sarzec sur la surface du sol, non pas, il est vrai, à Tello, mais dans son passage à Ouarka, l'antique cité chaldéenne d'Érech. Détail intéressant, le Louvre en possédait déjà un premier exemplaire venu aussi de Mésopotamie, mais sans que le lieu d'origine fût plus exactement désigné. C'est une petite figurine plate, d'autant plus curieuse dans son attitude immodeste qu'elle est complètement vêtue. Elle porte une longue robe, fermée au cou par un nœud et terminée par une bordure finement frangée, qui reparaît autour des hanches ainsi que dans certains ajustements assyriens. Il faut remarquer surtout sa haute tiare striée à la mode persique, décorée d'un cercle avec point central, genre de coiffure qui semble bien en faire une divinité. Un autre point en relief, indiquant peut-être un joyau, est attaché sur le front par un mince cordon; deux boucles de cheveux tombent en spirales sur les épaules. Quoique ces deux figures soient exécutées avec un soin minutieux, le travail en est médiocre; elles paraissent appartenir à une époque assez avancée de l'art oriental.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur. 0m,12

Publié : *Figurines antiques*, pl. 2, fig. 7; reproduit dans *Origines orientales*, p. 10, fig. 6, et dans *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XXXIX, 1880, pl. I, fig. 4; cf. *Catalogue des figurines*, p. 35, nos 71 et 72; *Découvertes*, p. 253. Pour l'étude du sujet, comparer les figurines nues décrites plus loin sous les nos 213, 214.

202-204. — JOUEUSE DE TYMPANON (?)

Plusieurs figurines estampées représentent une femme serrant contre sa poitrine nue un disque plat, qu'elle paraît frapper de sa main droite, sans doute une sorte de petit tympanon. La chevelure, divisée en deux et coupée sur le front, semble recouverte d'une coiffe. Des anneaux en nombre triple pendent aux oreilles; triple est aussi le collier, dont le dernier rang porte, passée dans sa torsade, une pierre ellipsoïde. Le visage accentué fait penser aux femmes arabes. Quelques exemplaires sont d'une exécution médiocre, comme s'ils sortaient d'un moule fatigué; d'autres, au contraire, sont d'une remarquable vivacité, et rien n'empêche de les faire remonter à l'époque chaldéenne. Nous avons probablement ici l'image d'une hiérodule, musicienne et danseuse, attachée à quelque temple. L'absence de tout débris de la partie inférieure nous laisse ignorer si la nudité était complète; mais cela est très vraisemblable, et nous y trouvons une transition pour passer au groupe des figures de femmes nues.

Fouilles de Tello.

Terre d'un gris verdâtre.

Hauteur jusqu'à la taille. . . . . . $0^{m},06$

Publié : *Découvertes*, pl. 39, fig. 5, p. 254; cf. *Catalogue des figurines*, p. 36, nos 73 et 74.

205-206. — FEMME NUE A L'ENFANT

Il est certain que le type de la femme nue a été traité par l'art chaldéo-babylonien avec beaucoup de naturel et de grâce, et cela antérieurement à toute influence grecque. J'ai décrit ailleurs en détail le chef-d'œuvre de la série : une petite figure presque de ronde bosse, représentant une jeune femme qui allaite debout son enfant. Les répliques semblent en avoir été assez répandues dans toute la région, que ce fût en réalité l'image d'une déesse nourrice ou un simple motif symbolique. En l'examinant de près, dans sa nudité charmante, on est forcé d'y reconnaître un type purement asiatique, un peu rond et plein, mais relevé par des accents d'une grande finesse. Des deux exemplaires que possède le Louvre, celui qui donne le plus vivement cette impression provient de la collection P. Delaporte ; il aurait été trouvé sur les ruines mêmes de Babylone, dans un tombeau gréco-babylonien, où il figurait sans doute comme relique traditionnelle. Il est très curieux que M. de Sarzec, dans ses fouilles de Tello, en ait rencontré un autre exemplaire, exactement du même modèle, quoique beaucoup moins fin de moulage.

Trouvé à Hillah et à Tello.

Terre cuite blanchâtre.

Hauteur. . . . . $0^{m},14$

Publié : *Figurines antiques*, pl. 2, fig. 3; reproduit dans *Ori-*

gines orientales, p. 5, fig. 3 et dans *Revue archéologique*, nouv. sér., vol. XXXIX, 1880, pl. I, fig. 2; cf. *Catalogue des figurines*, p. 30, nos 30 et 31; *Découvertes*, p. 254. Type analogue dans Loftus, *Travels in Chaldæa*, p. 214.

207. — FEMME NUE TENANT DEUX VASES

Plaquette rectangulaire, sur laquelle est estampée de face, dans un encadrement de filets, une très petite figure de femme nue aux formes élargies. Les deux mains, ramenées vers la poitrine, tiennent chacune symétriquement un flacon ou alabastre, exactement comme la déesse vêtue, n° 198. C'est, à Tello, le seul spécimen, d'ailleurs très atténué, d'un type exubérant, qui a été poussé jusqu'à une indécence grotesque ou même hideuse, notamment par les fabriques susienne et chypriote. Ici cette sorte de Vénus asiatique semble encore appartenir de tout point à l'ancienne plastique orientale.

Fouilles de Tello.

Terre jaune pâle.

Hauteur 0m,045

Cf. *Découvertes*, p. 255.

208. — FEMME NUE AUX MAINS CROISÉES

C'est surtout à la basse époque gréco-babylonienne que les petites poupées en forme de femmes nues se

multiplient en Chaldée; elles tendent vers le type de la Vénus classique, dont elles subissent de plus en plus l'influence. Il faut distinguer toutefois, comme formant une série intermédiaire et de transition, celles qui conservent l'ancienne attitude chaldéenne des mains croisées sur le devant du corps, comme la petite figure de déesse nue dont la première apparition sur les cylindres est relativement assez ancienne. Ce geste traditionnel n'a rien de commun avec celui des mains portées à la poitrine, et il importe d'éviter sur ce point la confusion dans laquelle sont tombés beaucoup d'archéologues. Le Louvre a récemment acquis dans ce genre une figurine presque complète dont la chevelure épaisse procède encore des modes asiatiques. Il est difficile de décider si les grands anneaux qui couvrent les oreilles sont formés par les cheveux ou par d'énormes pièces d'orfèvrerie analogues à celles de la fameuse « dame d'Elché ». On observera que les formes nues gardent aussi l'immodestie de l'ancien réalisme oriental : la région moyenne du corps porte, très accentué, le triangle qui était déjà dans la haute antiquité chaldéenne et qui restera chez les Orientaux l'idéogramme du sexe féminin.

Objet venu de Mésopotamie, sans indication sur le lieu de la découverte.

Terre jaunâtre.

Hauteur. . . . . $0^{m},12$

Pour la déesse nue des cylindres, voir surtout l'exemple purement chaldéen que j'ai publié : *Origines orientales*, p. 11, et les observations qui l'accompagnent; cf. *Catalogue des figurines*, pp. 36-39. La question a été reprise, avec des vues plus générales, par M. Salomon Reinach, *Chronique d'Orient*, t. II, append. 2.

209-212. — FRAGMENTS DU MÊME TYPE

Les fouilles de Tello ont produit un certain nombre de figurines nues de ce type aux mains croisées; mais elles sont décapitées ou réduites en fragments. Le réalisme oriental y persiste, en s'atténuant de plus en plus. Quelquefois, par un progrès sur l'ancienne plastique locale, le corps est modelé même au revers.

Fouilles de M. de Sarzec.

Terre cuite jaunâtre.

Hauteur. . . . variant de $0^{m},11$ à $0^{m},13$

213. — FEMME NUE LES MAINS A LA POITRINE

Ce geste, que nous avons déjà signalé dans une figurine vêtue et portant la tiare des divinités, se retrouve aussi dans plusieurs petites figures de femmes nues dont le style est resté tout à fait asiatique. Citons d'abord une terre cuite dont le type, rude et disgracieux, a quelque chose de barbare. Les proportions sont efflanquées, les épaules droites avec la taille très mince; la ligne des yeux s'abaisse aux angles externes. A cette laideur s'ajoute une nudité d'un réalisme choquant. L'extrême dureté et la couleur verdâtre de l'argile annoncent une fabrique babylonienne.

Ancienne collection ; provenance inconnue.

Terre cuite verdâtre.

Hauteur. 0m,15

Cf. *Catalogue des figurines*, p. 35, n° 70.

214. — VARIANTE DU TYPE PRÉCÉDENT

Plaquette rectangulaire, sur laquelle est estampée de face une figure de femme nue se tenant des deux mains la poitrine. La représentation élégante et voluptueuse de la nudité féminine est atténuée par des réserves que l'influence exercée par le type de la Vénus grecque peut seule expliquer. Cependant, le visage aux traits souriants et fins conserve une rondeur tout asiatique. L'arrangement de la chevelure, dont les deux masses relevées derrière la tête s'élargissent en éventail, sort quelque peu de la réalité et confirme le caractère symbolique qu'il est difficile de ne pas attribuer à cette composition. La figure est brisée à partir des genoux.

Pièce ayant fait partie d'une petite collection d'antiquités de la Mésopotamie, formée à Mossoul.

Terre cuite rougeâtre.

Hauteur. 0m,09
Largeur. 0m,06

VII

GRAVURE

SUR PIERRE ET SUR MÉTAL

GRAVURE

SUR PIERRE ET SUR MÉTAL

Le dessin au trait est la forme première de l'art, la plus simple à la fois et la plus abstraite, simple par ses procédés d'exécution qui viennent naturellement sous la main, abstraite par la nécessité de supprimer les épaisseurs et de réduire des corps solides à de purs contours. Cette projection, en elle-même assez compliquée, l'homme arrive très vite à la réaliser tant bien que mal, par une opération instinctive de son œil et de son esprit. Les instruments dont il se sert tout d'abord étant de pointes dures, il en résulte que la gravure se confond à l'origine avec le dessin; elle n'est de fait qu'une manière de dessin plus accentuée.

Ce genre de gravure a été cultivé par les Chaldéens, non seulement en vue de décorer certains objets, mais aussi pour lui-même et comme un art indépendant. Les fouilles pratiquées par la Mission américaine sur l'emplacement de l'antique Nippour ont fait découvrir plusieurs tablettes de pierre, où des scènes d'adoration et de présentation à différentes divinités sont gravées au

simple trait, avec une fermeté et une ampleur de contours qui appartiennent à l'époque du beau style[1]. A Tello, les fouilles les plus récentes ont donné aussi à M. de Sarzec la satisfaction de découvrir une plaque de pierre portant les restes d'une composition gravée à la pointe, d'un style beaucoup plus ancien que les tablettes de Nippour. Cet art a peut-être fourni à celui du bas-relief ses premières esquisses.

Deux autres matières ont offert surtout aux graveurs de Sirpourla un champ favorable à leurs incisions. C'est le métal, puis une substance moins résistante, que l'on prendrait pour des plaquettes d'ivoire ; mais un examen plus attentif y fait reconnaître des sections enlevées à de gros coquillages. Bien que la coquille ait dû se prêter la première aux essais de la pointe, nous étudierons tout d'abord les ouvrages sur pierre et sur métal, qui sont de plus grande valeur et dont quelques-uns portent des inscriptions permettant de les dater approximativement.

Pour la gravure chaldéenne, nous procéderons comme pour la sculpture, en détachant de leurs séries les objets qui offrent des spécimens hors ligne de cet art.

1. Hilprecht, *Babylonian Expedition*, vol. I, part. 2, pl. XVI, fig. 37 et 38.

GRAVURE SUR PIERRE

215. — SCÈNE D'OFFRANDE

Fragment d'une plaque de pierre sur laquelle était gravée au trait une scène d'offrande d'un dessin très archaïque, remontant, selon toute vraisemblance, aux origines de l'art, à l'époque qui a précédé le règne d'Our-Nina.

Ce qui le prouve, à côté de la naïveté du travail, c'est la façon primitive de représenter le costume. Les languettes destinées à simuler les longues mèches du kaunakès, au lieu d'être superposées dans toute la hauteur de l'étoffe, ne sont découpées que sur le bord inférieur, pour indiquer l'aspect dentelé de cette partie. Or nous retrouvons la même forme abrégée et toute schématique sur plusieurs bas-reliefs de la première période et sur une plaquette de coquille non moins antique.

Pour en revenir au sujet, il ne nous montre plus que trois adorants, tous les trois vêtus de cete étoffe laineuse. Du premier, il ne reste que les jambes et le bas du manteau. Le deuxième n'a perdu que la partie antérieure du visage et l'on y reconnaît un personnage

sacerdotal au crâne rasé. Il porte sur ses deux bras un fort chevreau, dont la tête manque aussi, mais dont les oreilles pendantes et la longue toison, indiquée par une série de traits, se rapportent à une espèce particulière, déjà caractérisée de la même façon par les anciens cylindres à représentations pastorales ; l'analogie est très grande avec les « chèvres du Thibet ». L'attention doit s'attacher surtout à la troisième figure, qui est presque complètement conservée. Elle tient simplement sur sa poitrine ses mains jointes, et plutôt superposées que croisées. On voit toute la difficulté que le graveur a eue à les figurer, beaucoup moins heureux en ceci que dans le dessin très net des pattes du chevreau. Le visage imberbe a bien le profil de cette première époque; mais ce qui caractérise surtout le personnage, c'est sa chevelure abondante, tombant par derrière jusqu'à la base du cou, puis relevée au chignon par une bandelette qui entoure la tête. Comme nous l'avons établi, cette coiffure recherchée indique un roi ou une personne de sang royal; c'était en son nom que l'offrande devait être faite.

Trouvé par M. de Sarzec dans le *Tell des Tablettes*.

Calcaire blanc.

Hauteur du fragment.	$0^m,17$
Largeur.	$0^m,25$

Autres exemples de la façon primitive de figurer le kaunakès : n°s 5 et 224; cf. *Villa chaldéenne*, fig. 34 et 37 B. Pour la chevelure royale, voir principalement l'image d'Éannadou sur la Stèle des Vautours, avec les observations de la page 110; cf. le Naram-Sin du Musée de Constantinople, figuré dans *Recueil de travaux*, XV, pp. 62-66.

216. — COUVERCLE GRAVÉ

Partie d'un petit couvercle de vase avec décoration au trait. — Fouilles de Tello.

Stéatite vert sombre.

Largeur. 0m,04

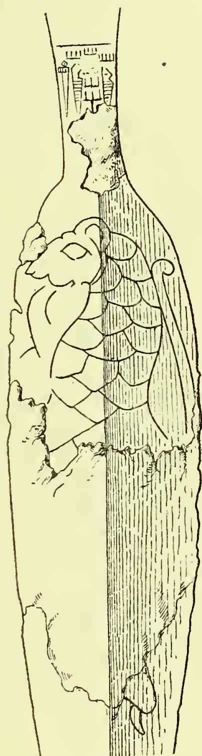
GRAVURE SUR MÉTAL

217. — LA LANCE COLOSSALE

Grande lame de cuivre, qui devait former, lorsqu'elle était munie de sa hampe, une lance colossale, arme légendaire de quelque guerrier surhumain, comme le héros Isdoubar ou le dieu Nin-Ghirsou. Le métal, battu en forme de feuille lancéolée à double pente, se rétrécit à la base en une sorte de pyramide aplatie, d'où part une longue soie ou tige plate, percée de quatre trous superposés. L'emmanchement ne se faisait donc pas à l'extérieur, par le moyen d'une douille creuse, mais intérieurement par une ouverture pratiquée dans la hampe; l'adhérence des deux parties était consolidée par quatre rivets. C'est le système primitif dont la lance royale d'Êannadou, sur la Stèle des Vautours, présente un exemple concordant.

Dans le cadre étroit et allongé de cette lame, une grande figure de lion a été gravée d'un trait profond, mais encore hésitant par endroits. Le contour est des plus archaïques. La tête, dessinée de profil, a du caractère, bien que le maxillaire inférieur soit faiblement indiqué. Le dos cambré à l'excès, la queue qui se relève avec un enroulement au bout, sont d'un tracé conventionnel et comme héraldique. Dans la crinière, on voit un premier essai de la façon toute chaldéenne de figurer les touffes de poils par des courbes alternantes; mais la disposition de ces imbrications est si enfantine qu'elles ressemblent plutôt à de grandes écailles de poisson. Le dessin des pattes surtout est indécis; il a embarrassé le graveur. A partir des cuisses, l'oxydation ayant rongé et même troué le cuivre, on n'aperçoit plus au delà qu'un bout de griffe avec un ongle énorme. Peu de figures chaldéennes ont un aspect plus rudimentaire. Il faut tenir compte toutefois des difficultés particulières que la gravure a rencontrées à l'origine, en s'attaquant à une matière comme le métal.

Sur la base triangulaire de l'arme, au-dessus de la tête du lion, cinq ou six caractères seulement donnaient le nom, par malheur oblitéré en partie, de « Lougal..., roi de Kish ». On sait que ce pays de Kish était un petit royaume chaldéen, ayant exercé de très bonne heure une suzeraineté intermittente sur la région de Sirpourla. Tel est bien, en effet, le type d'écriture très allongé que nous avons déjà relevé sur la masse d'armes colossale du plus ancien de ces rois, le roi Mésilim, antérieur même à Our-Nina. Les deux armes votives, de dimensions exceptionnelles, la lance et la masse d'armes



N° 217.

de Kish, méritent sous tous les rapports de se faire pendant, comme deux monuments irrécusables de la première histoire, consacrés l'un et l'autre dans les sanctuaires de Sirpourla.

L'inscription ne se prolongeait certainement pas sur la face opposée. En était-il de même pour la gravure? Sans doute, une figure comme celle d'Isdoubar, placée au revers, motiverait l'attitude du lion dressé; mais l'oxydation qui a rongé toute cette partie ne permet aucune conjecture. La direction de la figure et celle de l'inscription invitent à considérer la lance comme placée la pointe en bas, ce qui paraît anormal. Je sais que les bas-reliefs assyriens nous montrent une sorte d'arme de siège en forme de lance colossale, qui servait à déchausser les fondations des forteresses et se manœuvrait de haut en bas. Cependant, une dernière hypothèse, celle d'un lion étendu, d'un lion mort, s'accorderait peut-être mieux avec ce que l'on voit de la position des pattes et avec le maniement horizontal de la lance ordinaire.

Fouilles de Tello; trouvé non loin de la Construction d'Our-Nina, un peu au-dessus du niveau inférieur de ce très antique édifice. Don de S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid.

Cuivre pur.

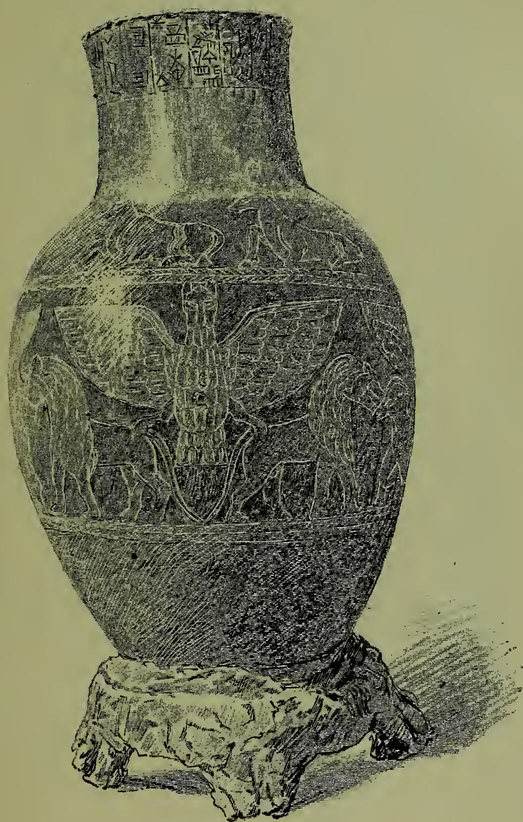
Longueur totale	$0^{m},80$
Grande largeur.	$0^{m},135$

Publié : *Découvertes*, pl. 5 *ter*, fig. 1 *a*, *b*, *c*, p. 259; *Revue d'Assyriologie*, vol. III, p. 53, et IV, p. 111. Pour l'analyse du métal par M. Berthelot, voir *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, vol. CXXIV, 1897, p. 328, n° 7.

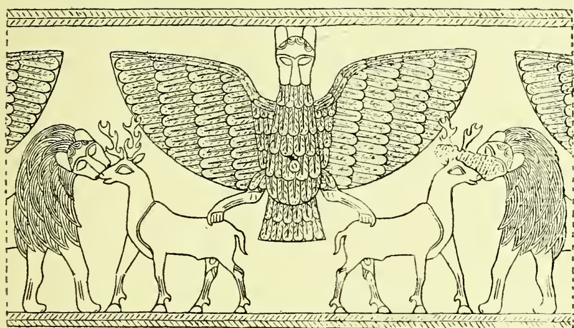
218. — LE VASE D'ARGENT D'ENTÉMÉNA

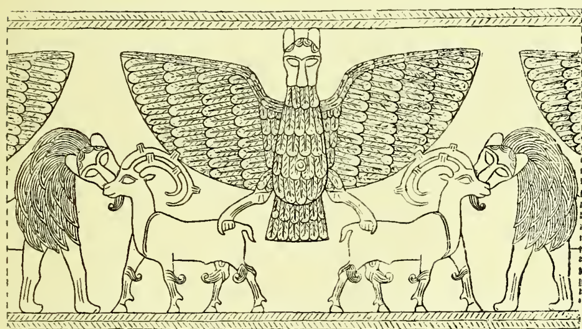
Dans la même catégorie d'objets incisés doit être placé le célèbre vase d'argent, l'exemple le plus complet et le plus remarquable de la décoration à la pointe sur un monument chaldéen. La forme est celle d'une jarre ou d'une potiche sans anses, dont le col droit se relie insensiblement à une panse ovoïde d'un beau galbe. Le tout a été *restreint* au marteau et battu d'une seule pièce, sauf à l'intérieur de l'orifice, où la feuille métallique, doublée par exception, porte des traces de soudure au cuivre. Le fond aplati a été monté dès l'origine sur un support d'un métal différent; on l'a entouré d'un cercle de cuivre porté par quatre griffes de lion, qui répondent exactement aux axes de la décoration gravée sur la panse.

Juste au-dessus de chaque pied, se développe de face un des quatre grands oiseaux fantastiques, aux ailes éployées, dont la répétition fait la symétrie de la zone décorative régnant autour de la partie moyenne du vase. Ce sont des aigles à tête de lion qui étendent leurs serres sur deux animaux marchant en sens inverse et qui les *lient*, comme on dit en terme de fauconnerie, de leurs ongles refermés. Il y a d'abord deux lions, formant avec l'aigle le motif héraldique le plus ordinaire de Sirpourla, ensuite deux cerfs, puis de nouveau deux lions, enfin deux bouquetins. Chaque lion, tour-



N° 218





N° 218
(Détails de la gravure).

nant la tête de face, mord au mufle le bouquetin ou le cerf du groupe voisin. L'artiste a produit ainsi une chaîne perpétuelle, parfaitement appropriée à la décoration d'une forme circulaire.

La composition est comprise entre deux filets, ornés de traits en arêtes de poisson. Au-dessus du filet supérieur, près de la naissance du col, se développe une seconde zone d'animaux, dont le système est différent : celle-là se compose de sept génisses couchées, tournées dans le même sens et toutes, par le même mouvement, relevant une de leurs pattes antérieures, comme pour se remettre debout. C'est un motif observé sur le vif, qui paraît avoir été fort goûté à cette époque; nous l'avons déjà trouvé en relief sur le *petit bloc sculpté*, où se rencontre aussi le groupe symbolique de l'aigle léontocéphale et des lions. On verra plus loin que la coïncidence s'explique par un synchronisme.

Il y a là toute une ordonnance voulue et raisonnée, où le besoin de la symétrie et le goût de l'alternance accusent, dès l'origine, le génie décoratif de l'Orient. Cependant l'exécution de cet ensemble si bien concerté est loin de présenter une égalité parfaite, ni la même réussite dans toutes les parties. La faute en est à l'inexpérience d'un art qui se crée et qui n'est pas encore maître de tous ses moyens. En particulier, dans le type fantastique de l'aigle léontocéphale et dans l'attitude conventionnelle des lions, certaines témérités enfantines sont payées par d'inévitables faiblesses. Ce n'est pas impunément que la vieille école chaldéenne, seule parmi les écoles archaïques, a l'audace de s'attaquer du premier coup aux figures de face ou qu'elle cherche à

exprimer la vie par l'exubérance des détails minutieux et systématiques.

Au contraire, les autres animaux, étudiés sur nature et dans leurs poses coutumières, sont déjà frappants de vérité. La génisse couchée, le cerf à la ramure superbe, le bouquetin avec les grands arcs de ses cornes recourbées offrent autant de types arrêtés par un contour sobre et vigoureux, trop vigoureux même pour les deux dernières espèces, ce qui est une exagération de l'ancien réalisme.

Dans la figure du bouquetin, restée un des motifs favoris de l'art oriental, il faut noter aussi quelques traits d'archaïsme qui lui donnent un aspect décoratif très original, par exemple les enroulements de la barbe et des grandes touffes de poils marquant les jointures, la disposition des cornes en deux volutes concentriques pour les montrer toutes les deux à la fois, enfin les saillies carrées qui en exagèrent les nodosités naturelles. Les formes essentielles de chaque espèce n'en restent pas moins dominantes, si bien que, pour arriver à la plénitude du caractère, les artistes asiatiques des plus belles époques n'auront presque pas à dévier de ces premières esquisses.

Cet idéal de force, cette énergie un peu lourde, mais expressive, se retrouve jusque dans la technique de la gravure. On est surpris de la grosseur du trait, exécuté d'une main sûre, mais qui appuie uniformément, armée d'instruments analogues au *traçoir* et à l'*échoppe* de nos graveurs. Même à l'intérieur du contour, dans l'indication encore rare des musculatures et dans le détail des crinières ou des plumages, la morsure de l'outil ne

s'atténue pas en proportion. Le graveur a cherché une exécution corsée et d'une seule tenue, qui ressortît sur le fond miroitant du métal.

Tout se réunit pour caractériser le vase d'argent, avec les incisions qui le décorent, comme un ouvrage archaïque, antérieur à l'époque de Sargon l'Ancien et des rois d'Agadé. La même indication est donnée par la dédicace, composée de quinze cases d'écriture, en caractères de transition, et gravée autour du col.

Nous apprenons que cette riche offrande a été présentée au dieu Nin-Ghirsou, dans son temple Ê-Ninnou, par Entéména, le quatrième successeur du roi Our-Nina, et sous le sacerdoce d'un grand prêtre nommé *Dou-dou*. Ce nom sacerdotal, qui se retrouve sur le *petit bloc sculpté*, plus haut décrit (nº 12), prouve que les deux objets sont contemporains.

Fouilles de Tello; trouvé entre l'édifice d'Our-Nina et la substruction connue sous le nom de Massif d'Entéména. C'est seulement en 1893, à Constantinople, que je constatai sur le vase d'argent la présence d'une décoration de figures gravées au trait et que j'obtins de pouvoir procéder moi-même au travail nécessaire pour les faire reparaître; puis, sur la demande de M. Paul Cambon, ambassadeur de France, ce précieux monument a été concédé au Musée du Louvre, par S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid.

Argent, sur pied de cuivre.

Hauteur totale.	0^{m},35
Hauteur sans le pied	0^{m},28
Grand diamètre..	0^{m},18

Publié : *Découvertes*, pl. 43 et 43 *bis*, p. 261; Léon Heuzey, *Le vase d'argent d'Entéména*, dans *Monuments Piot*, vol. II, pl. I, p. 5; de Sarzec et Heuzey, *Villa chaldéenne*, fig. 55, p. 81; cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1893, p. 169. Pour l'analyse du métal par M. Berthelot, voir *Annales de Chimie*, 7e série, vol. IV, p. 555 (1895). — Lecture améliorée de l'inscription par Fr. Thureau Dangin, dans *Revue d'Assyriologie*, vol. IV, p. 35. — A la suite de la figure d'ensemble, due à notre dessinateur P. Weber, nous avons donné deux motifs détachés, d'après l'excellent calque exécuté directement sur l'original par le graveur J. Deturck.

VIII

GRAVURE SUR COQUILLE

GRAVURE SUR COQUILLE

Quelques débris de grandes coquilles nacrées de l'océan Indien, portant gravés des motifs assyriens ou égypto-phéniciens d'une époque assez avancée, se sont rencontrés sur différents points du monde antique[1], en Chaldée, en Assyrie, en Égypte, en Grèce, en Étrurie. Les derniers spécimens, découverts dans les fouilles de Delphes, ont montré que l'on utilisait volontiers la forme naturelle de ces coquilles pour leur donner l'aspect tout babylonien de l'oiseau éployé à tête de femme, ce qui marque l'origine de la technique.

A Tello, les dessins sur coquille appartiennent à l'art chaldéen et commencent avec lui; mais les plus anciens sont gravés sur coquille mate. Dans la *columelle* ou pivot central de certaines espèces univalves, particulièrement des genres *trito* et *melo*, on levait des plaques de dimensions restreintes; quant aux parties courbes, elles donnaient des pièces un peu plus déve-

1. Layard, *Discoveries*, p. 562. On trouvera tous les exemples cités dans une communication de M. Perdrizet sur le fragment de Delphes (*Bulletin de Correspondance hellénique*, vol. XX, 1896, p. 604, pl. XXXI à XXXIII).

loppées, s'adaptant d'elles-mêmes à des formes convexes. Les morceaux sont taillés et coupés tout exprès pour servir à l'incrustation ou pour entrer dans des ensembles décoratifs. En juxtaposant plusieurs pièces courbes pareilles entre elles, on arrivait même, comme nous le verrons, à former des vases de petite dimension, des gobelets d'un profil élégant, décorés de fines gravures. Presque toujours le dessin est accentué par un relief à peine sensible.

Il y a beaucoup d'analogie avec l'emploi de l'ivoire; l'effet devait être à peu près le même. La coquille tenait lieu de cette matière précieuse, qui ne paraît pas avoir été connue en Chaldée à la haute époque; du moins M. de Sarzec n'en a-t-il rencontré aucun débris. C'est là un fait industriel d'une certaine importance, surtout pour la question des rapports avec l'Égypte et avec la civilisation égyptienne.

L'emploi de la coquille conduisit un peu plus tard les ouvriers chaldéens à se servir de la nacre, matière plus riche et plus chatoyante, mais plus revêche à la gravure, parce que la surface cassante et lamelleuse s'éclate sous l'effort de la pointe. Pour les mêmes raisons, elle se prête mieux à être travaillée en pièces absolument planes. Nous la trouvons taillée le plus souvent en lames allongées, dont la forme, qui va se rétrécissant par le bas, rappelle les feuilles de nos éventails. Ces lames gravées devaient garnir des manches de couteaux ou de poignards; on en remarque exactement de cette forme à la ceinture des personnages assyriens[1].

1. Layard, *Monument of Nineveh*, pl. 51, fig. 1

Sur cette matière, le dessin, tout en continuant à reproduire les mêmes motifs traditionnels, perd de plus en plus de sa vivacité et de son accent ; il finit par se réduire à un tracé rapide et tout linéaire, exécuté parfois avec beaucoup de négligence. L'apparition de la nacre, dont la vogue est devenue si grande en Orient, marque donc pour la gravure chaldéenne sur coquille une période de décadence et de luxe purement industriel. Seulement, cette décadence, toute locale et probablement assez ancienne, ne sort pas du cycle des représentations réelles ou fantastiques qui sont propres à l'art chaldéen.

ÉPOQUE DE LA COQUILLE MATE

219. — COQUILLAGE A INSCRIPTION

Plaçons, à titre de document, au début de la série, un coquillage en forme de vis (genre *trito*), sur lequel est soigneusement gravée l'inscription suivante : « Our-Ninghirsou, — patési — de Sirpourla, — a consacré (cet objet). » On sait que ce prince était le fils et le successeur de Goudéa. Le coquillage offert par lui est un petit spécimen d'une espèce qui produit des individus de proportions beaucoup plus grandes. L'offrande ne pouvait avoir de prix que comme échantillon, en manière de prémices, de la matière employée pour les ouvrages dont nous parlons.

Fouilles de Tello.

Hauteur . . . . $0^m,06$

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 9, p. 266.

220. — ANIMAUX FANTASTIQUES

Petit fragment d'une pièce convexe, mince comme une coque d'œuf et finement gravée. Le dessin, très

archaïque, représente l'aigle à tête de lion qui s'est abattu sur le dos du taureau barbu à face humaine et cherche à le dévorer. Ce motif, un des plus étranges de la vieille imagerie chaldéenne, se retrouve identiquement sur plusieurs cylindres primitifs, qui sont exécutés dans le même style anguleux et heurté.

Fouilles de Tello.

Coquille mate.

Hauteur . . . . $0^{m},07$

Publié : *Découvertes,* pl. 46, fig. 4, p. 266. Pour le sujet, voir Menant, *Cylindres de la Chaldée*, p. 64, fig. 30; Léon Heuzey, *Le taureau chaldéen à tête humaine,* dans *Monuments Piot*, vol. V, fig. 4; cf. *ibidem*, vol. I, p. 18, fig. A, B.

221. — LION ET TAUREAU

Pièce convexe, coupée en forme de triangle tronqué, la partie étroite tournée en bas. Dans un fourré de hautes tiges fleuries, un lion étreint un taureau, qu'il mord au-dessus des épaules. La crinière luxuriante, la tête tournée de face, le dessin général vigoureux, mais inégal et systématique dans le détail, reproduisent exactement le style des lions sculptés sur la masse d'armes de Mésilim, ce qui fait remonter ce travail à l'époque très reculée de la suzeraineté des rois de Kish, antérieurs même à Our-Nina. Sur le côté droit de la scène, en arrière du lion, on voit dépasser sur le bord du triangle deux armes de forme singulière; au-dessus

s'avance une longue pointe, munie à sa base d'une traverse formant garde ou arrêt, comme dans une épée ou dans certains épieux de chasse; plus bas paraît une main tenant le bâton coudé et annelé, qui semble avoir été à la fois une arme et un sceptre des anciens rois du pays, par exemple dans la figure d'Êannadou. On ne comprend pas bien la force que pouvait avoir un pareil engin, surtout dans une chasse aux lions; il indique cependant que, sur une pièce contiguë, se trouvait un personnage royal. Si l'on juxtapose, en effet, plusieurs pièces de la même forme, on obtient une surface courbe autour de laquelle la scène complète devait se développer. Soutenu à l'intérieur par une doublure de métal ou simplement de bitume durci, l'assemblage formait un gobelet analogue à ceux qui sont parfois représentés dans la main des figures de cette époque. Le trou d'ajustement, percé entre les jambes du taureau, confirme cette supposition. Nous sommes par là mis sur la trace d'une technique ingénieuse, que l'on ne soupçonnait pas, et qui, par des moyens très simples, produisait de précieux ouvrages. La figure ci-jointe montre le résultat que j'ai obtenu en réunissant six moulages de la pièce courbe ici décrite.

Fouilles de Tello; trouvé, avec la plupart des pièces suivantes, autour du puits du roi Êannadou.

Coquille mate.

Hauteur		$0^{m},07$
Largeur. .	diminuant de $0^{m},05$ à	$0^{m},03$

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 266; pour la restitution, voir *Villa chaldéenne*, fig. 51, p. 71.



N° 221
(Restitution du gobelet

222. — BOUC SAUVAGE

Autre plaque de la même forme que le n° 221, mais plus petite et portant une décoration d'un style plus avancé. La gravure représente une sorte de bouc sauvage, qui se dresse, en retournant la tête, parmi de grandes plantes à boutons de fleurs. Les cornes, comme celles du bouquetin du Vase d'argent, se recourbent en deux volutes concentriques; seulement elles n'ont pas les nodosités caractéristiques de l'espèce. On remarque aussi, aux jointures des jambes, les touffes de longs poils, signes de force, qui se retrouvent dans le taureau à tête humaine décrit au n° 220. Tout le dessin, plus libre que dans les animaux de l'époque d'Entéména, est d'une vérité parfaite, ce qui ne veut pas dire que la date ne soit encore assez reculée. Le fond ne porte ici aucun trou d'ajustement; cependant, l'usage ne devait pas être différent de celui qui vient d'être indiqué. Je m'en suis assuré aussi par une reconstitution matérielle, obtenue avec des pièces moulées.

Mêmes fouilles.

Coquille mate.

Hauteur	$0^m,06$
Largeur. . diminuant de $0^m,035$ à	$0^m,015$

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 5, p. 267. Le petit gobelet, ainsi reconstitué, n'a que 8 centimètres d'ouverture; le diamètre du précédent, également à l'ouverture, devait être de 10 centimètres.

223. — ROSACE DÉCORATIVE

Fragment de rondelle, portant gravée une rosace à huit pétales aigus, exactement du même type que les fleurs figurées dans la représentation du lion et du taureau. Les triangles épointés que nous venons de décrire devaient, par leur assemblage, laisser au milieu d'eux un espace circulaire. Je crois que la rosace était destinée à remplir ce vide et à décorer le fond des gobelets ainsi formés.

Mêmes fouilles.

Coquille mate.

Diamètre. . . . . $0^{m},025$

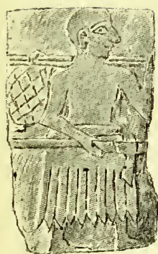
Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 7, p. 267.

224. — PETITE FIGURE VIRILE

Voici maintenant une plaquette rectangulaire et absolument plane, qui pouvait servir à orner des meubles, des coffrets. Elle nous montre une petite figure d'homme à tête rasée, rappelant un des personnages sculptés sur les bas-reliefs d'Our-Nina, celui que nous avons nommé le *Porteur de provisions*, parce qu'il tient sur son épaule deux bâtons d'où pend un filet plein. Ici, il porte de plus, dans l'autre main, la hachette ou



N° 222.



N° 224.



N° 227.

herminette chaldéenne à long manche et à tranchant horizontal. Il devait faire aussi partie d'un défilé de figures, gravées sur d'autres plaquettes. Les proportions très courtes, le jupon de *kaunakès* festonné seulement d'une bordure de languettes, comme on le voit sur plusieurs monuments archaïques, dont un fragment de stèle certainement plus ancien que l'époque d'Our-Nina, accusent une antiquité très haute.

Mêmes fouilles.

Coquille mate.

Hauteur	0^m,045
Largeur	0^m,025

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 2, p. 268; *Villa chaldéenne*, fig. 50, p. 70, cf. fig. 34, p. 52. Pour cette forme primitive du vêtement, voir aussi plus haut, n°s 5 et 215. — L'autre exemple du porteur de provisions se trouve sur un bas-relief d'Our-Nina, resté au Musée de Constantinople (*Découvertes*, pl. 2 *ter*, fig. 1, p. 172; dessin à part dans *Villa chaldéenne*, fig. 9).

225. — PETITE TÊTE DÉTACHÉE

Nous arrivons à un autre procédé qui consistait à découper les figures en silhouette, évidemment pour les incruster sur des fonds de matière différente, par un véritable travail de marqueterie. Telle est d'abord une petite tête d'homme de profil, au crâne rasé, reproduisant le type archaïque bien connu par la Stèle des Vautours. La section nette du cou semble indiquer que la figure entière se composait de plusieurs morceaux rap-

portés. Cette pièce est de plus légèrement modelée en bas-relief.

Fouilles de Tello.

Coquille mate.

Hauteur 0m,03

Voir *Découvertes*, p. 268.

226. — FRAGMENT DE FIGURE VIRILE

Torse brisé d'une figure d'homme, nu jusqu'à la ceinture. Toujours les proportions courtes, le dessin conventionnel, l'attitude consacrée de la première époque; mais le travail se distingue par une exécution très habile, surtout dans la gravure des longues mèches ondulées du kaunakès. Ici la figure était non seulement découpée, mais encore ajourée dans l'espace vide entre le corps et les bras repliés, ce qui marque un perfectionnement dans le procédé de l'incrustation. La surface où l'on observe aussi un léger sentiment de relief, a été polie avec soin, et elle a pris une patine de vieil ivoire.

Fouilles de Tello, autour du puits d'Êannadou.

Coquille mate.

Hauteur 0m,05

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 1, p. 268.

227. — CHEVREAU BONDISSANT

Petite pièce plate, finement gravée, découpée en grande partie, sauf les pattes du chevreau, entre lesquelles on a conservé un peu de fond. C'est tout simplement une œuvre exquise de vérité et d'observation. Le dessin de la tête, au front gonflé par les cornes naissantes, *cui frons turgida cornibus primis*, comme dit Horace, indique avec une justesse charmante le degré de développement du jeune animal. L'attitude bondissante, si vive et si gracieuse dans cette espèce, est saisie sur nature.

Mêmes fouilles.

Coquille mate.

Hauteur	$0^m,05$
Largeur.	$0^m,025$

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 8, p. 269.

228. — PETITE TÊTE DE LION

Il est impossible de séparer de la série un autre petit chef-d'œuvre, une minime tête de lion, qui n'est pas gravée, mais sculptée en ronde bosse, avec les yeux incrustés. Le blanc de l'œil a été rapporté en coquille, comme la tête elle-même; les prunelles sont figurées

par deux points bleus de lapis. Le résultat est surprenant. Ainsi, le plein relief s'associait à la gravure pour former par endroits des ornements en saillie, et la polychromie des matériaux y ajoutait encore des effets imprévus. On juge par là de tout le parti qu'un art curieux et raffiné avait su tirer de la simple coquille. Quels ravissants ouvrages laissent entrevoir de pareils débris !

Mêmes fouilles.

Coquille mate.

Largeur. 0m,024

Publié : *Découvertes*, pl. 46, fig. 6, p. 269.

229-231. — FRAGMENTS DIVERS

Mentionnons encore les objets suivants :

1° Une très petite tête de lion en ronde bosse, d'un travail plus négligé que la précédente et dont les yeux incrustés ont disparu;

2° Un bras découpé en relief;

3° Une plaquette en partie brisée sur laquelle on voit en bas-relief la partie inférieure de deux taureaux dressés, d'une exécution vigoureuse;

4° La moitié antérieure d'un petit serpent à crête, travail sommaire de découpure en relief.

Fouilles de Tello.

ÉPOQUE DE LA NACRE

232. — LE HÉROS ISDOUBAR

Lame oblongue, plus étroite par le bas, occupée tout entière (c'est l'exception) par une seule figure. Isdoubar tient de chaque main une de ces grandes hampes à boucle latérale dont il nous a été impossible jusqu'ici de préciser la nature et la destination. D'un travail sommaire et négligé, ce motif nous achemine vers les représentations presque indistinctes des cachets de l'époque parthe, où l'on a peine à reconnaître, entre les deux mêmes symboles, le héros transformé en une sorte de Satyre, sans doute par confusion avec son compagnon aux jambes de taureau, Êabani. Le sujet n'en est que plus curieux pour l'histoire de la mythologie orientale. Partie inférieure brisée.

Fouilles de Tello.

Nacre.

Hauteur du fragment.	$0^{m},058$
Largeur. . diminuant de $0^{m},03$ à	$0^{m},025$

Publié : *Découvertes*, p. 271, fig. A. Au sujet de la hampe bouclée, comparer le n° 125. Pour l'adaptation de ces lamelles à des manches de poignards, voir plus haut, p. 384.

233. — MONSTRES CHALDÉENS ET MYTHE D'ISDOUBAR

Lame semblable à la précédente, mais avec deux sujets superposés. En haut, taureau qui se dresse à demi, portant sur sa croupe l'aigle à tête de lion, qui le déchire *unguibus et rostro*, motif très antique, déjà décrit sous le n° 220, mais avec cette différence que le taureau n'est point ici à tête humaine. En bas, Isdoubar grossièrement figuré, coiffé d'une sorte de béret, le milieu du corps enveloppé dans le châle à franges, soulève par la patte un grand félin renversé, peut-être un tigre ou une panthère, si l'on tient compte des petits traits dont le corps est moucheté. La bande qui sépare les deux sujets est décorée d'une simple ligne brisée, formant une suite de triangles alternants. Un des angles inférieurs écorné.

Fouilles de Tello.

Nacre.

Hauteur	. . . .	0m,06
Largeur. . .	diminuant de 0m,03 à	0m,02

Publié : *Découvertes*, p. 271, fig. B.

234. — AIGLE LÉONTOCÉPHALE ET MONSTRE AILÉ

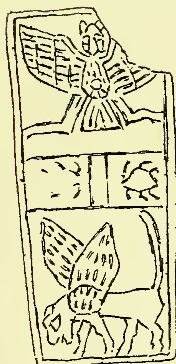
Lame à deux sujets. En haut, l'aigle léontocéphale éployée. En bas, lion ailé, semblable exactement à celui



N° 232.



N° 233.



N° 234.

du n° 239. La bande intermédiaire porte deux yeux symboliques. Extrémité supérieure écornée.

Fouilles de Tello.

Nacre.

Hauteur	0m,056
Largeur. . . diminuant de 0m,03 à	0m,02

Publié : *Découvertes*, pp. 271, 272, fig. C.

235. — HOMME LÉONTOCÉPHALE ET ANIMAUX

Lame à deux sujets. En haut, bouc sauvage qui se dresse au milieu d'un fourré, en retournant la tête et le haut du corps ; près de lui un être fantastique à tête et à corps de lion, avec les jambes et les bras d'un homme, très imparfaitement dessinés, le saisit par une patte de devant. L'homme léontocéphale ne s'est pas rencontré, que je sache, sur d'autres objets chaldéo-babyloniens, mais on le trouve dans la série des antiquités dites hétéennes; ce serait, de toute manière, l'indice d'une époque assez avancée. En bas, daim ou cerf moucheté se retournant dans la même attitude que le bouquetin. Les deux yeux de la bande décorative intermédiaire sont ramenés à de simples triangles. Pièce intacte.

Fouilles de Tello.

Nacre.

Hauteur.	0m,06
Largeur.. . diminuant de 0m,03 à	0m,02

Publié : *Découvertes*, pp. 271-282, fig D.

236-238. — ANIMAUX SE DRESSANT

Dans la même série et dans le même genre de travail expéditif, nous devons reporter trois lames allongées, décorées de deux sujets, avec les yeux symboliques, mais celles-ci en coquille mate. Elles reproduisent à satiété le type oriental de l'animal qui se dresse en retournant la tête, chevreau, bouquetin ou daim moucheté. Un seul motif en partie brisé figure un homme dans l'attitude de la lutte. Les dimensions sont un peu plus petites que les précédentes. Une seule pièce est intacte.

Fouilles de Tello.

Coquille mate.

Hauteur	$0^m,052$
Largeur. . diminuant de $0^m,027$ à	$0^m,018$

Voir *Découvertes*, p. 272.

239. — MONSTRE AILÉ

Plaquette rectangulaire. La gravure représente ici un lion ailé, marchant la tête baissée vers la terre, d'après une attitude consacrée sur les cylindres pour des monstres analogues, qui sont figurés comme vomissant des flammes.

Fouilles de Tello.

Nacre.

Hauteur.	0m,020
Largeur.	0m,034

Voir *Découvertes*, p. 273. Pour les représentations analogues, comparer ci-dessus le n° 234 et nos *Mythes chaldéens* dans *Revue archéologique*, 3e série, vol. XXVI, 1895, fig. 9, p. 307.

240. — CHEVAUX EN LIBERTÉ

Plaquette carrée, sur laquelle sont gravés deux chevaux (?) qui se dressent l'un contre l'autre, jouant ou luttant. Les formes animales et par conséquent l'espèce restent quelque peu indécises; certains traits sur le cou ressemblent à des indications de crinière. Ce serait la première représentation du cheval sur un monument chaldéen, puisque l'état incomplet de la Stèle des Vautours ne permet pas de savoir de quels animaux était formé l'attelage du roi Êannadou.

Fouilles de Tello.

Nacre.

Hauteur et largeur.	0m,025

Voir *Découvertes*, p. 273.



1378. — Librairies-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

DIRECTION DES MUSÉES NATIONAUX

Catalogues publiés par les Librairies-Imprimeries réunies

Musée du Louvre

ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

Monuments (8e édit.), par le Vte DE ROUGÉ, in-12 . . . 1 »
Salles du Musée (nouvelle éd.), par PIERRET, in-12, illustré . . . 1 55
Salle historique, par P. PIERRET, in-12 1 »
Manuscrits, par DEVÉRIA, in-12 . . . 1 »
Sculpture, par REVILLOUT, in-18 . . . » 30

ANTIQUITÉS ORIENTALES

Monuments araméens et himyarites, par E. LEDRAIN, in-18 . . . » 25
Monuments phéniciens, par le même, in-18 . . . » 75
Monuments de la Palestine, par HÉRON DE VILLEFOSSE, in-12 . . . » 50

ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES

Sculpture antique, 1re partie, par W. FRŒHNER, in-8 . . . 2 »
Inscriptions grecques, par le même, in-12, illustré . . . 2 »
Bronzes antiques, 1re partie, par DE LONGPÉRIER, in-12 . . . 1 »
Idem, in-8 . . . 5 »
Marbres antiques, in-12, illustré . . . 1 85
Figurines antiques de terre cuite, par LÉON HEUZEY, in-12 . . . 1 »
Vases antiques de terre cuite, par E. POTTIER (1re partie), in-12 . . . 1 20
Idem (2e partie), par le même, in-12. 1 50
Terres cuites de Myrina, par E. POTTIER et S. REINACH, in-4 . . . 5 »
Colonne Trajane, par W. FRŒHNER, in-8, illustré . . . 5 »

PEINTURES

1re partie. — Écoles d'Italie et d'Espagne, par BOTH DE TAUZIA, in-12 . . . 1 40
— Idem, par F. VILLOT, in-8, hollande. 5 »
2e partie. — Écoles flamande et allemande, par F. VILLOT, in-12 . . . 1 40
3e partie. — Ecole française, par le même, in-12 . . . 2 30
Collection La Caze, in-12 . . . » 50
Idem, in-8 . . . 5 »
Catalogue sommaire des tableaux et peintures décoratives (4e éd.), in-12. 1 20
Portraits d'artistes, par G. LAFENESTRE, in-12 . . . » 50

DESSINS

1re partie, Italie et Allemagne, par F. REISET, in-12 . . . 2 »
2e partie. École française, par le même, in-12 . . . 2 »
Idem, in-8, hollande . . . 5 »
1re notice supplémentaire, par BOTH DE TAUZIA, in-12 . . . 1 »
Notice supplémentaire, par le même . . 1 »
Catalogue sommaire des dessins, in-12 » 75
Collection His de La Salle, in-12 . . 1 »

SCULPTURES

Sculptures Moyen âge, Renaissance et Temps modernes, in-12, illustré. 1 25

OBJETS D'ART, MOYEN AGE RENAISSANCE, TEMPS MODERNES

Catalogue des ivoires, par E. MOLINIER, in-8, 41 gravures . . . 5 »
Ivoires, par A. SAUZAY, in-8, holl. . . 5 »
Bois sculptés, par le même, in-8 . . 5 »
Verreries, par le même, in-12 . . . » 75
Idem, in-8, hollande . . . 5 »
Faïences françaises, par CLÉMENT DE RIS, in-12 . . . » 75
Bronzes, fers, cuivres, par le même. 1 »
Idem, in-8, hollande . . . 5 »
Émaux, orfèvrerie, par DARCEL, in-12. 3 »
Gemmes et joyaux, par BARBET DE JOUY, in-8 . . . 5 »
Don Philippe Lenoir, in-12 . . . » 75
Idem grand papier . . . 1 50
Collection Davillier, par COURAJOD et E. MOLINIER, 1 vol. in-4, illustré . . 20 »
Collection Timbal, in-12 . . . » 75
Musée des Souverains, par BARBET DE JOUY, in-12 . . . 1 25
Idem, in-8, hollande . . . 5 »
Musée Napoléon III, par F. REISET . . » 75

Musée de Marine

Promenade au Musée, in-12 . . . » 25
Canal de Suez, par l'amiral PARIS . . » 75

Musée du Luxembourg

Catalogue sommaire, in-18 . . . » 75
Catalogue illustré, par L. BENEDITE (2e éd.), in-8, 48 gravures . . . 4 50

Musée de Versailles

1re partie, par E. SOULIÉ, in-12 . . . 3 »
2e partie, par le même, in-12 . . . 2 »
3e partie, par le même, in-12 . . . 3 »
Supplément, par CLÉMENT DE RIS . . » 75

Palais de Trianon

Notice par E. SOULIÉ, in-12 . . . » 50

Saint-Germain en Laye

Catalogue des Antiquités nationales, par SALOMON REINACH (3e éd.), in-12. 1 50
Guide illustré du Musée, par le même, in-12, 87 gravures . . . 1 »

Palais de Fontainebleau

Notice des tableaux exposés, in-12 . . » 50

Palais de Compiègne

Notice par BOTH DE TAUZIA, in-12 . . » 50

Ces livrets sont en vente dans les salles des Musées nationaux et aux LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES, *7, rue Saint-Benoît.*

1378. — Librairies-Imprimeries réunies. — Motteroz, direct. — 1902.

